# MAURICE RAVEL

—

Nous savions, mais nous voulions malgré tout espérer un miracle : depuis de longs mois, Maurice Ravel ne semblait plus qu'un fantôme survivant au compositeur agile des enchantements qui ne s'épuisent pas. Son visage n'était presque plus son visage, car la flamme qui l'animait naguère ne brillait qu'en de fugitives éclaircies. Il allait, indifférent et las, comme si déjà les choses de ce monde ne comptaient plus de rien pour lui — ce monde où, pareil à l'enfant dont il a traduit l'émoi, il percevait le mystère et devinait les sortilèges; car son génie fut sans doute d'avoir conservé une âme d'enfant en acquérant tout le savoir des plus doctes, d'avoir joint la naïveté la plus suave et la candeur la plus fraîche aux subtilités les plus exquises : il a été ainsi le poète merveilleux dont le tact inné, le goût parfait, la mesure, surent exprimer tout ce que l'âme humaine renferme de plus secret et de plus délicat, et tout ce que l'univers contient de plus brillant. Et ce pur artiste de la grâce souveraine n'a point manqué de force quand il s'est attaqué à des sujets qui exigeaient de la vigueur. Il a eu tous les dons, ceux qui font les plus grands d'entre les musiciens et ceux qui font les plus délicats. Il les a unis en sa personne si harmonieusement qu'il restera certes comme l'un des représentants les plus accomplis de l'art français.



Maurice Ravel est né le 7 mars 1875 à Ciboure, qui est sur la rive de la Nivelle opposée à Saint-Jean-de-Luz. Sa mère était basque, mais son père venait d'une famille savoyarde; les époux s'étaient connus en Espagne; ils vinrent habiter une de ces maisons italiennes qui bordent le quai de Ciboure, le quai dont le nom est aujourd'hui celui du musicien qui y vit le jour. A peine âgé de quelques semaines, l'enfant quitta d'ailleurs le pays basque pour venir à Paris. Son père, ingénieur ami de la musique, encouragea les goûts qu'il devina dans son jeune fils. On lui donna d'abord un maître de piano. Puis il eut des leçons d'harmonie, et Charles-René, son professeur, a dit à M. Roland-Manuel que les premiers essais de composition de Maurice Ravel — variations sur un choral de Schumann, premier mouvement de sonate — « affirmaient une réelle unité dans le développement artistique du musicien, car sa conception de la musique lui était naturelle au lieu d'être, comme chez tant d'autres, la résultante d'un effort ». Le même maître s'étonnait d'entendre sans cesse son élève « lui ravauder aux oreilles les trois renversements de l'accord de septième majeure, avec leurs claires dissonances » (1), précoces recherches de subtilités qui présageaient les goûts du futur compositeur de *Daphnis*.

Maurice Ravel fit toutes ses études au Conservatoire. Il y fut élève d'Anthiome dans la classe de piano préparatoire où il entra d'abord, puis de Charles de Bériot, et devint un pianiste excellent. Pessard, André Gedalge parfont ses connaissances en harmonie, en fugue et en contrepoint jusqu'en 1897; il entre alors dans la classe de composition où Gabriel Fauré venait de succéder à Massenet. Son biographe, M. Roland-Manuel, constate que Ravel acquit au Conservatoire un solide métier, avec une grande bonne volonté et un parfait respect des

(1) Rapporté par M. Roland-Manuel : *Maurice Ravel et son œuvre dramatique* (Librairie de France, 1928) — Ouvrage fondamental pour la connaissance de Ravel.

disciplines imposées; mais cette docilité de l'élève n'empêchait nullement le jeune compositeur d'étonner ses camarades par l'audace de ses premières œuvres et la liberté de ses jugements. Une *Sérénade grotesque*, qui a été perdue, et une *Ballade de la Reine morte d'aimer*, datent de cet heureux temps. On connaît mieux *Les Sites Auriculaires* pour deux pianos à quatre mains, demeurés pareillement inédits et qui furent écrits en 1895, car des deux morceaux qui les composaient, *Habanera* et *Entre Cloches*, le premier, repris et orchestré, est devenu le troisième mouvement de la *Rhapsodie Espagnole*. Ces *Sites Auriculaires*, écrits avant que Ravel eût reçu l'enseignement de Fauré, montrent que sa personnalité était formée dès ce temps. Il est déjà tel que nous le connaîtrons dans les œuvres de sa pleine maturité : tout intelligence et clarté; difficile envers lui-même, haïssant le « subjectif », cachant avec une pudeur farouchement intransigeante ses sentiments, détestant le lyrisme déclamatoire, les confidences, les épanchements, masquant au besoin sous l'ironie la secrète tendresse d'un cœur ingénu. D'aucuns, à cause de ces précautions pour ne point se livrer, l'ont accusé de sécheresse : erreur profonde. *Daphnis*, *L'Enfant et les Sortilèges* suffiraient seuls à réduire à néant une telle accusation. De 1895 date aussi le *Menuet Antique*, pour piano, et de l'année suivante les mélodies *Un grand sommeil noir* (Verlaine) et *Sainte* (Mallarmé). Déjà le théâtre le tente; il voudrait écrire la musique d'un conte féerique et il entreprend une *Shéhérazade* qu'il n'achève pas, mais dont l'ouverture, par lui dirigée à un concert de la Société Nationale en mai 1899, est accueillie fraîchement. Cette *Shéhérazade* n'a de commun que le titre avec les trois mélodies sur des poèmes de Tristan Klingsor, composées en 1903. En 1898, Ravel met en musique les deux *Epigrammes* de Marot, *D'Anne jouant de l'espinette* et *D'Anne qui me jecta de la neige*, puis, en 1899, *Si Morne*, de Verhaeren. *La Pavane pour une Infante défunte* est aussi de 1899, dans sa version primitive pour le piano (elle fut orchestrée en 1910); elle est un des premiers grands succès de

Ravel qui, plus tard, — et peut-être à cause de ce succès — la jugeant « incomplète et sans audace », y remarquait « l'influence trop flagrante de Chabrier, sous une forme assez pauvre ». Sévérité qui nous étonne jusqu'à nous paraître une pure injustice.

Si les années qui suivent paraissent un peu moins fécondes, c'est que le jeune compositeur les consacre à la préparation du concours pour le Prix de Rome. Préparation sévère qui, cependant, ne l'empêche pas d'écrire les étincelants *Jeux d'eau*, pour le piano (1901), et l'admirable *Quatuor en fa*, pour instruments à cordes. L'*allegro moderato* du début semble d'abord promettre des confidences dont se raillent aussitôt les pizzicati du second motif; le deuxième mouvement, très rythmé, donne à ceux qui reprochent à Ravel sa sécheresse le plus éloquent des démentis, mais que d'ironiques pizzicati viennent aussi moquer gracieusement; l'emploi des sourdines dans le troisième mouvement voile le thème central et le rend encore plus doux; enfin le finale évoque un instant le souvenir de Schubert avant de s'achever d'une manière si personnelle qu'elle signe comme un paraphe authentique l'ouvrage du jeune maître. Le *Quatuor en fa*, donné en première audition le 5 mars 1904 au concert de la Société Nationale, fut suivi à deux mois de distance, exactement le 17 mai, des trois poèmes de *Shéhérazade* avec accompagnement d'orchestre. Les textes de Tristan Klingsor, *Asie*, *La Flûte enchantée*, *L'Indifférent*, ont inspiré à Ravel un commentaire musical d'une surprenante poésie. Tout est nouveau dans ces trois poèmes, aussi bien la ligne onduleuse de la mélodie, dont les inflexions prolongent sans la fausser jamais du moindre écart de sens la résonance intime des mots, que l'harmonie si personnelle, que l'instrumentation si ingénieuse et subtile qui les commentent. Trente-quatre ans ont passé et cette musique de *Shéhérazade* a gardé tout le velouté de sa fraîcheur première. On en connaît toutes les notes, on attend, la page tournée, tel timbre ou tel accord, mais on en goûte encore la merveilleuse surprise tout comme au premier jour, on

y retrouve ces délicates inventions, cette ingéniosité et cette souplesse qui les marquent, elles aussi, comme une signature.

Ces qualités si neuves coûtèrent, assure-t-on, à Maurice Ravel son prix de Rome. Il concourut trois fois : en 1901 (cantate *Myrrha,* sur un poème de F. Beissier), en 1903 (cantate *Alcyone,* sur un poème de A. et F. Adenis), et en 1905 (cantate *Alyssa,* toutes trois demeurées inédites). Octave Séré, dans ses *Musiciens Français d'aujourd'hui,* rapporte qu'un membre de l'Institut, ayant entendu *Jeux d'eau,* s'écria : « Il peut nous prendre pour des *pompiers*, mais non pas pour des imbéciles! » Ravel avait obtenu le second prix de Rome en 1903. Il ne concourut pas en 1904. Lui en voulut-on d'avoir donné cette année même deux authentiques chefs-d'œuvre : le *Quatuor en fa* et *Shéhérazade?* Au concours d'essai de 1905, le second prix de Rome de 1903 se vit exclure du concours définitif. Cette condamnation, qui ressemblait à une peine disciplinaire, était prononcée par un jury composé de Théodore Dubois, Massenet, Paladilhe, Reyer, Xavier Leroux, Hillemacher et Roujon. Elle était sans appel et sa rigueur provoqua dans les milieux musicaux et jusque dans les gazettes de très vives discussions. « Peut-être, ajoute Octave Séré, ne fut-elle pas étrangère à la nomination de Gabriel Fauré (le maître de Ravel) à la direction du Conservatoire. »

Maurice Ravel conserva-t-il une légitime rancune? Il n'aimait point parler de lui, ni juger ses juges. Mais il refusa obstinément tous les honneurs, toutes les charges, toutes les « distinctions ». Il ne fut jamais candidat à l'Institut et ne voulut même pas recevoir la croix. Il allait dans la vie silencieux, un peu effacé, sensible seulement à la sincérité, méfiant envers les flatteurs. Son échec, en somme, l'avait servi. Beaucoup d'autres s'en fussent fait une arme. Il n'en tira qu'une leçon et presque une règle de vie. Il apprit à connaître les hommes et sut mesurer à leur juste valeur les apparences extérieures, qui, pour tant d'autres, sont le meilleur de la gloire.

L'année de ce retentissant et injuste échec, Ravel écrivit sa *Sonatine en fa dièze,* dont le curieux menuet utilise les modes antiques, sans sensible, et les cinq pièces de piano des *Miroirs* (*Noctuelles, Oiseaux tristes, Une Barque sur l'Océan, Alborada del Gracioso* et *La Vallée des Cloches*). Traduisons le titre de la quatrième pièce : « aubade du bouffon », du plaisantin si l'on préfère. *Gracioso* n'a point d'équivalent en français; dans l'orchestration plus tard réalisée, Ravel a mis en valeur le caractère parfois humoristique de cette pièce. *Miroirs* furent interprétés — avec quelle admirable sûreté! — par Ricardo Viñès à la Société Nationale, le 6 janvier 1906. « Réussites descriptives exceptionnelles, dit à propos de *Miroirs* M. Alfred Cortot, et qui, loin d'émousser le pouvoir imaginatif de Ravel, lui donnent l'occasion de se manifester sans redites, sans imitation de soi-même, dans un constant esprit d'invention et de découvertes. » Ce renouvellement, les trois morceaux qui composent le recueil inspiré par le *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand (1908) l'attestent avec éclat. *Ondine*, la première pièce, offre un crescendo magnifique s'élevant à travers un ruissellement de sonorités; il n'existe pas, assure M. Alfred Cortot, dans l'entière littérature du piano, d'exemple d'un tragique aussi poussé que *Gibet*, la deuxième pièce du recueil; il n'en est point qui laisse derrière soi une aussi singulière sensation de malaise. D'étranges accords, « d'inquiétantes désagrégations harmoniques, rôdent pendant cinquante-deux mesures, la durée totale du morceau, autour d'une hallucinante pédale intérieure de *si bémol* dont les vibrations syncopées se heurtent plaintivement à l'impassibilité d'un rythme de plomb ». *Scarbo*, la troisième pièce, est un scherzo non moins étonnant, dont l'apparent désordre cache la composition la mieux ordonnée qui soit, mais reflète la vision du gnome « pirouettant sur un pied et roulant par la chambre comme le fuseau tombé de la quenouille d'une sorcière ». Le sorcier, ici, c'est le musicien dont l'art demande, exige de l'interprète une traduction vigoureuse et quasi métronomique, et un parfait dosage de

la sonorité, un respect du texte bannissant tout apport personnel, mais voulant une lucide intelligence. Il n'existe guère de musique plus difficile. Cette difficulté même, comme on l'a dit, préserve ces délicats bibelots des mains maladroites. Ils ne courent pas le danger d'être galvaudés.

En 1907, après *Les Grands Vents venus d'outre-mer* (sur un poème d'Henri de Régnier), Maurice Ravel entreprend de mettre en musique des *Histoires Naturelles* de Jules Renard. Cette prose ironique, ciselée à froid, menue, sèche, spirituelle, semble écarter *a priori* tout commentaire musical. Elle se suffit si bien à elle-même que toute surcharge doit nuire à l'effet cherché patiemment par l'écrivain. On n'imaginait pas qu'une idée mélodique pût jaillir de ces mots assemblés avec tant d'art appliqué. On avait tort : Maurice Ravel a pleinement accordé son humour à l'humour de Jules Renard. Les *Histoires Naturelles* rendent un son nouveau dans le concert des mélodies : *le Paon, le Grillon, le Cygne, le Martin-pêcheur, la Pintade* montrent un Ravel inventeur d'une forme de déclamation dont la convenance étonne d'autant plus qu'elle est toujours imprévue et dont l'accompagnement révèle une ingéniosité harmonique, un raffinement que nul avant lui n'avait atteints. Ajoutons encore que l'humoriste sait se montrer poète, laisser deviner — très discrètement — son émotion (dans le *Grillon,* par exemple).

C'est un tour de force de même ordre et c'est une réussite pareille que *L'Heure Espagnole,* composée pendant l'année 1907. Mais, cette fois, il s'agit d'un ouvrage plus long, tout un acte, et qui exige, à cause de ses dimensions, des ressources multipliées. Franc-Nohain avait fait représenter *L'Heure Espagnole* à l'Odéon, et pas plus que les proses de Renard les petits vers alertes, cocasses, spirituels, les répliques rebondissant du coq à l'âne, les allusions parodiques dont la pièce était tissue, ne semblaient faits pour séduire un musicien. Tout ce cliquetis de mots, qu'eût-il risqué à passer sur les lèvres des chanteurs sinon de s'assourdir et même de dispa-

raître? On connaît l'anecdote qui semble un conte de Boccace ou de La Fontaine, et comment la brûlante Concepcion, femme de l'horloger tolédan Torquemada, réussit à faire monter chez elle, successivement dissimulés dans une horloge que porte le robuste muletier Ramiro, le poète Gonzalve et l'alcade don Inigo Gomez, puis, dépitée parce que le bachelier ne sait que débiter des sornettes et parce que l'obèse Inigo demeure enfoncé dans son horloge comme une hamadryade en son chêne, comment Concepcion invite le muletier à monter dans sa chambre et cette fois « sans horloge ». Toute cette verve légère et endiablée, la musique encore ne l'écrase ni ne la déforme, mais semble au contraire la multiplier. Le prélude n'aurait pu être écrit par aucun autre musicien que Ravel, méticuleux amateur de joujoux de précision, de bibelots mystérieux comme le mécanisme des coucous et des automates qui bruissent, s'animent, chantent dans cette extraordinaire, cette hallucinante symphonie. Les mots sont impuissants à dire l'amusante variété de ces trouvailles. Chaque personnage, dès son entrée, est défini, caractérisé musicalement avec autant d'esprit. Et cette diversité, ce jaillissement s'épanouissent jusqu'au quintette final qui éclate en parodie des opéras de l'ancien répertoire :

> Un financier et un poète,
> Un époux ridicule, une femme coquette,
> Qui se servent dans leurs discours
> De vers tantôt longs, tantôt courts,
> Avec un peu d'Espagne autour...

L'Espagne : ses origines peut-être la rendaient familière à Ravel au point d'en faire comme sa seconde patrie. Il a été en ceci pareil à Bizet, à Chabrier, à Debussy, à ces musiciens français qui ont trouvé dans les rythmes venus de par delà les Pyrénées — où parfois eux-mêmes n'étaient pas allés — quelques ouvrages demeurés parmi les meilleurs de la musique française et où les Espagnols retrouvent cependant l'accent même

de leur terroir. *La Rhapsodie Espagnole* est, elle aussi, de 1907, période de production étonnamment féconde, car Ravel, en ce moment, songe à *Daphnis* et écrit, avec les *Cinq mélodies populaires grecques* traduites par M. D. Calvocoressi, *Ma Mère l'Oye*, la *Vocalise en forme d'Habanera* et encore, sur le poème de Verlaine, *Sur l'Herbe*. La *Rhapsodie Espagnole* fait retentir, selon le mot très juste de M. Roland-Manuel, un orchestre nerveux, félin, transparent, une instrumentation tout ensemble soyeuse et sèche, fluide et profonde : « Souriant géomètre du mystère, Ravel dose les impondérables de la substance sonore sur les balances les plus sensibles et les plus justes du monde. »

Dans *Ma Mère l'Oye*, il transpose en un langage tout moderne l'éternel agrément des contes enfantins. *La Pavane de la Belle au Bois dormant, Le Petit Poucet, Laideronnette, impératrice des Pagodes, La Belle et la Bête, Le Jardin féerique*, qui composent le recueil pour piano à quatre mains, furent donnés pour la première fois au concert inaugural de la Société Musicale Indépendante dont Maurice Ravel fut un des fondateurs, le 20 avril 1910. Deux petites filles s'assirent au piano; l'une était un futur prix de Rome, Jeanne Leleu, alors élève de la classe Cortot, et Ravel lui-même interpréta ce soir-là *D'Un Cahier d'esquisses*, de Claude Debussy.



Claude Debussy, Maurice Ravel... Combien de fois, alors — il y a trente ans — les noms des deux musiciens, l'un déjà glorieux, l'autre voyant chaque jour grandir sa jeune renommée, n'ont-ils pas été rapprochés, et pas toujours avec bienveillance?

C'était le temps où, sous le nom d'*impressionnisme musical*, on rangeait pêle-mêle, et non sans un peu de dédain, toute la production des « jeunes », de tous ceux qui n'étaient pas académiques. C'était le temps où, cinq ans après *Pelléas*, l'Opéra-Comique donnait *Ariane et Barbe-bleue* et où certains essayaient de dresser l'un contre l'autre deux grands musiciens, deux amis qui,

fort au-dessus de ces querelles, n'en continuèrent pas moins à s'estimer. Il y eut de même une « affaire » Debussy-Ravel, en 1904. Le 9 janvier de cette année-là, Ricardo Viñès donna la première audition de *Soirée dans Grenade*. Inconsciemment sans doute, Debussy avait fait un emprunt harmonique à la *Habanera* des *Sites auriculaires* dont Ravel lui avait communiqué le manuscrit — une pédale obstinée autour de laquelle tournent d'étranges accords. Et cela détermina Ravel à reprendre la *Habanera* dans la *Rhapsodie Espagnole*, pour affirmer nettement ses droits.

D'aucuns essayèrent de brouiller les cartes. Rien n'est cependant plus nettement original et personnel que le génie des deux musiciens : Ravel est venu quelque quinze ans après Debussy. Il a su naturellement utiliser l'enrichissement dont son devancier avait doté l'art sonore. Mais s'il existe entre eux cette parenté qui est naturelle et nécessaire chez deux artistes contemporains dont les ouvrages s'inspirent obligatoirement des idées, des manières de sentir particulières à une époque, leurs moyens d'expression diffèrent totalement et on ne trouverait point d'exemple chez Ravel de cette gamme par tons entiers dont l'emploi est si fréquent chez Debussy. Calvocoressi, Roland Manuel, Alfredo Casella, Alfred Cortot ont excellemment démontré qu'entre le génie de Ravel et le génie de Debussy, il y a l'abîme qui sépare deux artistes aussi originaux l'un que l'autre. Rien que leur musique de piano suffirait à les caractériser : Debussy — la remarque est de M. Alfred Cortot — se complaît à revêtir certains enchaînements très simples de vaporeuses arabesques qui n'ont d'autre origine que le plaisir physique des sonorités cristallines, les délices du timbre en soi. Ravel avive les rythmes, accuse reliefs et saillies; la notation pianistique semble n'être souvent chez lui qu'un premier état de sa conception. La liste est longue de ses œuvres de clavier qu'il adapte ensuite à l'orchestre. Et même on le voit « revêtir les géniales maladresses de la version pianistique des *Tableaux d'une Exposition*, de Moussorgsky, d'une instrumentation qui

suscite ce surprenant phénomène : les maladresses disparaissent, le génie s'accuse » (2).



*Daphnis et Chloé* demeurera un sujet d'émerveillement pour les auditeurs futurs, comme pour ceux du premier soir. Depuis le 8 juin 1912, date de la création au Châtelet par la troupe de Diaghilew, les années passent et n'ont d'autre effet que de nous apporter des raisons nouvelles d'aimer cette « symphonie chorégraphique » (c'est le titre que Ravel lui donna), de la mieux comprendre et, à mesure qu'elle devient classique, d'en mieux pénétrer le charme en oubliant ce qui en fit la nouveauté. Certes, il est mieux de la *voir* au théâtre, animée par la chorégraphie pour laquelle elle est faite, et d'autant plus que sous la forme des suites d'orchestre qui en ont été tirées, les chœurs en sont ordinairement bannis. Mais, même au concert, cette musique demeure vivante. Elle l'est sans viser le moins du monde à se faire descriptive. Elle ne recherche jamais ce qu'on appelle le pittoresque; mais cet orchestre étonnamment divisé, chatoyant, auquel les voix se mêlent parfois, ces rythmes si variés, cette luxuriante floraison, ces épanouissements d'accords, cette tendre douceur d'un nocturne suivi d'un « lever du jour » qui est une des plus belles pages que jamais symphoniste ait écrites, tout fait de *Daphnis et Chloé* un pur chef-d'œuvre. Il n'y en a point dont la lecture comme l'audition réservent tant de joie à qui les veut pénétrer : l'art de Ravel, qu'on en étudie les procédés, les moyens ou qu'on en éprouve les effets, est de toute manière pur enchantement. Il a des trouvailles imprévues, mais qui, toutes voulues, préméditées, assurent quelque infaillible résultat, au point de nous faire croire parfois à la présence dans l'orchestre d'instruments inconnus. Et Roland-Manuel, commentant ce « lever du jour », a pu dire que Ravel avait réussi à y évoquer l'inaudible et que nulle part son art ne s'était immiscé davantage dans la familiarité du mystère.

(2) Alfred Cortot : *La Musique Française de piano*, II, p. 19 (Rieder).

La composition de *Daphnis et Chloé* occupa Ravel de 1907 à 1911, mais dans l'intervalle, d'autres ouvrages d'importance virent le jour : sept *Chansons* (*Française, Italienne, Espagnole, Hébraïque, Ecossaise, Flamande* et *Russe*) en 1910, un *Menuet, pour piano, sur le nom d'Haydn* (1909), et les *Valses Nobles et Sentimentales* (qui, après avoir été éditées sous ce titre pour le piano, en 1911, devinrent, orchestrées pour un ballet de Mlle Trouhanova, dont la première eut lieu le 12 avril 1912, *Adélaïde ou le Langage des Fleurs*). Ces *Valses Nobles et Sentimentales* avaient été présentées au public dans les conditions les plus bizarres : le Comité de la jeune S. M. I. voulut donner un concert composé d'ouvrages inédits et anonymes; l'auditoire désignerait s'il le pouvait les auteurs. Les Œdipes écoutèrent Louis Aubert qui interprétait les *Valses;* et si quelques bulletins les attribuèrent bien à leur légitime auteur, beaucoup en firent hommage à quantité d'autres musiciens. Ravel a pris pour épigraphe cette phrase des *Rencontres de M. de Bréot :* « Le plaisir délicieux et toujours nouveau d'une occupation inutile. » Plaisir délicieux, certes, mais dont le raffinement n'alla point sans épouvanter quelques timides; ne découvrait-on point dans la septième valse un passage « polytonal » où sur une main gauche qui frappe successivement *ut* bécarre et *fa* naturel, la droite fait entendre *do* dièze, *sol* dièze, *do* dièze, et aggrave ce jeu aux mesures suivantes?

En 1913, Ravel met en musique *Trois Poèmes de Mallarmé* (*Soupir, Placet futile, Surgi de la croupe et du bond*) et les accompagne du piano, de deux flûtes, deux clarinettes, et du quatuor à cordes, dosant les sonorités de ces instruments avec un art exquis. La même année, il orchestre le *Prélude du Fils des Etoiles,* de Satie, et des fragments de *La Khovantchina,* de Moussorgski (ces deux ouvrages restés inédits, ainsi qu'une orchestration du *Carnaval de Schumann,* faite l'année suivante (3). *Kaddish,* psalmodie hébraïque, d'abord publié pour chant

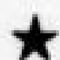
(3) On trouvera le détail des ouvrages de Ravel (jusqu'en 1928) dans le livre de Roland-Manuel.

et piano, puis orchestré ainsi que *Meyerke* et *L'Enigme éternelle* — trois *Mélodies hébraïques,* de caractère très divers, allant de la prière fervente à l'ironie, — sont de 1913 et du début de 1914. De même époque encore *Prélude* et *A la Manière de Borodine* et de *Chabrier* (pour piano). La guerre le surprend alors qu'il compose le *Trio en la mineur, pour piano, violon et violoncelle* qu'il ne pourra terminer qu'en 1915. Il est alors à Saint-Jean-de-Luz, rêvant d'enclore en cet ouvrage toute la poésie du pays basque. Il l'abandonne pour s'engager et parvient à se faire envoyer au front. En 1917, malade, affaibli, il est réformé, et, convalescent à Lyons-la-Forêt, il écrit une suite de six pièces pour le piano, *Le Tombeau de Couperin,* monument de pur style français, dédié à la mémoire du grand claveciniste. Le *Trio* est un digne pendant du *Quatuor;* dans la *passacaille,* le compositeur s'est diverti à confier aux notes les plus graves du piano le thème de cette danse; mais ce n'est là ni la seule originalité, ni le seul mérite de cette pièce. Quant au *Tombeau de Couperin,* des six morceaux originels (*Prélude, Fugue, Forlane, Rigaudon, Menuet, Toccata*), Ravel orchestra les premier, troisième, quatrième et cinquième pour les Ballets Suédois de Rolf de Maré qui en donnèrent la première représentation, sous la direction de M. D.-E. Inghelbrecht, le 8 novembre 1922.

Depuis longtemps une collaboration devait unir les deux noms de Colette et de Ravel sur l'affiche d'un ballet. La poste aux armées, conte Roland-Manuel, perdit le manuscrit d'un scénario d'un *Ballet pour ma fille* que la trop confiante Mme Colette lui avait remis; Ravel, rendu à la vie civile, protesta qu'il n'avait pas de fille, et le titre fut changé. *L'Enfant et les Sortilèges* naquit ainsi. Mais point tout de suite. Diaghilew avait demandé à Ravel un poème chorégraphique; Ravel écrivit *La Valse,* et Diaghilew, quand il l'eut, ne la monta point. L'auteur dut attendre que Mme Ida Rubinstein la mît à la scène dix ans plus tard; mais, dans l'intervalle, les grands concerts avaient rendu populaire cette extraordinaire *Valse,* dont on ne sait si elle est une page ironique ou sincère, où

l'auteur parfois se moque de lui-même, mais qui, assurément, est un chef-d'œuvre.

La *Sonate pour violon et violoncelle,* en quatre parties, sans accompagnement (1920-1922), est une autre gageure : M. Emile Vuillermoz définit exactement le double plaisir qu'elle procure, en remarquant qu'il y a deux façons très différentes d'écouter la *Sonate* ou le *duo* de Ravel. En effet vous pouvez tout aussi bien vous délecter du « fini », du poli de ce travail d'ajustage, que vous enchanter des sonorités de ces deux instruments que, par un raffinement singulier, le compositeur emploie à l'état pur. Et dans l'andante, ce dilettante vous montrera qu'il sait aussi le secret de vous élever très haut et même vous attendrir sans emprunter les recettes sentimentales. Plus tard, en 1924, avec sa *Sonate pour violon et piano* en trois parties, Ravel redonnera une nouvelle démonstration de son extraordinaire maîtrise, en infligeant un nouveau démenti à ceux qui s'obstinent à confondre sa discrétion et sa pudeur avec une prétendue sécheresse.



*L'Enfant et les Sortilèges* fut donné à Monte-Carlo au printemps de 1925 avant que d'être représenté à l'Opéra-Comique, le 1er février 1926. Commencée entre deux mouvements de la *Sonate* pour violon et violoncelle, abandonnée capricieusement, puis reprise, la partition, exigée par contrat, fut achevée en 1924. Le livret de Colette propose au musicien des thèmes d'une savante naïveté : un enfant rage sur ses devoirs d'écolier, déchire ses livres et ses cahiers, martyrise les bêtes familières, commet cent méfaits, puis, sa colère passée, croit pouvoir demeurer en paix. Mais les choses, qui ont une âme, et les bêtes, qui sont pleines de sagesse, vont faire comprendre à l'enfant que la cruauté des hommes est stupide. Elles entreprennent de se venger, quand, dans la bagarre, un écureuil est blessé. L'enfant a pitié et panse la plaie du petit animal. Son geste le sauve.

Animer — au sens propre du mot : donner l'âme et la vie — une théière de Wedgwood, une tasse de porcelaine

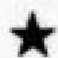
chinoise, des problèmes d'arithmétique, écrire un duo de matous, faire parler le feu, évoquer la cendre, inventer des modes d'expression convenant aux génies familiers, aux dieux lares, aux animaux, aux personnages d'une tenture, — bergers et pastourelles, — c'est la succession de miracles réalisés sans apparent effort dans *L'Enfant et les Sortilèges*. En dépit des complications d'une orchestration qui exige un piano-luthéal, une flûte à coulisse et... une râpe à fromage, l'originalité de cette musique est tout intérieure. Ravel est devant les choses comme l'enfant qu'il met en scène; la science de sa musique n'est qu'un moyen, et toujours si judicieusement utilisé qu'il semble, à l'audition, le seul qui ait été susceptible d'exprimer ce qu'il fallait dire. Son art, en même temps, s'est allégé, dépouillé, mais sans s'assécher. Au contraire, jamais il n'a été plus tendre qu'en ces pages où l'âme d'un enfant capricieux se laisse dompter par une larme.

Le public parisien accueillit avec une incompréhensive ironie quelques-unes des pages les plus significatives de la partition. C'est la règle, semble-t-il. Mais ce qui est plus grave, c'est que ce chef-d'œuvre dort sur les rayons des archives où sont rangés les « matériels » lyriques, et que, sans le bon vouloir des maîtres de la Radiophonie, les voix de *L'Enfant et les Sortilèges* seraient demeurées muettes. Nous sommes ingrats, et notre ingratitude est compliquée d'ignorance.



Une élégante et sensible contribution au « Tombeau » élevé à Ronsard par la *Revue Musicale* au moment du tricentenaire, *Ronsard à son âme;* une *Rhapsodie de Concert* pour violon et piano (orchestrée bientôt (*Tzigane*, en 1925), et nous arrivons à une autre merveille, les *Trois Chansons Madécasses,* une « commande » de Mrs. Coolidge, que Ravel composa en 1925, sur des paroles d'Evariste Parny. En 1915, pendant la guerre, il avait écrit pour chœur mixte sans accompagnement *Trois Chansons* de France, s'appuyant dans *Nicolette,* dans

*Trois beaux oiseaux* et dans la *Ronde,* sur la musique populaire, comme sur un tremplin solide mais qui donne un envol infiniment léger à la mélodie. Dans les *Chansons madécasses,* Ravel ne cherche point à *faire* de l'exotisme; là encore il reste lui-même en s'inspirant du texte de Parny — un texte du XVIII[e] siècle qui traduit une chanson d'amour : *Nahandove, ô belle Nahandove;* une chanson belliqueuse : *Aoua! Aoua! Méfiez-vous des blancs, habitants du rivage!* et puis une chanson voluptueuse, *Il est doux de se coucher durant la chaleur, sous un arbre touffu...* L'accompagnement de piano, flûte et violoncelle est exquis. En 1927 paraissent *Rêves,* texte de Léon-Paul Fargue, puis la contribution de Maurice Ravel à l'œuvre collective de dix musiciens, *L'Eventail de Jeanne,* pour lequel il écrit une *Fanfare* initiale (donné d'abord chez Mme Jeanne Dubost, ce ballet fut interprété à l'Opéra par les enfants des classes de danse). Tout est étrange dans cette *Fanfare* qui, vers son milieu, porte pour indication de mouvement *wagneramente,* et qui, comme le dit Roland-Manuel, commence comme une sonnerie de trompes d'insectes pour finir dans le style du *Crépuscule des Dieux.*



Maurice Ravel n'était encore qu'illustre. Le *Boléro* le rendit populaire. Il le devint presque du jour au lendemain, comme une vedette de music-hall ou une *star* de cinéma. Les gosses des faubourgs sifflèrent *do, si, do, ré, do, si, la, do, do, la, do...* tout comme ils sifflaient *Valencia* ou *Pedro.* Le phonographe et la Radio répandirent à travers le monde l'obsession de ce rythme. Créé à l'Opéra en novembre 1928 par Mme Ida Rubinstein, le *Boléro* est une œuvre d'une maîtrise déconcertante : une simple phrase, un rythme de danse espagnole bien frappé, obsédant, enflé dans un *crescendo* obtenu bien plus par l'adjonction de timbres nouveaux à chaque reprise, et puis le battement incessant de la caisse claire qui scande impitoyablement la phrase, une percussion grossissant elle aussi de reprise en reprise, et jusqu'à

la violence, jusqu'au déchirement, et cela sans une seule modification du rythme, sans un changement de valeur, crée une véritable hallucination. Elle est comme un motif au pochoir, répété indéfiniment sur un panneau, mais dans des tons différents, jusqu'au dernier qui, au lieu de peinture, serait flamme. Et Ravel n'emploie ici ni castagnettes, ni tambour de basque, ni grelots, aucun des instruments qui, d'ordinaire, sont usités par les musiciens désireux d'évoquer l'Espagne à peu de frais. Curieuse musique, critiquée aussi vivement qu'idolâtrée. Les suffrages de ceux qui, d'ordinaire, n'aiment la musique qu'en fonction de la mode ont nui au *Boléro* dans l'esprit de certains autres. Ces querelles, sans doute, amusaient Ravel. Un matin que l'on répétait un de ses ouvrages, comme je lui parlais de *Daphnis,* il fit une pirouette et me dit, coupant court : « Mon chef-d'œuvre? C'est le *Boléro!* »

Il écrivit coup sur coup deux *Concertos* pour le piano. Le premier fut créé par Mme Marguerite Long au cours d'un festival Ravel dirigé par un jeune musicien portugais, M. de Freitas-Branco, le 14 janvier 1932. Le succès fut triomphal et valut au chef d'orchestre une réputation — méritée — de « prince de la baguette ». Mme Marguerite Long dut entreprendre une tournée pour faire connaître le *Concerto de Ravel* dans les capitales européennes. L'auteur, se pliant aux exigences du genre, avait voulu faire œuvre brillante. Il ne se dispensa point pour cela de faire œuvre profonde. Divisé classiquement en allegro, adagio et finale en rondo, ce concerto est étincelant; le mouvement lent fait chanter une longue phrase dont la séduction est irrésistible.

Le *Concerto pour la main gauche* fut écrit à l'intention du pianiste manchot Paul Wittgenstein, qui en donna la première audition à Paris le 17 janvier 1933, avec le concours de l'Orchestre Symphonique de Paris. Les trois mouvements se jouent sans interruption, ce qui contribue à imprimer à l'ouvrage un caractère d'unité et de force singulier. Le second mouvement est une sorte de *rag-time* d'un très curieux effet rythmique. Parfaite-

ment différent du premier, ce second concerto doit être mis au même rang : c'est une œuvre de premier ordre.

En 1934, un chant suprême, un adieu... *Don Quichotte à Dulcinée,* créé aux Concerts Colonne le 1[er] décembre par M. Martial Singher. C'est encore une fois vers l'Espagne que Ravel s'est tourné. Trois chansons composent le recueil; la première est romantique, la deuxième épique, la troisième est une chanson à boire. Trois chansons, trois rythmes de danses, une « guajira », où alternent les mesures à 6/8 et à 3/4; la seconde, un « zortzico », à 5/4; la dernière, une « jota aragonese ». Trois chansons pleines de vie, trois tableaux ramassés, concis, où pas un détail n'est inutile, où tout est sobre, jusque dans la violence... Et ce fut tout.



On l'apercevait parfois encore au concert, en compagnie de son cher Maurice Delage. Et puis on ne le vit plus.

Il avait toujours été réservé, et son ironie même n'était guère qu'un vêtement dont, par pudeur, il couvrait sa tendresse. Il n'aimait point qu'on s'occupât de sa personne, ne recherchait que la perfection de ses œuvres et non les satisfactions de la vanité. En 1919, très simplement, il refusa la croix de la Légion d'honneur. Il avait toujours vécu près de sa mère qu'il chérissait. Quand elle mourut, il demeura inconsolable. Le dévouement de son frère, le zèle affectueux de quelques intimes ou disciples — Maurice Delage, Roland-Manuel, Manuel Rosenthal — adoucirent cependant la solitude qu'il recherchait dans sa maison de Montfort-l'Amaury, où il s'était entouré de bibelots précieux. Il réservait aux jeunes le meilleur accueil et les conseils qu'il a donnés ont toujours été judicieux et bienveillants.

La fin de sa vie ne fut qu'une longue épreuve, supportée avec dignité. Il avait le courage et l'ardeur de sa race, sa petite taille, sa vivacité, son esprit pétillant, la maigreur du visage et la souple minceur d'un corps agile.

A la clinique de la rue Boileau, quand on étendit son corps parmi les fleurs, pour les derniers adieux, le pansement qui entourait comme d'un turban sa tête trépanée rendait son visage pareil, dans la paix de la mort, à celui de l'*Indifférent* de sa *Shéhérazade*.



L'intelligence lucide et le clair génie de Maurice Ravel, la perfection de son écriture, sa subtilité, et puis encore cette pudique tendresse devinée à travers certaines pages qui sont parmi les plus belles de son œuvre, lui assurent une place de premier rang, non seulement parmi les musiciens contemporains, mais parmi ceux de tous les temps. Son influence a été grande; elle n'est pas de celles qui cessent avec la mode ou avec la mort, car il a véritablement enrichi son art et su lui faire exprimer quelque chose que nul n'avait dit avant lui.

RENÉ DUMESNIL.

# LE SONGE DE DESCARTES
## ET L'EXPOSITION DE 1937

—

### I

En 1637 Descartes publiait son fameux *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. Il avait été question, voici quelque temps, de transférer au Panthéon les restes du philosophe; et aujourd'hui, à l'occasion de ce troisième centenaire, en plaçant sous ses auspices la grande exposition de 1937, on entendait faire de Descartes le saint laïque qui a aiguillé notre civilisation vers une voie nouvelle; ses successeurs furent les Encyclopédistes du XVIIIe siècle; Auguste Comte s'est lui-même appelé modestement le « compléteur » de Descartes; Henri Poincaré et Einstein sont ses continuateurs. Descartes n'a-t-il pas inauguré la « méthode » qui a conduit aux découvertes dont les générations suivantes se glorifient? M. Jean Perrin, Président de l'Académie des Sciences, qui a dirigé l'installation du Palais de la découverte à l'Exposition, n'a-t-il pas dit en expliquant ses projets : « La découverte scientifique a été le facteur principal, et peut-être le seul facteur du progrès humain... »? On sait bien, en outre, que si l'œuvre du philosophe et dialecticien Descartes est parfois l'objet de controverses, son œuvre de savant demeure incontestée.

Tout cela se produit, cependant, — on ne paraît pas l'avoir remarqué, — à un moment où beaucoup des esprits les plus brillants de notre humanité s'élèvent

avec une curieuse persistance contre cet entraînement de toute notre civilisation vers une ère d'industrialisme; parfois les accents de ces prophètes du Verbe deviennent assez éloquents pour couvrir ceux des adorateurs du Veau d'or.

Ce furent d'abord des voix isolées, comme celle, touchante, du vicomte de Vogüé dans son volume sur le roman russe; celle, fougueuse, de Brunetière proclamant la banqueroute de la science; celle, la plus autorisée de toutes, émanant du plus illustre savant du XIX[e] siècle, Pasteur, dans son retentissant Discours de réception à l'Académie en 1882. Ce fut ensuite, d'une façon plus systématique, plus foncière, la réaction de M. Bergson, le philosophe de l'intuitionnisme, qui attaquait dans leurs derniers retranchements Taine, l'auteur de *L'Intelligence*, et Renan, l'auteur de *L'Avenir de la science.*

On ne peut ignorer encore que le cri d'alarme n'a fait que grandir en passant du domaine de la philosophie propre dans celui des livres destinés à l'attention du grand public. On vit s'alarmer des sceptiques comme Anatole France qui, récusant la théorie cartésienne de l'automatisme des bêtes, affirmait avec conviction :

> Nous avons comme les animaux ce génie secret, cette sagesse inconsciente, l'instinct, beaucoup plus précieux que l'intelligence, car sans lui, ni le ciron ni l'homme ne pourraient subsister un moment (*Petit Pierre,* ch. 26 : Caire).

L'on a vu aussi tout récemment l'écrivain qui exerça une véritable fascination sur une grande partie de la jeunesse studieuse de France, André Gide, reprendre l'attitude de Maine de Biran et proposer de substituer un : *Je sens, donc je suis,* au *Je pense, donc je suis.* Faut-il ajouter ici le nom du grand poète catholique Paul Claudel dont toute l'œuvre n'est qu'une éloquente protestation contre les prétentions de l'intelligence d'être la seule norme de la vie? Par ailleurs, chacun n'a-t-il pas présentes à l'esprit les satires du généreux Duhamel dans ses retentissantes *Scènes de la Vie future,* criant *Retro Satanas* au nom d'une société qui voudrait faire

dépendre toutes ses jouissances des découvertes de la science moderne? Mais il convient de rappeler ici surtout Alexis Carrel, — homme de science avant tout, comme autrefois Pasteur, — et qui s'en prend, lui, directement à Descartes d'avoir, par son dualisme de l'âme et du corps, engagé dans une voie fausse la philosophie moderne.

C'est toujours, sous des formes peut-être changeantes, comme le dit du reste M. Carrel, le vieux problème des nominalistes et des réalistes; c'est le conflit rendu aigu dès la Renaissance par les attaques dirigées par les sceptiques contre la foi traditionnelle, c'est Pascal contre les libertins du XVII[e] siècle, c'est Rousseau contre les philosophes de l'*Encyclopédie*, c'est Maine de Biran, Jouffroy, Cousin, contre les menaces du positivisme, c'est l'ésotérisme de Victor Hugo contre le déterminisme évolutionniste. N'est-il pas naturel d'ailleurs que le problème paraisse plus actuel que jamais en vertu même des triomphes toujours plus éclatants des méthodes scientifiques?

§

Ce qui nous intéresse ici, c'est de rechercher quelle fut la position de Descartes dans ce grand débat et de poser le problème auquel fait allusion notre titre : Jusqu'à quel point est-on justifié à considérer comme une expression de la pensée de Descartes l'Exposition de 1937, glorification du progrès scientifique?

Pour la plupart, sans doute, ce n'est plus une question. Et, cependant, ceux qui, en ces dernières années, se sont penchés sur le problème avec le scrupule de l'érudition moderne, n'osent pas être aussi affirmatifs.

Il y a, dans la vie de Descartes un épisode curieux à côté duquel on a longtemps passé sans vouloir s'y arrêter, au sujet duquel les admirateurs de Descartes, ceux qui voyaient en lui le grand précurseur de la science moderne, éprouvaient, il faut l'avouer, une certaine gêne, un épisode, cependant, dont l'interprétation pourrait bien contenir la réponse à notre problème. Il se

place à l'aube de l'épanouissement intellectuel du philosophe et semble avoir laissé une trace profonde que l'on retrouve tout au long de sa carrière. Il est rappelé, d'une façon d'ailleurs très voilée, dans le *Discours de la Méthode* lorsque Descartes raconte l'histoire de ses méditations dans le fameux « poêle » d'une petite ville de la Souabe. C'est le « songe » relaté par l'abbé Baillet, dans la première biographie que nous ayons du philosophe (*La Vie de M. Descartes, 1691*).

C'était dans la nuit du 10 novembre 1619. Descartes avait 23 ans. Il s'était tourmenté affreusement, cherchant à découvrir le moyen de parvenir à la vérité. Il se fatigua de telle sorte que, selon les termes naïfs de Baillet, « le feu lui prit au cerveau et qu'il tomba dans une espèce d'enthousiasme qui disposa de telle façon son esprit déjà abattu qu'il le mit en état de recevoir des songes et des visions ».

Il y eut en tout, dans cette nuit fatidique, trois songes. Les deux premiers sont mystérieux, mais bien moins significatifs que le troisième dont voici le récit dans les termes mêmes du biographe :

Un moment après il eut un troisième songe, qui n'eut rien de terrible comme les deux premiers. Dans ce dernier il trouva un livre sur sa table, sans savoir qui l'y avait mis. Il l'ouvrit, et, voyant que c'était un *Dictionnaire*, il en fut ravi dans l'espérance qu'il pourrait lui être fort utile. Dans le même instant, il se rencontra un autre livre sous sa main, qui ne lui était pas moins nouveau, ne sachant d'où il lui était venu. Il trouva que c'était un recueil des Poésies de différents Auteurs, intitulé *Corpus Poëtarum*, etc. Il eut la curiosité d'y vouloir lire quelque chose : et à l'ouverture du livre il tomba sur le vers *Quod vitae sectabor iter?* etc. Au même moment il aperçut un homme qu'il ne connaissait pas, mais qui lui présenta une pièce de Vers, commençant par *Est et Non*, et qui la lui vantait comme une pièce excellente... Puis les livres et l'homme disparurent, et s'effacèrent de son imagination, sans néanmoins le réveiller. Ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que doutant si ce qu'il venait de

voir était songe ou vision, non seulement il décida en dormant que c'était un songe, mais il en fit encore l'interprétation avant que le sommeil le quittât. Il jugea que le *Dictionnaire* ne voulait dire autre chose que toutes les Sciences ramassées ensemble : et que le Recueil de Poésies intitulé *Corpus Poëtarum* marquait en particulier et d'une manière plus distincte la Philosophie et la Sagesse jointes ensemble. Car il ne croyait pas qu'on dût s'étonner si fort de voir que les Poètes, même ceux qui ne font que niaiser, fussent pleins de sentences plus graves, plus sensées, et mieux exprimées que celles qui se trouvent dans les écrits des Philosophes. Il attribuait cette merveille à la divinité de l'Enthousiasme, et à la force de l'Imagination, qui fait sortir les semences de la sagesse (qui se trouvent dans l'esprit de tous les hommes comme les étincelles de feu dans les cailloux) avec beaucoup plus de facilité et beaucoup plus de brillant même, que ne peut faire la Raison dans les Philosophes. M. Descartes continuant d'interpréter son songe dans le sommeil, estimait que la pièce de Vers sur l'incertitude du genre de vie qu'on doit choisir, et qui commence par *Quod vitae sectabor iter,* marquait le bon conseil d'une personne sage, ou même la Théologie Morale. Là-dessus, doutant s'il rêvait ou s'il méditait, il se réveilla sans émotion et continua, les yeux ouverts, l'interprétation de son songe... Voyant que l'application de toutes ces choses réussissait si bien à son gré, il fut assez hardi pour se persuader que c'était l'Esprit de Vérité qui avait voulu lui ouvrir les trésors de toutes les sciences par ce songe...

Ce dernier songe qui n'avait eu rien que de fort doux et de fort agréable, marquait l'avenir selon lui; et il n'était que pour ce qui devait lui arriver dans le reste de sa vie (1)...

Que Descartes lui-même ait sur l'heure attribué à ce songe une origine surnaturelle est prouvé par le fait qu'il l'a consigné dans un manuscrit intitulé *Olympica* (c'est-à-dire « choses d'en haut »); qu'il ait continué à le considérer comme tel est prouvé par le fait qu'il n'a jamais

(1) Le *Dictionnaire* et le *Corpus poetarum* étaient des livres d'étude au collège des Jésuites de la Flèche. Le vers cité (d'Ausone) figure dans le *Corpus*.

détruit ce mémoire. (Le manuscrit, qui comptait une douzaine de pages, est aujourd'hui perdu, mais Leibnitz, dit-on, l'a encore vu.) Il faut ajouter, toujours pour montrer le sérieux de Descartes en cette affaire, que, dès le lendemain, il avait formé le vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, en Italie : ce vœu, il l'aurait accompli quelques années après, lors d'un voyage en Italie (en 1624) (2).

Quant aux commentateurs, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas voulu ignorer ce récit auquel Descartes lui-même attribuait tant d'importance, ils l'ont interprété différemment : quelle était, en effet, la « vérité » qui avait été entrevue? Se fondant sur le titre du manuscrit *Olympica : cum plenus forem enthusiasmo et mirabilis scientiae fundamenta reperirem,...* et songeant aux travaux de Descartes sur les mathématiques et la physique, MM. Adam et Tannery, les éditeurs de la magnifique édition des Œuvres de Descartes, sont naturellement portés à croire qu'il s'agit des découvertes dans ces domaines, — étant « de celles qui jaillissent tout à coup dans l'esprit comme un trait de lumière à la suite d'un long travail intérieur et dont l'apparition produit une sorte d'éblouissement ». (*Œuvres*, Vol. X, p. 55 et 181.) D'autres ont pensé — et c'est l'opinion la plus commune, celle de Bouillier, par exemple, le premier historien du cartésianisme, celle aussi de M. Liard — que Descartes a eu, cette nuit du 10 novembre 1619, la première vision de la fameuse « méthode » du *Discours* qu'il exposa 18 ans plus tard dans une « version stylisée » (selon l'heureuse expression de M. Leroy), la méthode qui lui permettait d'abandonner le doute philosophique qu'il avait observé jusque-là et de substituer à la doctrine de l'autorité (*jurare in verba magistri*) le critère de la raison (3).

Les choses changèrent depuis l'entrée en scène de

(2) Maxime Leroy, l'auteur de *Descartes le philosophe au masque* (Rieder, 1929, I, ch. 8), croit cependant prouver que ce pélerinage n'eut pas lieu.

(3) C'est l'opinion aussi de M. J. Maritain, *Revue universelle*, 1930, III, p. 593-607, avec cette différence qu'il maudit Descartes d'avoir cédé aux dangers de la nouvelle « méthode ».

M. Etienne Gilson qui, dès 1913, date de son écrit *La liberté chez Descartes,* en appelait aux traités philosophiques de l'ancien élève des Jésuites, et à l'influence profonde de Thomas d'Aquin (4).

Il avait conclu son ouvrage en disant : « Après avoir découvert tant de théologie dans la pensée de Descartes, il reste à déterminer quelle place exacte la théologie y occupe, et si le rôle qu'elle y joue est le rôle principal ou simplement un rôle subordonné ». M. Gilson fit école; son disciple Henri Gouhier trouve parfait en Descartes « l'accord de la foi et de la raison »; celui-ci est resté « toujours le jeune homme qui, un soir de novembre (1619) a reçu la visite de l'Esprit divin et qui, depuis cette heure sacrée, marche de certitudes en certitudes ». D'autres abondent dans le même sens, tels MM. Chevalier et Koyré.

Cette attitude se rapproche assez de celle exprimée d'une façon tout à fait indépendante par M. Espinas dans la *Revue Bleue* de 1906 et 1907 : Descartes aurait été, en 1619, à la croisée des chemins; la jeunesse passée, les grands voyages à travers l'Europe terminés, la question du « songe » se posait : *Quod vitae sectabor iter?* — celui de la nouvelle *physique* ou celui de la *métaphysique?* A ce moment serait intervenu le cardinal de Bérulle, qu'il avait choisi comme directeur de conscience. En un mot, le « point de départ » de Descartes — c'est le titre des articles de M. Espinas, — aurait été d'avoir, sur la demande instante de Bérulle, voulu soutenir, avec toutes les ressources de sa dialectique, la cause de la foi contre celle des libertins, lesquels justement alors apparaissaient menaçants.

Une opinion encore à considérer est celle de M. Leroy, l'auteur de *Descartes le philosophe au masque* (2 vol. Rieder, 1929) : M. Leroy penche décidément — appuyé en cela par M. G. Cohen (5) — à faire de Descartes un

(4) La quatrième Méditation, par exemple, est tout entière « un tissu d'emprunts faits à la théologie de saint Thomas et à celle de l'Oratoire. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle ne contient rien d'original si ce n'est l'ordre dans lequel ces matériaux sont disposés ».

(5) *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du* XVII[e] *siècle.* Paris 1920 (p. 404-5).

adepte de la doctrine ésotérique des Rose-Croix. Il observe que Descartes, dès 1613, « congédie ses livres » étudiés à La Flèche, et qu'il voyagera de préférence dans des pays où le rose-crucisme comptait un grand nombre de fidèles, en Souabe, en Pologne, en Moravie, à Venise, en Hollande (6).

Pourquoi Descartes reste-t-il en Hollande où il peut être inquiété plus encore qu'en France, car en France ses protestations de catholicisme sont bien connues? C'est qu'il aurait été plus inquiété en France pour ses doctrines rose-cruciennes qu'en Hollande. Et que penser de ce fait que la devise dont se servit parfois Descartes : *Bene vixit qui bene latuit,* est la devise même des Rose-Croix? Ainsi, selon M. Leroy, l' « Esprit de vérité » qui se serait révélé dans le Songe de Descartes serait celui des Rose-Croix (7).

Il faut lire cette page (vol. I, p. 80-1) où M. Leroy explique le mysticisme du songe que Descartes a eu « dans ces campagnes d'Ulm, peuplées de fantômes et de légendes » où Descartes « mène une vie d'ascétisme rigoureux... Point d'amis pour causer le soir, la plus totale abstinence de la chair. Il ne boit ni vin, ni bière, il ne se résout qu'avec peine à quitter son poêle surchauffé... Tout au loisir de ses pensées, il s'abandonne avec satisfaction à cette claustration qui l'asphyxie... Ce corps de tuberculeux, qui se nourrit mal, est chaud de fièvre. La pensée y est maîtresse; elle brûle ses yeux agrandis par l'insomnie (8) »...

(6) L'explication des voyages par la curiosité pure et simple est la solution la plus simple du problème, pense M. Espinas (*Revue Bleue*, 30 mars 1907, p. 389).

(7) M. Espinas : *La velléité d'interroger les Rose-Croix est un fait isolé* (*Ibid.*, p. 389). Quant au cachet de Descartes : R. C. (*Renatus Cartesius*) qui a été interprété comme signifiant *Rose-Croix*, M. Ch. Adam dit : « sans doute une coïncidence ».

(8) Il peut être intéressant de rappeler ici que M. Leroy a consulté au sujet du « songe de Descartes » le fameux Dr. Freud. Celui-ci en somme s'est récusé. « Toutefois, écrit M. Leroy, il a semblé possible à l'illustre psychiatre de déceler cette explication générale qui a son prix : c'est que Descartes, au moment de ces rêves, traversait une crise de conscience, dominée, pour une part que nous ignorons, par des représentations sexuelles. » (!!)

## II

Or il y a une chose à retenir dans ce concours d'opinions diverses, — de MM. Milhaud et Adam à MM. Gilson, Gouhier et Chevalier, et à MM. Cohen et Leroy. Toutes, à leur manière, elles montrent de façon indiscutable que Descartes a été longtemps hanté par l'appel de l' « esprit de vérité », par la passion d'aboutir à un système qui rendît compte de tout, à une cause première qui résolût pour nous tous les problèmes et permît de constituer une physique générale, à une science intégrale, la mathématique absorbant les mathématiques, — à Dieu comme on disait sans vergogne de son temps. Et il est difficile de ne pas penser que Descartes ait cru avoir reçu, pour la première fois dans le songe de la nuit du 10 novembre 1619, une réponse à l'angoissant problème. Tout revient à l'interprétation de ce songe et nous voudrions offrir la nôtre. Le plus sûr moyen d'arriver n'est-il pas de revenir à ce qu'on a justement appelé « la confession très intellectualisée du *Discours de la Méthode* » (*Leroy*, I. 91).

Pas une ligne de ce *Discours* qui n'indique que son auteur a voulu croire à la possibilité d'atteindre la vérité, — et il faut bien entendre la vérité *métaphysique*, — et sa détermination « d'employer toutes les forces de son esprit à choisir les chemins qu'il doit suivre ». Non moins nettement exprimée est la conviction que ses prédécesseurs ne sont pas parvenus au but; en tous cas, il les récuse; ce sont ses maîtres, représentants de la philosophie scolastique; il veut satisfaire son esprit à lui; de là sa règle « de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ».

D'autre part, Descartes ne croit pas à une philosophie qui prendrait la raison humaine comme critère de l'évidence. Mais il faut être ici plus spécifique. Descartes obéit à deux motifs dans sa défiance vis-à-vis de la raison. Il y a un motif qui est de nature plutôt contingente; comme l'ont remarqué à juste titre MM. Gilson, Gouhier, Espinas, — sans oublier M. Leroy qui l'inter-

prête négativement, comme effet de la peur, — il a par son éducation, par les amis qu'il fréquente, un éloignement en quelque sorte instinctif pour des conséquences que pouvait entraîner en ce temps une attitude rationaliste. Cependant, il y a une cause plus profonde, et c'est que Descartes sent que la raison en vérité ne satisfait pas la curiosité de l'homme; il sait fort bien qu'il existe, même de son temps, des gens qui, au nom de la raison, ont nié Dieu en invoquant comme témoignage les souffrances humaines; ils sont là, ces libertins, et le cardinal de Bérulle les signale à Descartes, — qui est d'ailleurs assez perspicace, comme bien l'on pense, pour entrevoir l'avènement prochain des Philosophes du XVIII^e^ siècle : la raison pose plus de problèmes à l'homme qu'elle n'en résout, vérité que Pascal développera encore abondamment avant la fin du siècle. Ce à quoi Descartes aspire est ce qu'on a appelé assez bien une « intuition immédiate de Dieu par l'âme » (Le R. P. Maréchal a fourni ce terme à l'abbé Bremont, auquel Leroy à son tour l'a emprunté; I. 124).

C'est de cette faculté d'intuition que Descartes tire sa notion des « idées innées » (9).

On sait comment, prenant comme point de départ le « doute philosophique » qui lui avait fait rejeter provisoirement, non seulement les doctrines de ses maîtres et de tous les hommes avant lui, mais encore les témoignages des sens « qui nous trompent quelquefois » (illusions de la vue, de l'ouïe, du toucher), et estimant que naturellement, comme tous les hommes « se méprennent en raisonnant », lui aussi était sujet à faillir autant qu'un autre », il arrive, cependant, à un point d'arrêt : car, en « faisant table rase de toutes les choses qui lui étaient entrées dans l'esprit », il s'avise qu'il en est une en tous cas dont il ne saurait se défaire, une idée « que toutes les suppositions les plus extravagantes des scep-

(9) M. Espinas prétend que Descartes a emprunté son « innéisme » aux Jésuites platoniciens (*Revue Bleue*, 23 mars 1907, p. 355). Cela *peut* être vrai. Mais réminiscence ou non, la chose à considérer est que l'innéisme ait satisfait Descartes, et soit devenu la doctrine du *Discours de la Méthode*.

tiques n'étaient capables d'ébranler », à savoir que pour penser que tout était faux, *il fallait être*. Il accepte cette idée d'*être* pour nulle autre cause que : « je vois très clairement que pour penser il faut être » : c'est là une idée innée. Et aussitôt il apparaît qu'il y a d'autres idées qui s'imposent par une évidence directe, c'est-à-dire qui sont « innées » et non « acquises » par spéculation humaine. Telle est, fixée dans l'esprit avec autant de certitude que celle d'*être,* celle de Dieu :

Et pour ce qu'il n'y a pas moins de répugnance que le plus parfait soit une suite et une dépendance du moins parfait, qu'il n'y en a que de rien procède quelque chose, je ne la pouvais tenir non plus de moi-même : de façon qu'il restait qu'elle eût été mise en moi par une nature qui fût véritablement plus parfaite que je n'étais, et même qui eût en soi toutes les perfections dont je pouvais avoir quelque idée, c'est-à-dire, pour m'expliquer en un mot, qui fût Dieu.

C'est le fameux argument ontologique. Et comme il la conçoit, cette idée d'un Dieu implique — toujours avec la même certitude aprioristique — l'idée de *perfection;* et comment concevoir l'idée de perfection si on n'y rattache celle de *justice?* Celle-ci à son tour rejoint une autre idée d'évidence parfaite, c'est que l'homme est composé d'éléments distincts et irréductibles l'un à l'autre, l'*âme* et le *corps*. Le corps est matière et dépérit, mais l'âme, l'esprit, la pensée, est indépendante du corps; d'où l'on arrive à l'idée d'*immortalité;* car le « corps peut bien mourir, cette mort n'affecte pas l'âme ». Par ailleurs encore, l'idée innée de Dieu parfait comporte le corollaire d'un Dieu de *vérité,* ce qui force d'admettre la croyance à l'existence réelle du monde extérieur — notion qu'il avait enveloppée d'abord dans son doute philosophique. En effet, Dieu pouvait bien, sans créer de monde extérieur et de corps, créer simplement l'illusion que nous avons de l'existence de ce monde extérieur; les choses se passeraient alors *comme si* nous avions un corps, et, en fait, c'est bien l'argument de l'école de Berkeley qui veut que Dieu

serait plus admirable de n'avoir pas créé les corps puisqu'il peut arriver par le moyen plus simple de l'illusion au même résultat pour les hommes; c'est une conséquence de l'idée d'une intelligence et volonté absolues; mais, selon Descartes, ce serait contraire à l'idée de perfection qui implique la vérité : ce serait faire Dieu complice d'une idée fausse.

Tel est, en somme, le faisceau d'idées innées de Descartes. Et sans doute, cet exposé sommaire suffit à montrer que pas plus qu'aucun philosophe avant lui, — celui-ci fût-il Platon, et, du reste, pas un philosophe après, fût-il Kant ou Bergson — Descartes n'abandonne pour un moment, en effet, le critère de la raison en philosophie.

La moins contestable, à première vue, de ces idées innées, qui resterait « si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient capables de l'ébranler », serait sans doute le : *Je pense, donc je suis*. Pourtant il est bien certain qu'aussi longtemps qu'on n'aura pas défini ce qu'on entend par être, — et personne ne l'a défini encore — le passage du premier terme *je pense* au second *je suis* n'aura aucune valeur logique.

Quant à l'argument ontologique, il n'a jamais bien convaincu personne; on a vu depuis longtemps que l'idée qu'une chose existe n'établit pas la réalité de cette existence.

Et ainsi de suite. Maeterlinck, par exemple, philosophe idéaliste, a admirablement montré que l'idée d'un Dieu absolu n'implique en aucune manière une perfection telle que l'homme la conçoit (la nature est remplie de choses monstrueuses du point de vue humain), ni davantage la justice telle que la conçoit l'homme. Mais on entrevoit fort bien l'argument rationaliste qui se dissimule sous l'idée dite « innée »; évidemment, pour notre conception du monde, un Dieu qui ne serait pas juste ne serait pas parfait.

Il existe donc, on le voit, derrière chacune des « idées

innées » de Descartes un raisonnement dissimulé, et d'ailleurs mal dissimulé.

Mais aussi bien, la question n'est pas là. Ce qu'il est intéressant de savoir, c'est comment Descartes lui-même a été conduit à adopter cette doctrine si précaire des « idées innées » ?

C'est d'abord qu'il s'est appuyé sur une argumentation essentiellement négative. Il ne voulait pas de philosophie construite sur un fondement de raison, la raison des hommes étant sujette à caution. Or, en vérité, quand Descartes prétend récuser la raison, il faut entendre cette raison telle qu'elle était généralement mise en œuvre par les philosophes — jésuites du reste aussi bien que libertins — qu'il avait fréquentés. Si ses « idées » à lui, nous l'avons vu, étaient, au fond, à base de raison aussi, elles ne reposaient pas, cependant, sur la manière de raisonner habituelle; ses arguments à lui (*Je pense donc je suis,* l'argument ontologique, la véracité de Dieu prouvant l'existence du monde extérieur, etc.) n'étaient pas ceux de tout le monde; ils semblaient donc échapper aux objections qu'il leur faisait tandis que l'insuffisance des siens ne lui apparaissait pas.

D'ailleurs ceux qui ne se ralliaient pas à la doctrine des idées innées ne pouvaient produire aucun argument pour les déclarer fausses. Et cela était un grand point. Si, en effet, l'on n'admettait pas la valeur du *Je pense donc je suis,* il n'existait pourtant aucune preuve pour nier la possibilité d'une relation entre les deux termes, ou pour affirmer l'incompatibilité des deux notions de *penser* et d'*être.* De même pour l'argument ontologique : la raison ne pouvait fournir aucun motif pour contester que Dieu eût mis lui-même en nous la notion de la Divinité. De même encore pour les autres « idées innées », perfection, justice, véracité divine; leur admissibilité est inattaquable.

Mais maintenant, peut-on imaginer que Descartes n'ait pas dû voir lui-même que rien n'impose les « idées innées » comme « évidentes » à notre esprit? On le peut si on veut bien tenir compte de certaines contingences.

D'abord il y avait cette idée fixe de Descartes, au moins dans les premières années de ses spéculations philosophiques, qu'il fallait pouvoir arriver à la vérité métaphysique. Et ensuite il y a cette considération : Descartes, comme fort souvent les hommes qui vivent surtout de la vie de l'esprit, était frêle physiquement, tuberculeux, sujet aux fièvres, — et se nourrissant insuffisamment, si l'on en croit M. Leroy. D'autre part le récit de Baillet qui nous présente Descartes croyant entrevoir la vérité ou la promesse de la vérité après sa vision, ne laisse guère de doute qu'il s'agit d'une crise mentale, une crise qui fut provoquée ou fortement aggravée par un état de fatigue extrême, c'est-à-dire d'un état d'esprit où les facultés critiques sont, non anéanties certes, mais très affaiblies.

Or, tout récemment, le grand physiologiste anglais, Sir Joseph Bancroft, a fait sur lui-même une série d'expériences extrêmement curieuses. Par des moyens artificiels, soumettant son organisme au froid, à la faim par exemple, il s'est transporté dans ce qu'il appelle le royaume situé entre ceux de la santé et de l'insanité, de la raison et de la folie si l'on veut; et dans un des coins de ce royaume, il connut distinctement ce qu'il appelle le « land of errors »; c'est-à-dire qu'il se trouva dans une condition mentale où des jugements clairement erronés paraissaient à l'esprit parfaitement convaincants. C'est, croyons-nous, dans un état analogue que Descartes a été plongé plus ou moins chroniquement dans les années où la passion de la vérité le mettait en état d'exaltation. Il pensait alors entrevoir cette vérité absolue où les problèmes semblent résolus hors du domaine de l'autorité scolastique et hors même des limites de la raison humaine et qu'il considérait, lui, comme le domaine des idées innées, des idées déposées en l'homme par la divinité même.

Sa métaphysique est un grand effort manqué. Soit! Mais, s'il a bien en effet formulé ce dualisme que lui reproche Alexis Carrel, il y a été acculé, acculé parce qu'il voulait à tout prix arriver à l'unité dans une sphère

supérieure, — comme le voudrait tout philosophe, — et qu'il en entrevoyait la possibilité. Cette interprétation ne vaut-elle pas celle d'un Leroy qui ne voit partout que couardise, hypocrisie ou illogisme?

Nous croyons, nous, qu'il faut voir dans cet épisode du songe l'indice d'une profonde angoisse morale qui s'est emparée de Descartes en 1619 et l'a maîtrisé pendant de longues années, une angoisse si profonde qu'elle l'a souvent conduit à sacrifier sa lumineuse intelligence, qu'il a consenti en quelque sorte à demeurer aveugle pour tenter de sauver le but suprême qui était de ne pas immoler l'infini au fini, la métaphysique à la physique, la « méthode » au cœur.

Une question peut être posée à bon droit : Descartes est-il *demeuré* abusé sur la valeur de sa métaphysique des idées innées? Ce serait étonnant. On peut observer seulement qu'après avoir été harcelé par différentes tentatives pour arriver à la lumière (tradition catholique, déisme, athéisme, protestantisme, Rose-crucisme même selon M. Leroy), il mourut, semble-t-il, après avoir renoncé à la « révélation » de l'Esprit de Vérité... Et pourtant, il ne faut pas l'oublier non plus, Descartes n'a jamais renié le *Discours de la Méthode,* ni même les *Méditations* avec toute leur métaphysique.

L'erreur de Leroy est d'avoir voulu faire de Descartes un « homme au masque ». C'est ce qui lui a fait ignorer le Descartes angoissé devant le problème de la destinée humaine, le Descartes qui avait cinquante ans quand Pascal n'en avait que vingt-cinq (10).

...Pascal la connut plus profonde encore, cette an-

(10) L'ouvrage de M. Leroy fourmille d'ailleurs de points d'interrogation. Cela même n'est-il pas un aveu? Et n'en est-ce pas un autre que cette insistance à appliquer l'épithète de « grand » à Descartes? Alors pourquoi tant de sarcasmes? « Un doute de l'esprit, possible; un doute du cœur, défendu. Il est bien difficile de comprendre aujourd'hui cette distinction. Descartes, analyste subtil de lui-même, a-t-il pu croire qu'elle correspondrait à une possibilité de la nature humaine? Son analyse, qui utilise les distinctions sur l'esprit et la volonté, ne servirait-elle pas ici à dissimuler, non sans quelque embarras, sans doute, celui de sa volonté en arrière de son esprit » (II, p. 37), ceci pour donner un exemple entre tant d'autres des incessantes phrases dubitatives de Leroy.

goisse : tandis qu'un Descartes lassé semble aller finalement de l'espérance de la foi à la science, Pascal ira de la science à l'espérance de la foi.

§

Le moment est venu de conclure. Il est certain que ce qu'on appelle aujourd'hui partout la « méthode » de Descartes est la méthode positiviste ou scientifique telle que chacun l'entend aujourd'hui, telle qu'elle est appliquée dans les connaissances physiques, celle qui a été le point de départ du développement scientifique et industriel des siècles qui ont suivi, la méthode qu'ont adoptée les Encyclopédistes du XVIIIe siècle et leurs successeurs, les naturalistes des XIXe et XXe siècles; il est certain encore qu'il faut faire honneur à cette méthode des résultats les plus incontestés de Descartes, en mathématique et en physique, ceux qu'il a lui-même considérés comme fermement établis et satisfaisant son besoin d'évidence — bref, il est certain que, de par cette méthode, Descartes peut donc avec pleine raison être considéré comme le grand patron laïque de l'Exposition de 1937.

Mais il n'est pas moins certain — et personne ne l'a fait mieux sentir que M. Leroy dans le livre hostile de *L'homme au masque,* — que Descartes a été poursuivi toute sa vie par son grand rêve de réaliser par la pensée l'unité philosophique, la mathématique, la science intégrale embrassant à la fois physique et métaphysique; et, s'il a eu, avant de mourir, des heures de découragement, c'est la preuve que la spéculation métaphysique du *Discours de la Méthode* et des *Méditations philosophiques* continuait à le tourmenter, qu'il a entrevu que la « méthode » qui suffisait « pour trouver la vérité dans les sciences » n'était pas celle qui pouvait résoudre le problème de l'âme humaine.

Aussi bien, ne faut-il pas avouer, après que de grands esprits comme les Platon, les Gœthe, les Kant s'y sont essayés en vain, qu'une méthode qui nous donnerait des connaissances relatives au grand mystère est hors de

notre portée, que ni Pascal, ni Rousseau et la « voix intérieure », ni Bergson qui cherche à pénétrer dans ce domaine inaccessible par la porte intuition, ni Carrel qui voudrait y entrer par le côté science, ne peuvent espérer arriver à un résultat? L'homme est confronté aujourd'hui, dans l'âge de la lumière, comme au moyen âge appelé l'âge des ténèbres (*dark ages*), par la théorie des « deux vérités »; s'il veut sortir du domaine des connaissances positives, il est confronté, non par le *credo quia absurdum* peut-être, mais par le *credo etsi absurdum* — ce qui a été si bien exprimé par un théologien du XVII<sup>e</sup> siècle que cite Sainte-Beuve : « Nous ne saurions satisfaire en même temps à la raison et à la foi parce que la raison nous oblige à ouvrir les yeux et la foi nous commande de les fermer. » Seulement, combien d'hommes peuvent se résoudre à fermer les yeux une fois qu'ils les ont ouverts, ou à les rouvrir une fois qu'ils les ont fermés? La parole de saint Augustin, ce grand précurseur de Pascal, demeure : « Ame humaine, rien ne peut te satisfaire que celui qui te créa. » En langage moins sublime, Brunetière le disait dans sa fameuse réplique : « Ce que je crois, allez le demander à Rome. » Et Descartes lui-même, si nous en croyons le rapport d'un contemporain, ayant refusé d'entrer en discussion avec le théologien protestant Revius, avait fini par dire : « Je suis de la religion de mon roi »; et comme l'autre insistait : « Et de la religion de ma nourrice. » (Cité par Ch. Adam, *Descartes*, p. 475.)

Voilà le Descartes du songe, non pas celui qu'on honore comme le patron de l'Exposition de 1937, — mais Descartes tout de même.

ALBERT SCHINZ.

# SUR LE VERSANT DU MONDE

—

A Paul Claudel,
qui révéla *Face à Face.*

L'image que voici surgit au bord du Songe...
Je ne dirai le jour, la semaine ni l'an...
Je ne les puis savoir moi-même, et ne prolonge
un rêve évanoui dans l'air, qu'en en parlant.

I

*...Je t'avais rencontrée, Amie énigmatique,*
*dans un pays qu'isole, au bord de l'eau qui fuit,*
*un remous plus profond que la houle atlantique*
*ou que le tourbillon du rocher Guardafui.*

*Fortuitement unis par la halte et l'héberge,*
*nous tentions d'oublier l'heure qui, tôt ou tard,*
*réveillerait pour nous, dans la cour de l'auberge,*
*ce bruit d'apprêts qu'entend le matin du départ.*

*Et la halte était douce à notre peine errante,*
*printemps encore, été déjà... O vision*
*de ces jours, de ces nuits qu'emportaient sur la pente*
*et cette défaillance et cette éclosion!*

*Un instinct quelquefois nous poussait près du fleuve.*
*Là, remontant son cours obscur, nous retrouvions*
*les anciens bonheurs dont notre âme était veuve*
*et des jours abolis les vains alluvions.*

*Alors nous demeurions allongés sur le sable*
*et nos cœurs qui, d'avoir trop erré sur le flot,*
*ne se présument plus de goût qu'au périssable,*
*regardaient leurs débris se disperser sur l'eau.*

II

*Quel souffle ce soir-là m'ouvrit ta chambre?... Amie,*
*te souviens-tu de cette chambre?... Il n'y avait*
*que le lit bas veillé par une lampe amie*
*et ce coin d'ombre où je m'assis à ton chevet.*

*Un vieux manteau tissé par des mains primitives*
*t'enveloppait de pourpre éteinte. On aurait dit*
*que les secrets perdus des Tyrs et des Ninives*
*ourdissaient sur ton corps un rempart interdit.*

*Mais déjà je ne voyais plus que tes prunelles*
*qu'un cerne violet allait élargissant :*
*feux de pâtres perdus dans la lande, étincelles*
*illuminant au loin les profondeurs du sang.*

*Et comme un affidé qui reconnaît son frère*
*et reste là, béant de délice et d'effroi,*
*je regardai monter dans ta nuit tutélaire*
*ce Signe-du-Désert qui ressemble à la Croix.*

III

*Cependant, allongeant une main vers la mienne,*
*dans ce besoin d'aveux qu'a souvent le remords,*
*tu tentas d'épancher ta détresse ancienne*
*et les égarements qu'avait connus ton corps.*

*Pour accueillir l'aveu la nuit faisait silence*
*et la flamme semblait retenir son rayon :*
*seuls tes yeux dans le noir mettaient leur violence*
*quand ta voix s'abaissait pour l'étrange abandon.*

*Tu me disais comment les démons nous abusent;*
*quels élans te portaient au profond des halliers,*
*puis, d'autres fois, t'abandonnaient, près des écluses,*
*aux désirs ambulants des jeunes bateliers.*

*Les murs tremblaient et reculaient, l'étroite alcôve*
*libérait tout à coup ses fantômes cachés :*

*l'un respirait encore un remugle de fauve,*
*un autre ruisselait du sang de tes péchés;*

*ta taille s'allongeait aux limites du monde,*
*ton cœur s'élargissait au gré du cœur humain*
*et l'on voyait, sortant de leur repaire immonde,*
*les bêtes du Plaisir se coucher sous ta main.*

IV

*Quelle épave eût encor surgit, dans une lame?*
*je ne sais. Brusquement le flambeau s'éteignit*
*et quand, pour te calmer, j'eus ranimé la flamme,*
*je vis tes yeux en pleurs et ton front rajeuni.*

*Tu disais ton bonheur d'entrer dans les églises,*
*l'inapaisable appel de l'hostie, et comment,*
*— Madeleine arrachée aux stupres qui l'enlisent, —*
*tu cherchas ton repos au lit du dénuement.*

*C'était l'apaisement qui vient après la plainte;*
*c'était ton cœur, pareil à ce cierge allumé*
*qui prodigue la cire où sa foi s'est empreinte,*
*radieux de mourir en brûlant pour l'aimé.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

V

*L'aube déjà faisait plus pâle la fenêtre*
*quand, déliant ma main du fantôme aboli,*
*moi qui, par la pitié, tiens quelque peu du prêtre,*
*j'ébauchai sur ton front le geste de l'oubli :*

*« Adieu! l'heure a coulé, le jour est près d'éclore,*
*devant nous va s'ouvrir un destin divergent,*
*mais toi, quand sonnera la cloche de l'aurore,*
*debout, ayant repris l'habit de l'indigent,*

*« il faudra t'en aller vers l'aube... Adieu, Tendresse!*
*Sais-tu pas qu'en mon cœur moi aussi j'ai porté*
*ce besoin de bonheur, ce désir de caresse*
*qui suspend l'Espérance au cou de la Beauté?*

*« Mais puisqu'il aura plu à la nuit vagabonde*
*de dénouer ici l'écheveau de nos sorts,*
*je te laisse à présent sur ce versant du monde*
*d'où l'on va descendant vers l'Horizon-des-Morts.*

*« Tu n'as pas dépassé le cap de l'Epouvante!*
*ta chair encor criera son désordre et sa faim!*
*mais un matin la paix viendra pour la Servante*
*lorsque s'éveillera la voix du Séraphin;*

*« et le soir qu'il faudra, sur ta gorge contrainte,*
*sentir se resserrer inexorablement*
*la main qui n'a jamais desserré son étreinte,*
*— toi qui faillis périr par la main d'un amant! —*

*« dans cette ombre, pareille au sable où l'on enfonce,*
*l'amour redressera ton corps tant prodigué,*
*la ténèbre enverra son étoile en réponse*
*et le Passeur viendra passer ton cœur à gué...*

*« adieu!... » — Le jour, glissant par la vitre entr'ouverte,*
*emportait les frissons de cette nuit d'été*
*et moi, comme éperdu devant ma découverte,*
*j'abaissai sur le jour un œil épouvanté.*

VI

Qui dira les émois de la minute étrange
où déferla sur nous le flux démentiel?
Ce fut comme un combat de Jacob avec l'Ange,
une altercation de l'enfer et du ciel;

et quand l'heure eut sonné qui glaça notre veine,
ne laissant rien sur nous que le sang du combat,
je retrouvai, fixés sur moi, Détresse humaine,
tes yeux qu'on ne peut pas fermer si Dieu n'est pas!

HENRY DÉRIEUX.

# JEAN-ÉDOUARD DINOCHAU
## RESTAURATEUR DES LETTRES

—

La « Brasserie des Martyrs », sise à l'entrée de la rue de ce nom, transformée depuis une trentaine d'années en bazar, en dépôt d'appareils hygiéniques, est suffisamment connue pour qu'il n'y ait rien de nouveau à en dire. Firmin Maillard lui a consacré un mélancolique volume depuis longtemps épuisé, *les Derniers Bohèmes* (1), Philibert Audebrand un long chapitre de ses *Dernières années de la Bohême* (2), enfin, faisant abstraction d'autres références, et nombreuses, le poète Emmanuel des Essarts, ces vers charmants rendant bien l'atmosphère de la « Brasserie » et nommant les principaux ratés qui en faisaient le plus bel ornement :

LA BRASSERIE DES MARTYRS

Près Notre-Dame-des-Lorettes,
Voyez-vous ce sombre café,
Dans ce quartier des amourettes,
Plus fameux que les opérettes
D'Offenbach et que le nafé?

C'est la célèbre brasserie
De nos pléiades sans Valois.
Quelle vaste ménagerie!
Il en vient de *la Causerie*,
Il en est venu du *Gaulois*.

(1) *Les derniers Bohèmes, Henri Murger et son temps.* Paris, Sartorius, 1874, in-12.
(2) *Dernières années de la Bohême.* Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12, pp. 77-212.

Là des rimeurs de toute forme
Chansonnent : le Mathieu *beuvant,*
Le Dupont à la pipe énorme,
Le Desnoyers droit comme un orme,
Raide comme un *Bras noir* vivant ;

Le Pelloquet à la voix d'orgue,
Le Sylvestre au profil tranchant,
Le Maillard qui rêve à la Morgue,
Le Vaudin plus vif que Desorgue,
Cassant les About en marchant.

Là vit la tribu de l'absinthe,
Ardente, dès le saut du lit,
A tomber son prochain sans crainte.
A chaque coin l'on vous éreinte,
A chaque angle on vous démolit.

Mais j'aurais moins peur seul au monde,
Dans cet antre, aux jungles pareil,
Que devant Olympe la blonde
Dont les cheveux semblent de l'onde,
Parfilée avec du soleil (3).

En dehors du pauvre Murger, qui passa son temps à repeindre son cyprès des *Scènes de la Bohême* sous différents titres, on doit confesser que la Brasserie des Martyrs — la « Brasserie » se contentait-on de dire, par abréviation — fut le nid où se réunissaient, s'ils ne se serraient pas les uns contre les autres, les ratés de la littérature, du journalisme et de tout ce qui, de près ou de loin, touchait aux beaux-arts. On y buvait ferme et le dénigrement était la forme la plus ordinaire du génie de ces aigris, dépourvus de tout talent. Sous l'influence de l'absinthe, naissaient les plus mirifiques projets, évanouis en même temps que l'euphorie passagère des « mélanges sans honneur ». C'étaient des éclosions de journaux et de poèmes destinés à ne point paraître, une jalousie jamais satisfaite, une officine d'éreintement mutuel. Tout

(3) Publiés sous le pseudonyme de La Palferine dans la *Revue anecdotique* de la première quinzaine de septembre 1861 (t. XIII, p. 110), ces vers furent recueillis par le *Parnasse satyrique du XIX*e *siècle*, signés des initiales E. E. (édition Kistemaeckers, t. II, pp. 128-129).

ce que peuvent produire la paresse et l'alcool pris à haute dose.

Elle a eu, cette « Brasserie », grâce aussi à Mendès qui y plaça l'acte le plus vivant de son *Glatigny*, une renommée qu'elle ne méritait pas. Ce boyau était un bas-fond; pour connaître un peu la Bohème littéraire du second Empire dans son intimité, ce n'est pas à l'« abreuvoir » qu'il faut venir s'attabler, mais au restaurant où s'assemblaient les gens de lettres, les vrais, travaillant, publiant, exerçant leur métier de leur mieux, causant librement et avec esprit, non après des apéritifs répétés, mais dans l'heure de bien-être et de détente qui suit un honnête repas.

Le Cabaret Dinochaux — écrivait avec raison dans le *Courrier français* A. Lagarde qui y signait Emmanuel Patrik — a été le plus grand cénacle artistique et littéraire qu'il y ait eu dans ce siècle. Le *Divan Lepelletier*, la *Belle Poule*, le *Café Frontin*, le *Café de Mulhouse*, la *Brasserie des Martyrs*, le *Rat Mort*, ont eu aussi un renom littéraire, mais Dinochaux est celui qui a joui le plus longtemps et de la manière la plus complète de la faveur des hommes de plume et des hommes de pinceau. C'est le seul endroit public où la salle commune fut, presque tous les soirs, absolument remplie d'écrivains, de peintres, de statuaires, de sculpteurs et d'acteurs. A *Mulhouse*, il y avait des boursiers, des rentiers, des joueurs de billard; à la *Brasserie des Martyrs*, les peintres étaient en majorité; au *Rat Mort*, il y avait de tout. Dinochaux seul a été exclusivement artistique, sans mélange d'aucune sorte, et aujourd'hui, il n'y a ni café, ni restaurant, ni cabaret, ni brasserie, ni taverne qui, sous ce rapport, puisse lui être comparé (4).

Rien de plus vrai. Il est seulement regrettable que, comme Auguste Lepage, dans ses *Cafés artistiques et littéraires de Paris*, A. Lagarde ait cru devoir gratifier le patronyme du cabaretier d'un *x* parfaitement inutile, tandis que Henry de Pène y ajoutait un *e* qui n'avait pas même l'excuse de l'euphonie. Pauvre Dinochau, de son

(4) *Courrier français*, 3 juin 1888.

vivant même, on ne savait pas exactement l'orthographe de son nom, le moins qu'on puisse demander à un chroniqueur.

Au surplus, les sources d'informations en ce qui le touche sont médiocres. La plupart du temps, on se borne à piller, sans citer naturellement l'auteur responsable, les sept pages que lui consacre Alfred Delvau dans son *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris* (5). L'emprunt est facile et sans danger : mort depuis longtemps, Delvau ne saurait réclamer et l'ouvrage est suffisamment peu commun — sans doute en raison du frontispice de Félicien Rops — pour qu'une comparaison de textes soit malaisée. Facile, mais imprudente; c'est admettre, en effet, qu'Edouard Dinochau avait été, au collège de Blois le condisciple d'Armand Baschet, son cadet de six ans, né seulement le 1er décembre 1829, qui, de plus, avait commencé ses études au Prytanée de Menars. Laissons donc à Alfred Delvau la légende des pots de confitures, d'ailleurs parfaitement étrangers à l'histoire littéraire.

Une source d'informations, beaucoup plus sûre, est fournie par les *Souvenirs d'un montreur de marionnettes*, de Lemercier de Neuville (6). Ils sont ignorés de beaucoup et nous serons contraints d'y faire de nombreux emprunts.

On trouve dans le *Journal des Goncourt*, auquel il faut toujours se reporter, la première mention qui, à ma connaissance, nous soit parvenue du cabaret Dinochau. En mai 1856, les deux frères notaient dans leur Journal :

Dîner chez Dinochau, le marchand de vin de la rue de Navarin. Petit escalier tournant à tablier, menant à une salle boisée de chêne verni, tendue de papier rouge velouté. Table en fer à cheval. Un dîner à 35 sous, un dîner bourgeois dont

(5) Paris, E. Dentu, 1862, in-12, pp. 15-21.

(6) Paris, Maurice Bauche, 1911, in-8, pp. 119-169. Ce chapitre est illustré d'amusants croquis de Lemercier de Neuville, représentant J.-E. Dinochau, F. Desnoyers, Antoine Gandon, Clément Laurier, Gambetta, Castagnary, Pierre Dupont, Pelloquet, Alexandre Pothey, Poulet-Malassis, Gustave Mathieu, E. Durandeau. Reproduction d'une photographie d'Emile Benassit.

le fond est la soupe et le bouilli, et qui est le dîner de la littérature dans les moments de désargentement et de *panne*. Là-dedans, Monselet, Scholl, Audebrand, Busquet, le doux poète à lunettes, et d'amusants déclassés comme ce Bourgogne, à la laideur d'un Mirabeau, avec une fièvre pétillante d'esprit dans les yeux, et qui vous dit : « Moi, je suis un plumitif, on ne me demande que de l'exactitude et de la paresse! »

A la fin du dîner, au café, dans ce monde dînant en manches de chemise, Dinochau, le cheveu frisotté, la figure émerillonnée, vient se mêler à la littérature, et raconte des charges d'Auvergnat (7).

On sent bien là, mal dissimulé, le mépris des Goncourt pour leurs confrères désargentés. Heureux hommes, en dehors de la particule, ils possédaient quelques rentes et n'écrivaient pas pour gagner leur vie! Plus de trente ans après, Edmond, depuis longtemps demeuré seul, relatait ainsi, d'après le peintre André-Charles Voillemot, les débuts du cabaret Dinochau :

*Dimanche 8 avril 1888.* — Ce matin, Voillemot, ce peintre que je n'ai pas vu, je crois bien, depuis vingt-cinq ans, tombe chez moi, avec sa tignasse rutilante d'autrefois devenue toute blanche, une grosse face mamelonnée et tuberculeuse, un estomac dilaté par les innombrables bocks, absorbés pendant toute sa vie.

Nous parlons du passé de Peyrelongue, ce marchand de tableaux phénoménal, qui n'a jamais vendu un tableau de sa vie, de Galetti, de Servin, de Pouthier, des uns et des autres, morts ou disparus, enfin de Dinochau, le cabaretier de la littérature sous l'Empire.

Et à ce propos, il me conte qu'il est le fondateur de Dinochau, qu'un entrepreneur-décorateur l'ayant employé dans un moment où il était sans travail et sans commandes, lui avait dit à la fin d'une journée : « Si nous allions prendre une absinthe en face? »

Là, chez le marchand de vin, une odeur de soupe aux choux, une odeur qui fait dire à Voillemot : « Est-ce qu'on ne pourrait pas dîner ici? »

(7) Tome I, Paris, G. Charpentier, 1887, in-12, pp. 126-127.

Et tout d'abord les portraits de ce monde, croqués par Voillemot : le père Dinochau, un vieil abruti, la mère Dinochau qui avait de gros yeux saillants comme des *tampons de locomotive,* et le fils Dinochau célèbre plus tard, un voyoucrate fin et intelligent.

On les accepte à dîner, et les jours suivants, Voillemot amène des camarades, et au bout de quelque temps les convives deviennent si nombreux, qu'on est les uns sur les autres. « Si vous preniez l'entresol », dit un jour Voillemot au ménage Dinochau. Le ménage se décide, et le gras Chabouillet, dont j'ai gardé le souvenir, comme un Louis XVI, en pantalon de nankin, fait un trou dans le plafond, y conduit le serpentement d'un petit escalier tournant, et voilà installée la salle à manger ordinaire de Murger, de Bartet (*sic*), de Scholl, de Monselet, etc., etc.

C'étaient, dans le principe, des dîners à 35 sous, mais avec des suppléments, et encore en bas vous attendaient, au comptoir, des *diamants,* — qui étaient des verres d'eau de vie, — dont le fils Dinochau vous faisait l'offre, en l'accompagnant d'un petit air de violon tout à fait engageant.

Puis bientôt des femmes s'adjoignirent aux hommes, et Bartet (*sic*) pariait un jour qu'il ferait voir son nombril à la société et, ma foi, relevant sa blouse, sous laquelle il était nu, il le faisait voir son nombril, et peut-être mieux que son nombril, — malheureusement, au moment où Mme Dinochau avait ses yeux « de tampons de locomotive » à la porte.

Indignation de l'austère marchande de vin, qui lui déclarait qu'il déshonorait sa maison, et qu'il n'y rentrerait jamais, et à la suite de cette déclaration, une série de scènes drolatiques, et de lâchetés spirituelles de Bartet (*sic*) pour rentrer en grâce, et remanger du pot-au-feu de Dinochau (8).

Edouard Dinochau semblait, d'après le portrait qu'en trace Lemercier de Neuville, avoir hérité des yeux de sa mère : « un petit homme bedonnant, aux cheveux abondants et frisés, aux yeux en boules de loto. »

Par ordonnance royale du 21 avril 1830, le sieur

(8) Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1894, in-12, pp. 255-257.

Breda (9) avait été autorisé à convertir en rue, de la rue Notre-Dame-de-Lorette à la rue de Laval (Victor Massé), le passage existant depuis 1822, qui traversait les terrains dont il était propriétaire. Le 7 octobre suivant, une ordonnance signée du nouveau roi avait autorisé à son tour un sieur Ménard à ouvrir, de la rue des Martyrs à la rue Bréda, une rue à laquelle fut donné le nom de Navarin, pour glorifier la victoire remportée, le 20 octobre 1827 par la flotte anglo-franco-russe sur la flotte turco-égyptienne. A l'angle des deux nouvelles rues, au 16 exactement, la boutique, longtemps occupée par un encadreur, n'avait pas changé d'aspect; le sieur Jean Dinochau et sa femme, Stéphanie Ferrand, n'avaient pas tardé à ouvrir un cabaret, sous l'enseigne du « Petit Rocher ».

Ménage et débuts modestes. On buvait, mais on ne mangeait pas. Les patrons avaient deux fils, l'un Jean-Edouard, le seul dont il ait été parlé, l'autre, surnommé « l'assassin », en raison de sa mine revêche, dont la chronique a oublié de retenir les prénoms.

Ce n'était qu'un mastroquet. Il fallut la véritable révolution dont le peintre Voillemot se disait l'auteur, pour en faire un restaurant. La transformation eut lieu; le père Dinochau mourut et, veuve, Stéphanie Ferrand, la « Mère », continua son commerce avec ses deux fils.

Lemercier de Neuville décrit ainsi le « Petit Rocher » devenu le restaurant Dinochau :

Au coin de la rue de Navarin et de la rue de Bréda se trouvait à cette époque (1860), un vulgaire mastroquet, d'apparence très modeste. Le rez-de-chaussée se composait de deux pièces : l'une, la boutique, avec le comptoir d'étain traditionnel, et l'autre, le restaurant, et aussi le café, un peu plus grande et donnant en contre-bas sur la rue de Navarin. A côté du comptoir de la première pièce, se dressait un escalier en colimaçon qui conduisait à l'entresol, où se trouvait une salle aussi grande que le café d'en-bas et qui servait de

(9) Il est à remarquer que les frères Lazare, dans leur *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris*, orthographient Breda avec un *e* muet. Pudeur de concierges : la rue Breda est devenue par arrêté du 28 juillet 1905, la rue Henry-Monnier. Il y avait beau temps (1864) que sa contemporaine, la rue Neuve-Breda, avait été muée en rue Clauzel.

table d'hôte aux nombreux artistes et littérateurs du quartier et aussi à ceux de la rive gauche, qui s'y donnaient rendez-vous en bande.

La salle de l'entresol était ornée d'une glace dont le cadre était placé trop bas! Quand on était assis devant, on ne pouvait guère se lever sans s'y heurter la tête. On appelait cela *le coup de l'architecte*. Il y avait aussi à droite et à gauche deux sous-verres représentant les charges de Dinochau et de son frère. Jean-Edouard était dessiné, la serviette sous le bras, prêt à déboucher une bouteille; la légende disait : « Eh bien, la débouche-t-on? » C'était, en effet, une des habitudes de Dinochau, qui poussait à la consommation. L'autre croquis représentait le frère du cabaretier; il avait une figure revêche, on l'avait surnommé l'*assassin*.

Ces deux charges très réussies avaient été faites par Carjat. La salle était entourée de petites tables de marbre qui se reliaient aux heures des repas et formaient ainsi un fer à cheval. Une quarantaine de personnes au plus pouvaient s'y asseoir au moment de la table d'hôte. Le dîner coûtait deux francs cinquante et le déjeuner deux francs, mais il y avait de nombreux suppléments : le vin fin!... en général du corton, lequel avait un goût de terroir. Fernand Desnoyers l'appelait « le vin qui sent la terre »; puis le café, les liqueurs et la bière (10).

Dresser la liste des clients de Dinochau, ce serait un peu établir une liste de notabilités littéraires — en dehors des officiels — du second Empire. Sans être des habitués, Baudelaire, Poulet-Malassis et Hippolyte Babou prenaient volontiers place à la table en fer à cheval. A dire vrai, à la cuisine du cabaret, ils préféraient, beaucoup plus fine, celle de Poulet-Malassis. Mais, là comme ailleurs, ils ne pouvaient passer inaperçus.

Que l'on demandât des nouvelles à Baudelaire, à son habitude arrivé en retard :

— Pourquoi me dites-vous ça? répondait gravement le poète, peu sensible à cette formule de banale politesse.

Quant à Poulet-Malassis, « sa figure était celle d'un

(10) Lemercier de Neuville, *op. cit.*, p. 120.

Méphisto rouge ardent, il avait le rire sarcastique et beaucoup d'esprit. Cela faisait contraste avec l'air grave de Baudelaire et la grosse figure réjouie de Babou » (11).

Parmi les amis du poète des *Fleurs du Mal,* venaient aussi le chartiste Asselineau, son biographe, le truculent Nadar, non moins fidèle à sa mémoire, Théodore de Banville, Pierrot funambulesque, la fantaisie ailée.

Habitué de la maison, le doux et sentimental Murger, toujours à la recherche d'une Mimi — c'était là une raison sociale — y comptait déjà une note considérable, moindre cependant que celle du caricaturiste Emile Durandeau, que n'avaient pas enrichi les « Nuits de M. Baudelaire » et cette impayable drôlerie, le « Baptême de Léon ».

Théophile Silvestre, critique d'art, voisinait avec Castagnary, futur directeur des Cultes, puis des Beaux-Arts, avec Antoine Renard, de l'Opéra, auteur de la musique du « Temps des Cerises » et avec Mengin, futur chef d'orchestre du Grand Théâtre de Lyon.

Ou bien c'étaient des hommes politiques : accompagné de son inséparable confrère Clément Laurier, alors secrétaire d'Adolphe Crémieux, Léon Gambetta récitait volontiers, au dessert, d'une voix tonnante, les poèmes de la *Légende des Siècles,* entre autres « Booz endormi ». C'était là son succès et les vitres tremblaient.

D'autres, tels Eugène Spuller, Edouard Lockroy (Eugène Guinot, dans le monde de la chronique), Alcide Dusolier (ce pion traitant Baudelaire de « Boileau hystérique »), ou Tony Révillon, semblaient ne pas prévoir encore leurs destinées politiques. Ministres, sénateurs ou députés, tous jeunes, heureux, souriant à la vie qu'ils trouvaient belle.

Des oubliés ou peu s'en faut : Emile de la Bédollière, Henri de la Madelène, dont un triolet de Banville rappelle seul le nom, et maintenant inconnu de tous, malgré ses manchettes à la Barbey d'Aurevilly, le poète Alfred Busquet, auquel ses rimes n'avaient jamais valu la notoriété de son voisin de table, le vicomte Ponson du Terrail.

(11) Lemercier de Neuville, *op. cit.,* p. 144.

Véritable paysan du Danube, Armand Barthet, qui n'avait pas encore pratiqué sur sa personne une opération généralement réservée aux chantres de la Chapelle Sixtine, gêné par leur quasi-homonymat proposait le plus sérieusement du monde à Armand Baschet, pour qui les archives de la Sérénissime République n'avaient pas de secret, de lui acheter son nom ou tout au moins son prénom. Mais Baschet tenait à l'un et à l'autre et refusait obstinément de se prêter à cette combinaison. Jules Noriac, auteur fort goûté du *101e régiment* souriait : n'était-ce pas une scène de la *Bêtise humaine?* (12)

Naturellement, le *Figaro* que, d'un coup de baguette, Hippolyte de Villemessant venait de ressusciter, bi-hebdomadaire, était brillamment représenté à ces dîners. Voici Francis Magnard, secrétaire de la rédaction appelé à devenir un parfait directeur, Benoît Jouvin, un des gendres du « patron », Jules Claretie, incomparable annaliste de la *Vie à Paris* — un Mercier moins jobard et avec plus de style, — Rochefort, ce feu d'artifice, et Jules Vallès, ce brûlot, Albert Wolff, chroniqueur germano-parisien, qui n'avait rien de Henry Heine, Ivan de Woestyne, ayant plus tard, dans sa vieillesse, conservé le grasseyement et les dehors de Villemessant, Alfred Delvau et Alphonse Duchesne, ces deux confrères si dissemblables l'un de l'autre, le Dr Ausandon, dont le suicide est resté mystérieux, Firmin Maillard, historiographe des *Derniers Bohèmes* (la Brasserie des Martyrs) et de la *Cité des Intellectuels,* Lemercier de Neuville, dont la revue, jouée au *Figaro,* fut assez voilée — on le lui reprocha, — pour ne susciter ni scandales, ni duels.

Etonnez-vous donc, que, suivant les *Souvenirs de Schaunard,* Villemessant ait, lui-même, décerné à Dinochau le surnom de « restaurateur des lettres. » Toute sa rédaction fréquentait le cabaret et y faisait assaut d'esprit.

L'un d'eux, Charles Monselet, était un des plus fidèles habitués de la table d'hôte. Tout le monde l'aimait et

(12) Charles Monselet a raconté tout au long cette comédie, cf. *Mes Souvenirs littéraires,* Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12, pp. 127-140.

sa fête était célébrée avec un luxe de suppléments inquiétant. Firmin Maillard sut, par expérience, ce qu'il en coûtait d'aller dîner chez Dinochau le soir de la Saint-Charles :

La salle offrait un coup d'œil des plus animés; une vingtaine de jeunes convives, assis autour d'une table brillamment servie, paraissaient attendre quelqu'un comme l'indiquaient les regards tournés vers la porte. Tout à coup elle s'ouvrit, et Edouard Dinocheau s'écria : — Le voilà! En effet, un homme venait de paraître sur le seuil; il écarta d'un geste impératif Dinocheau et se présenta aux convives qui, le couteau à la main, battaient un ban vigoureux en l'honneur du nouveau venu : rrran, plan, plan, plan, rrran!

Lui — l'homme au ban — prit tranquillement une chaise et s'assit pour ne se lever qu'au cri formidable de « Vive Charles Monselet! » poussé par l'assemblée : — Messieurs, dit-il en mettant la main sur son estomac, je ne serais qu'un pas grand'chose si l'émotion me permettait de prendre la parole devant une aussi flatteuse manifestation, permettez-moi donc de m'asseoir et... dînons.

Le dîner se passa comme tout dîner doit se passer entre gens qui savent vivre; on mangea bien, on but de même; au dessert, après de nombreux toasts portés à l'heureux mortel dont on célébrait la fête, une dame (car il y avait des dames), la plus jolie, la plus séduisante, était-ce Rosa, était-ce Mimi la Bretonne, Hermance ou Joséfa? je ne sais plus, se leva et vint apporter à Monselet un splendide bouquet et une amusante *charge*. Monselet en amour, les flèches et le carquois traditionnel au dos, d'une main tient un couteau et de l'autre brandit une fourchette sur laquelle est piquée une truffe; — les yeux sont brillants, les lèvres frémissantes; des teintes rosées accusent les bedonnements du ventre et une guirlande de petites roses de mai cache ce qu'on doit cacher (13).

Et c'était Aurélien Scholl, roi de l'esprit, dont les mots souvent cinglants, toujours drôles, étaient plus à craindre qu'une piqûre d'épée, principicule déjà mûr de la chro-

(13) Firmin Maillard : *La Cité des Intellectuels*. Paris, H. Daragon, s. d., in-12, pp. 287-288.

nique, comme Alcide Dusolier et comme Maillard imperméable au génie de Baudelaire; Léo Lespès qui, n'étant pas encore Timothée Trimm, écrivait à peu près comme tout le monde, plutôt mal que bien, l'épilepsie appliquée à sa tartine quotidienne restant à trouver; Jules Viard, dont la vie fut lamentable, Victor Cochinat, nègre mal blanchi, Privat d'Anglemont, mystificateur créole, représentant à lui seul, suivant un mot connu « toute la bohême ». C'était encore Franceschi, auquel ses *Francs-Tireurs de la presse* valurent, au cours de la guerre de 1870, une certaine notoriété.

Puis des peintres, des dessinateurs, des sculpteurs, des architectes, des caricaturistes : Voillemot et Chabouillet, les artisans de la vogue et de l'agencement du cabaret, Emile Benassit, un humoriste refaisant en prose les fables de La Fontaine, Darjou, qui à son talent de photographe joignait des charges fort réussies, le sculpteur Aimé Millet, dont les réductions de l'« Ariane » ont longtemps orné bien des cheminées, Galetti, Alexandre Leclerc, Pigoreau, Lepoitevin, et d'autres, et d'autres.

Champfleury et son binocle, l'encombrant et tonitruant Gustave Courbet représentaient le Réalisme.

Alphonse Daudet, alors à ses débuts, s'attarde volontiers à bavarder avec Amédée Rolland, Charles Bataille, et Jean du Boys, représentant avec Lemercier de Neuville et Albert Glatigny la principauté des Batignolles et le « Théâtre érotique de la rue de la santé » (14). Habitant une mansarde voisine, moyennant un loyer trimestriel de 50 francs, le vieil Auguste de Châtillon, peintre, poète, et plus encore miséreux, vient de temps à autre, non pas dîner, — ses moyens ne le lui permettent pas, — mais passer la soirée avec ses cadets qui lui font fête. La voix est devenue chevrotante, la mémoire défaillante. Il a bien du mal à retrouver les vers de la *Levrette en paletot*, qu'on lui demande de réciter, pour la forme... et il mourra, solitaire, presque de faim, en 1881 seulement.

Victor Hugo, millionnaire qui a « horreur des parasites », a refusé, malgré les insistances de Mme Victor

(14) Cf. *Mercure de France*, 1er août 1925, CLXXXI, pp. 808-814.

Hugo, fidèle à ses amitiés, le plus minime secours au compagnon de sa jeunesse : « En ce bas monde, chacun gravit son Golgotha... » D'où la complainte vengeresse de Pothey, trop connue pour qu'il ne suffise pas d'en citer le dernier couplet :

— Grand Maître, prêtez-moi cent sous.
— Ami, je ne puis rien pour vous...
Que de vous déclarer poète
Sous le crâne ayant la tempête!
Maintenant, sortez-vous de là :
Chacun gravit son Golgotha!
On ne peut pas me tirer de carotte!
Faites comm' moi, cher ami, je golgothe!
Oui, tout doucement je golgothe (15)!

Alexandre Pothey, graveur sur bois et humoriste hors de pair, forcé par l'état de ses yeux d'abandonner la gravure pour la chronique judiciaire, est un des habitués du cabaret : quel joli portrait en esquisse Lemercier de Neuville!

Cependant, dans un groupe à part, on pouvait voir, car elle dominait les autres, une physionomie joyeuse et pittoresque qui s'incrustait forcément dans la mémoire. Figurez-vous une chevelure crépue et abondante, couvrant une tête spirituelle, mais accidentée. Deux petits yeux brillants sous des lunettes, un nez camard, retroussé, provoquant et coquet; sous une moustache assez fournie, une bouche sensuelle; ajoutons-y un gros cou, le tout placé sur un grand corps : voici Pothey.
Pothey! Ah! quel joyeux compagnon! L'esprit, la malice, l'acerbisme et en même temps l'indulgence. Voici son portrait moral en quelques mots. A cette époque, il était graveur sur bois, mais pour nous, c'était surtout un chansonnier pit-

(15) « Puisque mes bamboches ne te déplaisent point, écrivait Alexandre Pothey à Poulet-Malassis, je t'envoie ici la dernière, pauvre essai satirique tenté sur le seul poète dont je sache quatre mille vers au moins. Mais n'est-ce pas qu'il faut bien de temps en temps blaguer les triomphateurs?
« J'ai choisi un air de Béranger parce que j'ai pensé qu'il serait plus désagréable que tout autre, et quant au dernier couplet, il a rapport à une demande faite par Auguste de Châtillon. »
Georges Montorgueil, qui possédait les originaux, lettre et chanson, les a intégralement publiés dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* des 20-30 mai 1917 (tome LXXV, col. 453-454).

toresque et un mystificateur de premier ordre. Il fallait l'entendre dire *la Muette,* ce chef-d'œuvre de drôlerie, d'observation et de critique (16).

Chansonniers également et hôtes familiers de la Brasserie des Martyrs le rustique Pierre Dupont et, la boutonnière fleurie, Gustave Mathieu, à la fois poète et placier en vin de Champagne. « La moustache grisonnante retroussée, le menton couvert d'une barbiche taillée en pointe, haut en couleur, l'œil émerillonné, le front vaste envahissant la tête chauve (17), il se lève et, sans se faire prier, chante et récite des vers, pas fameux, mais que sauve sa diction.

Ses camarades de la « Brasserie », formant le chœur antique, applaudissent à tout rompre. Deux seuls noms à retenir : Antoine Fauchery, qui mourra en 1861, au Japon, en mission officielle, après avoir, en 1859, à Melbourne, fermé les yeux du comte de Moreton-Chabrillan, consul de France, — le mari de Céleste Mogador! — et Fernand Desnoyers, à jamais célèbre par son apostrophe aux Havrais et à la statue de Casimir Delavigne.

« Il est des morts qu'il faut qu'on tue? » — Non : Antoine Gandon, Théodore Pelloquet, Ulysse Pic, l'illustre Guichardet, tout ce fretin de la pompe à bière de la rue des Martyrs est bien mort : il serait aussi vain de les tuer à nouveau (l'absinthe a suffi), que de s'essayer à les faire revivre!

Tout ce monde ne venait pas, heureusement, en même temps : l'entresol de la rue Bréda, si élastique eût-il été, n'aurait jamais pu contenir pareille assemblée. On était chaque soir une quarantaine tout au plus, et en se serrant. Dans le nombre, il y avait les habitués, le fond de la clientèle, assurant non la fortune, mais la ruine de la maison. Les clients intermittents, les clients de passage, payaient à l'ordinaire leur dîner. Les habitués, au contraire, abusaient de l'« œil » qui leur avait été trop largement ouvert par les imprudents cabaretiers, se contentant d'acomptes insuffisants et espacés; ainsi, phéno-

(16) Lemercier de Neuville, *op. cit.*, pp. 147-148.
(17) Lemercier de Neuville, *op. cit.*, p. 150.

mène géologique des plus intéressants, le « Petit Rocher » avait été transformé en mine d'ardoises.

Un intrus, venu là par hasard ou par curiosité, pouvait être choqué par le débraillé d'hommes de lettres dînant en bras de chemise, dans un entresol surchauffé et par l'aimable sans-gêne de femmes du quartier, en cheveux. C'était vraiment se scandaliser pour bien peu de chose : il en venait d'autres, parfois des plus huppées.

Modèles, filles d'amour et filles de théâtre, il en venait de toutes les catégories, heureuses, généralement, de dîner là avec des gens qui les amusaient et les mettaient à leur aise, préférant le libre parler et les franches allures de la table d'hôte montmartroise à la morgue et au service impeccable des grands restaurants où, malgré tout, elles se sentaient un peu dépaysées, et faisaient effort pour se bien tenir. Ainsi, préludant à la tournée des grands-ducs, non des grandes-duchesses, Hortense Schneider, encore parfaitement inconnue, vint un soir dîner chez Dinochau, amenée par son camarade Berthelier.

Au lendemain de la mort de Jean-Edouard Dinochau, Paul Mahalin évoqua le souvenir dans l'*Eclipse* de Gill. Il mérite d'être rappelé :

Un soir le chanteur Berthelier y arriva avec une jeune fille...

Dinochau tenait une bouteille, et Gustave Mathieu criait :

— Buvons! C'est la liqueur bénie, née d'un baiser du soleil des Espagnes à la vigne de la Gironde.

— Du bordeaux! fit Berthellier. Entends-tu, Hortense, c'est un compatriote.

Puis aux dîneurs :

— Un peu de place, messieurs, aujourd'hui pour une dame qui saura s'en faire beaucoup demain.

Au bout de dix minutes, Hortense s'était tellement assimilée aux habitudes de la maison qu'elle dit à Dinochau :

— Je redemanderai du rôti.

— Du rôti, la petite mère? faudrait attendre qu'il fût servi!...

— Si j'attendais, il n'y en aurait plus, voilà pourquoi j'en redemande d'avance.

On applaudit de la fourchette sur l'assiette et du couteau sur le verre.

Dinochau interrogea Berthelier :

— D'où vient-elle, la *blondinette?*

*Blondinette* débarquait d'Agen. Elle avait loué rue Geoffroy-Marie un petit appartement dans des prix d'une douceur angélique; Berthelier lui servait de cornac; elle devait débuter le même soir à l'Ecole Lyrique dans *Michel et Christine,* et le directeur des Variétés avait consenti à lui accorder une audition le lendemain.

Ce lendemain-là, on la vit revenir toute désolée...

Cogniard l'avait reçue à peu près comme on recevrait un bœuf dans un magasin de porcelaine...

Heureusement, Offenbach recrutait pour les Bouffes des Champs-Elysées.

Hortense parvint à se produire dans le *Violonneux* et dans *Tromb-Alcazar,* dans les *Pantins de Violette* et dans la *Rose de Saint-Flour...*

Dès ce moment, elle donna congé de son appartement de la rue Geoffroy-Marie et ne reparut plus chez Dinochau (18).

Peut-être, quand fut venue l'heure de la grande vogue, Hortense Schneider, promue « Passage des Princes », regretta-t-elle parfois le temps où, avec son camarade Berthelier, elle avait été dîner au restaurant de la rue Bréda: elle s'y était certainement mieux amusée qu'au Café Anglais ou qu'à la Maison Dorée, en compagnie d'Altesses « venues passer le carnaval » à Paris.

Le prix initial des repas était, a-t-on vu par les Goncourt, de 35 sous; puis le succès venant, il avait été porté à 2 francs le déjeuner et à 2 fr. 50 le dîner.

Ce repas à prix-fixe n'était, en réalité, qu'un mirage, un piège auquel se laissait prendre la naïveté des clients. Avec les suppléments, les bouteilles de vin bouché, parfois le champagne, les liqueurs, le dîner revenait facilement au double ou au triple. « Je n'ai jamais dîné chez Dinochau, confirmait Firmin-Maillard, sans qu'il m'en coûtât 6 ou 8 francs, et je ne parle pas des jours où il faisait

(18) *Eclipse,* 24 décembre 1871.

chaud, c'est-à-dire des jours d'orage qui se renouvelaient fréquemment (19) ». Bref, comme le constatait Alfred Delvau, on y dînait très bien, quand on avait « quarante sous dans une poche et dix francs dans l'autre (20) ».

Encore était-ce un minimum, le dîner dépassait souvent quinze francs, quand ce n'était pas le louis :

Je me souviens encore de Moulin, le dessinateur du *Monde illustré*, qui, désireux de faire des connaissances de gens de lettres et voulant être présenté à Labédollière, me suivit un soir... encore un soir d'orage, car en sortant Moulin me prit à part et me dit : — Je voudrais bien venir dîner là tous les jours, c'est très gai, tout à fait amusant, mais sapristi, c'est que je n'ai pas le moyen de mettre seize francs à mon dîner (21).

Malgré ces suppléments, Jean-Edouard Dinochau était loin, cependant de faire fortune. Beaucoup des habitués, a-t-il déjà été dit, ne payaient pas ou payaient irrégulièrement.

Comme Dinochau faisait crédit, les consommations marchaient bien, mais la rentrée des fonds était très douloureuse. Certains habitués lui devaient jusqu'à deux mille francs, d'autres ne le payaient même pas : quand il leur présentait sa note, en arrêtant le crédit, on ne les revoyait plus. Un mois après ils reparaissaient, donnaient un petit acompte et le crédit recommençait (22).

Deux mille francs! la belle affaire, convenant tout au plus à un pauvre diable comme Murger. Emile Durandeau, lui, faisait plus grandement les choses : son compte s'élevait à la somme respectable de 18.200 et quelques francs, et, à en croire Poupart-Davyl, la mère Dinochau serait morte pour avoir voulu l'établir.

Elle y mit un an, et lorsqu'elle arriva au total de 18.226 fr. 05, elle mourut d'une attaque d'apoplexie provoquée

(19) Firmin Maillard, *op. cit.*, p. 287.
(20) Alfred Delvau, *op. cit.*, p. 20.
(21) Firmin Maillard, *op. cit.*, p. 289.
(22) Lemercier de Neuville, *op. cit.*, pp. 120-122.

par la stupeur... « Durandeau l'a assommée! s'écriait son fils Edouard avec cette voix poussive, rauque et étranglée, qui semblait sortir du puits d'où il tirait son vin... Vous savez si j'aimais ma mère, eh bien, je l'ai toujours dans la trompette (23). »

Ces paroles étaient d'un bon fils, mais en face de cette formidable ardoise, comptant certainement pas mal de suppléments et d'invités, comme on comprend le los un peu lourd, entonné, dans l'*Indépendance belge,* par Henry de Pène, en l'honneur du cabaretier, trop généreusement ami des lettres :

Les livres de Dinocheau, c'est la dette inscrite de la littérature affamée.

Ce nom nourricier revient souvent dans nos annales intimes; c'est pourquoi il est bon de mettre l'Europe tout à fait au courant de ce qui le concerne. A Dinocheau la littérature reconnaissante élèvera un temple si jamais ses moyens le lui permettent. En attendant le marbre, le granit et le porphyre, une colonne de prose est tout ce que je peux lui offrir, à lui qui aura montré en ce siècle mercantile et dans une classe où l'amour des lettres n'est pas de rigueur, une sympathie inépuisable pour les estomacs intelligents.

Murger est mort lui devant douze cents francs, et si l'on connaît cette dette, ce n'est pas que Dinocheau l'ait jamais réclamée à son ombre. Il aimait trop pour cela ce pâle défunt, et certainement il ne renoncerait pas, pour rentrer dans ses douze cents francs, au plaisir d'avoir connu et obligé l'auteur de la *Vie de Bohême,* et combien encore avec lui, les uns morts, les autres parfaitement vivants!

Ce restaurant comme on n'en voit guère perche rue de Breda, juste en face de l'imprimerie Bourdillat. Admirez cette situation providentielle! Quand l'éditeur-imprimeur vous fait faux-bon (*sic*), le traiteur est là! qui vous prodigue les consolations qui sont de son ressort.

Au rez-de-chaussée, ce n'est qu'un cabaret; mais à l'entresol, la nappe est mise dans une salle convenable, dont les

(23) Firmin Maillard, *op. cit.*, p. 286.

parois sont décorées de charges du maître de la maison, d'après Etienne Carjat. Dinocheau sur son champ de bataille, pour moi, c'est Dumas père mettant en scène une de ses pièces. Même familiarité, même élan, même entrain. Il y a cette grande différence entre eux, me feront observer les directeurs de spectacles, que, chez Dinocheau, vous faites bonne chère à bon marché, tandis que, dans ces derniers temps du moins, l'auteur des *Mousquetaires* n'a plus fourni aux consommateurs que de maigres régals pour beaucoup d'argent.

Quand on a l'habitude des repas chez Dinocheau, ailleurs tout vous semble frappé comme les carafes qui sortent de la glace, et c'est peut-être le seul endroit où l'esprit ne soit pas de l'alcool. L'un, du reste, n'exclut pas l'autre : et, vienne le dessert, maître Dinocheau excelle à faire goûter aux bons garçons des deux sexes attablés chez lui quelque fine bouteille qui en amène une seconde, et ainsi de suite : l'un engage, l'autre riposte, jusqu'à ce que l'entrain, les biscuits et le champagne ait rendu à tout le monde la mousse de ses vingt ans.

Les bouchons éclatent : pif! paf! pan! pan! On se croirait au milieu des feux de peloton que le régiment du royal-Gusman exécute maintenant chaque soir dans le *Pied de Mouton*, si bien agrandi et prolongé qu'il est devenu un gigot tout entier. Les mots petillent (*sic*). Les yeux se tutoient. Les refrains se croisent. *En revenant de Bougival en Flandre* et autres chansons de même calibre font dresser l'oreille aux échos (24).

Des échos dressant l'oreille : l'image est hardie!

Lemercier de Neuville avait, lui aussi, son ardoise. Mais, du moins, loin de s'en cacher, était le premier à reconnaître sa dette, par cette dédicace dont le *Parnasse satyrique du* XIX^e^ *siècle, divulgua le texte:*

(24) Manè [Henry de Pène], *Paris Viveur*. Paris, E. Dentu, 1863, in-12, pp. 306-309.

A ÉDOUARD DINOCHAU, CABARETIER

*Envoi du livre* « Les Femmes de Murger (25) ».

Qui de nous deux a la berlue,
D'Edouard ou de moi, Lemercier!
Je m'aperçois que créancier,
Les débiteurs te crèvent la vue!

Prends ce livre, et tu trouveras,
Dans sa préface assez complète,
Un peu du cœur et de la tête
D'un débiteur qui ne payait pas.

Hélas! il a cessé de vivre,
Cet aimable bohémien!

LEMERCIER DE NEUVILLE.

P.-S. Dis donc : — Lis, si tu veux mon livre;
Mais ne lis pas encor le tien.

1861 (26).

Il le lut, cependant, *son* livre, mais presque à son corps défendant, à la prière même de Lemercier, tout éberlué à la vue d'un de ses clients qui le venait payer. La page est jolie et tout à l'honneur du débiteur et du créancier :

Je me souviens qu'un jour, ayant encore du crédit chez lui, j'amenai dîner deux amis; l'un était Crapelet, un peintre marseillais de talent, qui est mort depuis, et l'autre, Cyprien Godebski, le sculpteur connu. Comme la note était un peu élevée — elle se montait, je crois, à trois cents francs, — je n'osai demander les suppléments ordinaires, et en redescendant avec mes amis, j'annonçai :

— Trois dîners pour moi.

— Et pas de suppléments? Fichtre! tu abuses!

— Hein? Eh bien, sois tranquille, je n'abuserai plus!

Dinochau tutoyait tout le monde, et tout le monde le tutoyait.

Pendant trois mois, en effet, je ne reparus plus chez Dinochau, mais un jour, ayant touché quelque argent, je résolus de le payer. A côté du désir que j'avais d'éteindre ma dette,

(25) *Les Femmes de Murger*, par Léon Beauvallet et Lemercier de Neuville. Paris, Charlieu et Huillery, 1861, in-8.

(26) *Le Parnasse satyrique du XIX<sup>e</sup> siècle*. A Bruxelles, sous le manteau [Henry Kistemaeckers], 1881, tome II, p. 156.

il y avait une bonne partie (*sic*) le plaisir que je me promettais de revoir mes amis et de passer encore de bonnes soirées avec eux.

Donc un matin, vers dix heures, je me présentai chez Jean-Edouard.

— Tiens! te voilà? Tu viens me payer?

— Comme tu le dis! Je viens te payer.

Dinochau éclata de rire :

— Laisse-moi te regarder, me dit-il. Me payer? C'est sérieusement?

— Très sérieusement!

Je ne riais pas.

— Ah! fit-il étonné, c'est drôle! Enfin, montons là-haut.

Nous grimpâmes à l'entresol et il m'introduisit dans la chambre de la « Mère » où se trouvaient les *trésors :* une armoire secrétaire, où se serraient la comptabilité, la caisse en fer et le violon — dont je parlerai tout à l'heure.

Dinochau prit ses livres, les ouvrit, les feuilleta, puis tout à coup, relevant la tête :

— Ah ça! mais, sais-tu au moins ce que tu me dois?

J'avoue que je n'en savais rien; mais, tirant un billet de mille francs de ma poche, je lui dis :

— Je pense que ça ne dépassera pas ce chiffon-là.

— Mille francs! Sapristi! tu as donc hérité! Et tu vas me payer!

— Comme tu le dis. Qu'est-ce que je te dois?

— Tiens, regarde! Voici ton compte : trois cents francs.

— Eh bien, rends-m'en sept cents.

— Comme tu y vas! Si je les avais! Attends, je vais envoyer faire de la monnaie.

Un moment après il revenait avec l'argent, une bouteille de corton et deux verres. Il fallut trinquer. Comme je prenais congé de lui :

— Alors, tu reviens ce soir, me dit-il.

— Ce soir, non, je ne puis pas, mais un de ces jours.

— Tu sais, ne te gêne pas! Tu as toujours un compte ouvert.

— Merci, je payerai comptant, j'aurais peur d'*abuser...*

— Imbécile! tu as pris ça au sérieux!...

Le soir, Dinochau payait du corton à tout le monde et jouait un morceau de violon.

Car c'était une de ses faiblesses; quand, après dîner, la consommation avait marché, qu'on avait bien bavardé, dit des vers, chanté, il apportait son violon, l'accordait longuement et exécutait un air varié, — souvent le même — qui était toujours applaudi frénétiquement (27).

En dépit, ou plutôt en raison du corton et du violon, accorder un tel crédit à des clients, généralement insolvables, c'était marcher à la faillite. Elle vint : l'étonnant même est qu'Edouard Dinochau ait si longtemps tenu. La guerre et le siège de Paris aidant — contrairement à tant d'autres, l'infortuné cabaretier avait peine à hausser ses prix — l'inévitable se produisit, hâté par la Commune, la « fin de tout » pour cette « maison des journalistes », alors que les journaux étaient supprimés et leurs rédacteurs privés du maigre gagne-pain.

Malade condamné, d'un lit de La Riboisière où il avait été transporté, Edouard Dinochau assistait à sa ruine et n'y devait pas survivre.

Au passif relativement considérable de la faillite, on pouvait tout au plus opposer comme actif les liasses de notes non payées et de factures approuvées qui remplissaient l'armoire-secrétaire de la « Mère ». Ces pauvres créances, la plupart irrécouvrables, furent vendues aux enchères chez un notaire de la rue Saint-Martin.

Les enchérisseurs étaient peu nombreux, spécifie Emmanuel Patrick, peu nombreux. Néanmoins, les enchères, parties d'une mise à prix de quatre mille francs, atteignirent en quelques instants le chiffre de dix mille cinq cent cinquante francs, et le lot des créances fut adjugé pour cette somme à M. de Villemessant!

Vers cinq heures de l'après-midi, plusieurs collaborateurs du *Figaro* étaient réunis dans la salle de rédaction, rue Rossini, lorsque M. de Villemessant entra.

« Messieurs, dit-il, avec sa rondeur et sa bonhomie habituelles, je viens d'acheter les créances de Dinochaux. »

(27) Lemercier de Neuville, *op. cit.*, pp. 122-124.

A ce moment-là, l'achat de ces créances par M. de Villemessant était, dans le monde artistique et littéraire, une sorte d'événement, car le *Figaro*, à tort ou à raison, passait pour un journal friand de scandales, et on pouvait craindre qu'il ne livrât à la publicité tout le grand-livre de Dinochaux, et dans ce cas combien de révélations désobligeantes! Combien d'additions impayées s'étalant en plein soleil! Aussi la nouvelle apportée par M. de Villemessant excita-t-elle une vive curiosité.

« Voilà qui va faire bisquer bien des gens, dit Gaston Vassy, le chef du reportage du *Figaro*. Comment allons-nous annoncer la chose?

— Voici, répondit M. de Villemessant : vous allez rédiger une note disant que le *Figaro* a acheté les créances de Dinochaux, lesquelles ont été brûlées immédiatement. »

Il n'y eut qu'un cri d'admiration. En effet, cela était grand, cela était généreux. Mais le lendemain — ô surprise! — la note du *Figaro* n'était pas conçue dans le même sens. Elle disait en substance que les débiteurs de Dinochaux étaient libres d'aller retirer leur note au bureau du journal. C'était tout différent. Ajoutons cependant, en historien véridique, que personne ne fut inquiété. Il est probable que M. de Villemessant, malicieux jusqu'au bout des ongles, avait voulu se donner le plaisir d'alarmer certains débiteurs de sa connaissance; mais il était trop généreux et trop grand seigneur pour se livrer à ce sujet à une spéculation quelconque. Il voulut au contraire, en achetant le dossier Dinochaux, le ravir à des spéculateurs qui n'auraient pas craint de dévoiler les secrets les plus intimes. Il faut ajouter que personne ne lui tint compte de cet acte de délicatesse (28).

Suivant Jules Claretie, toujours exactement renseigné et qui connaissait bien le directeur du *Figaro*, dont il avait été longtemps le collaborateur, Villemessant se serait plu, en effet, à ce petit jeu, puis, finalement, aurait, comme il l'avait annoncé, brûlé les créances du cabaretier :

Hippolyte de Villemessant, lui, acheta toutes les créances

(28) *Courrier français*, 3 juin 1888.

que l'autre « restaurateur des lettres », Dinochau mourant, laissait au cabaret de la place Bréda.

— La plupart des gens qui m'éreintent dans les petits journaux avaient crevé « l'œil » que Dinochau leur ouvrait libéralement. Eh! bien, si leurs éreintements dépassent la mesure, — s'ils m'embêtent trop (Villemessant n'avait pas le langage académique), — je publierai leurs petites factures en tête du *Figaro!*

Menaces platoniques. Le gros homme avait de menaçants grondements et des mansuétudes infinies. Il fulminait, mais il amnistiait. Et puis il se souvenait d'avoir aussi dîné « à l'œil » autrefois avant de pouvoir s'écrier fièrement comme le Mercadet de Balzac :

— Enfin!... Enfin, je suis créancier!

On continua à l'éreinter. Les soupeurs de chez Dinochau le traitaient durement pour quelque article refusé. Il avait envie de répondre, de publier la facture, la « petite facture »! A quoi bon?

— Bah! si ça les amuse!

Et il concluait :

— D'ailleurs, des chiffres, ça embêterait le lecteur!

Et comme le « petit Hamel », il brûla gaiement les notes que tant de gens devaient à Dinochau (29).

Quant à Edouard Dinochau, marchand de vin, 16, rue Bréda, « créancier privilégié et débiteur insolvable », suivant l'heureuse expression de Firmin Maillard, il mourut, le 9 décembre, à l'hôpital de La Riboisière, âgé de quarante-huit ans.

Son cabaret, le faut-il confesser? n'avait pas attendu la fin du second Empire pour perdre beaucoup de son originalité. Des principaux clients qui l'achalandaient, beaucoup étaient morts, d'autres étaient mariés et avaient cessé d'y venir. Dans ses *Plaisirs de Paris,* annexe des Guides Conty, destiné aux étrangers et aux provinciaux venus visiter l'exposition de 1867, malveillant à son ordinaire, après avoir noté ces vides et ces défections, Alfred Delvau notait :

(29) *La Vie à Paris,* 29 avril 1910.

Le cabaret Dinochau est une maison où règne volontiers la gaieté, et où l'on mange assez bien, — quoiqu'on mange infiniment mieux ailleurs. Cuisine bourgeoise, cave... à Bercy (30).

Jean-Edouard ne lui aurait-il pas fermé l'« œil »? Et, quand le pauvre diable l'eut fermé lui-même, Paul Mahalin, en manière d'oraison funèbre, signalait à son tour la disparition des vedettes de l'ancienne table d'hôte, remplacées par les cocodès et les petits crevés, par les bourgeois et leurs épouses, désireux de voir manger la littérature qui avait fui. L'heure du « panmuflisme » approchait :

Tout-Paris porte-plume, porte-crayon et porte-voix a connu Dinochau. La réputation de ce Médicis culinaire était quasi européenne. Les cinq parties du monde des lettres — y compris les poëtes qui représentent l'Océanie — se sont laissé tapoter confraternellement sur le ventre par le *mastroquet* ingénieux du coin de la place Bréda...

C'est de cela, je crois, que celui-ci est mort.

Dieu lui passe la paix! Il nous tutoya tous! Seul à-compte qu'il reçut de la plupart de ses clients!...

Ai-je besoin d'ajouter que c'est à l'hôpital que ce brave garçon a débouché sa dernière fiole... de tisane?

Sa fortune se montait, pourtant, à plus de trente mille... poignées de main.

Si les réclames excessives que Dinochau a dues, sinon demandées à la reconnaissance de l'estomac, ont profité à sa popularité, sinon à sa fortune, en revanche, elles avaient dans les derniers temps, singulièrement altéré le cachet, sinon de ses bouteilles, du moins de son établissement.

Les gandins y étaient venus d'abord, les cocodès ensuite; puis, les petits et les grands crevés...

Les uns désiraient voir comment mange Monselet...

D'autres tenaient à passer auprès des dames pour un Durandeau achevé...

Il y en avait, qui, en s'asseyant à la table Noriac, s'imaginaient avoir écrit *Le 101^e^ Régiment*.

(30) Paris, Achille Faure, 1867, in-16, pp. 138-139.

Devant cette invasion des barbares, — et de leurs épouses, — les étoiles de la table d'hôte avaient filé...

Et lorsqu'un Anglais touriste, lorsqu'un notaire de province venaient, l'été passé, dîner chez Dinochau, comme ils avaient visité la veille les abattoirs de la Villette, le musée des Souverains et les ruines de l'hôtel de ville, le pauvre tavernier se trouvait fort empêché de leur présenter quelque illustration... (31).

Evidemment, ce n'est pas là du Bossuet, mais, enfin, l'intention était bonne.

PIERRE DUFAY.

(31) *Eclipse*, 24 décembre 1871.

# LES SOLENNELS ET LES TIMIDES

—

La plus grande bassesse de l'homme, affirme Pascal, est la recherche de la gloire, mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence, car, quelque possession qu'il ait sur la terre, quelque santé, et commodité essentielle qu'il ait, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes (1).

L'orgueil semble un instinct aussi naturel que la faim et la soif. On peut imposer silence à ces besoins, ils ne meurent qu'avec l'individu. Les efforts, même héroïques, ne tuent pas le désir d'estime. Feu qui couve, il renaît sans cesse de ces cendres tièdes.

Qualité insigne, s'il se cantonne dans de raisonnables limites, l'amour-propre ne se mue en défaut que s'il se porte aux excès et à l'injustice; s'il réclame un hommage qui n'est pas dû; si, accaparant la louange, il en prive autrui; s'il devient l'unique mobile des actes, au détriment de l'altruisme et des vertus morales.

Exalter sa propre excellence, habilement ou lourdement, exiger l'admiration pour un mérite modeste, réclamer des préséances, revendiquer sans frein les droits d'une personnalité commune, les défendre avec hauteur, ruse ou violence, tel est en bloc l'orgueil, terme générique.

Beaucoup d'auteurs ont constaté l'universalité de ce sentiment; personne ne s'est appliqué à en diversifier les formes. A peine a-t-on noté la différence entre la vanité et l'orgueil profond. Le principe de cette classification

(1) Blaise Pascal : *Pensées et opuscules*, édition Brunschvig, pensée 404.

doit être cherché dans le degré de confiance en soi. Si, quelques exceptions mises à part, chacun a une haute opinion de soi, tous n'ont pas au même degré le désir et la confiance de faire partager cette opinion par autrui.

Appliquons-nous à décrire en détail les deux termes extrêmes d'orgueilleux.

Tout d'abord, les solennels, en qui l'assurance est aussi inattaquable qu'un silex poli. Puis, les timides, eux aussi orgueilleux, mais d'une manière farouche, parce qu'ils sont pénétrés de leur impuissance à s'imposer à l'admiration du public.

### LES SOLENNELS

L'homme qui a en lui-même une confiance indéfectible, qui s'attribue un rôle souverain, une sorte de mission divine, porte sur ses traits, dans son allure et dans son port, une noblesse et une majesté qui courbent le vulgaire et forcent l'admiration. Si cette haute idée de soi repose sur des qualités transcendantes, elle engendre l'autorité, elle est la marque d'une vocation au commandement.

La confiance en soi peut atteindre à la majesté sans s'appuyer sur aucun fondement solide. C'es le cas des *solennels imbéciles*.

L'assurance en soi ne crée pas le génie; elle confère souvent le prestige. La noblesse d'attitude engendre la réputation; le mutisme la consolide. Le solennel porte la tête haute, les yeux fixes. Visage immobile, physionomie hermétique d'un être soustrait aux passions et à l'hésitation. Il plane dans les calmes régions de la vérité. En relations intimes avec la certitude, il ne s'abaisse que rarement aux vils contacts avec les humains. Il ne se compromet pas en familiarités de mauvais aloi.

Il rend à sa personne un culte ostensible. Elle est à ses yeux une sorte de divinité. La lenteur de ses mouvements est celle d'un grand-prêtre accomplissant des rites.

La gravité de sa démarche semble à la mesure de ses pensées. Son ventre le précède comme un héraut chargé de réclamer silence et respect. Les gestes amples et me-

surés ne sont-ils pas la preuve d'une âme forte, consciente de sa dignité, maîtresse d'elle-même et de ses mouvements? Jamais le rire ne vient effleurer ses lèvres. A de rares occasions, un sourire silencieux détend son masque, que contracte, à l'ordinaire, une volonté tendue. Son esprit, sans cesse occupé par les plus graves problèmes, s'abstrait des contingences, auxquelles il ne prête qu'un regard distrait.

Il est distant, prisonnier de ses pensées, sacrifié à la science ou au bonheur de l'humanité. Le silence est son meilleur auxiliaire. Quels concepts puissants doivent s'élaborer sous ce front barré? Au cours de conversations bruyantes, sa main s'élève pour réclamer l'attention. Incontinent, les voix se taisent, comme s'interrompt le gazouillement des oiseaux à l'approche de l'épervier. Sa voix auguste laisse tomber une sentence, manne précieuse que recueillent, le front incliné, ses admirateurs et esclaves.

En discussion, un mot lui suffit à trancher la question. Il ne supporte pas qu'on mette en doute ses affirmations. D'un ton péremptoire qui dissout toute résistance, il laisse tomber de brefs oracles.

La banalité de ses dires pourrait surprendre, si sa lenteur d'élocution n'ajoutait à sa majesté. Emet-il quelque erreur notoire, nul n'a le front de le contredire. Cette assurance intangible ne trouve sa source, semble-t-il, que dans une science éminente, qui a scruté tous les aspects du problème. Cette opinion n'est pas celle du commun, mais elle s'appuie sur de puissantes spéculations. L'erreur ne peut être qu'apparente. Personne n'a garde d'entrer en conflit avec une telle autorité.

Cette tenue imposante procure au solennel des honneurs et des places au-dessus de son mérite. Il trône du haut de dignités qui ne l'étonnent pas. Elles semblent créées pour lui.

Le Dr Fiessinger, qui a beaucoup observé les « pontifes » de la médecine, a brossé de ce type un portrait vigoureux.

Sur tous les sujets, il nourrit des notions péremptoires et fixes. Les lieux communs, à passer par ses lèvres, revêtent une ampleur incomparable. Il faut l'entendre dire : « Il a fait beau aujourd'hui. » Un tremblement de respect saisit l'interlocuteur à qui le grand homme daigne confier le secret d'une vérité aussi rare. Un malade le consulte : le Maître le fixe, se prend la tête dans ses mains, se recueille. De cette méditation silencieuse va sortir l'ordonnance. Avant de l'écrire, il se lève, marche, cherche dans le mouvement un supplément d'inspiration. La lumière a jailli : le Maître se rassied, prend la plume, se décide à parler. Trois mots seulement, mais de ces mots dont la brièveté enferme un monde (1).

La lime ne souffre pas des morsures du serpent, le diamant se rit des attaques de l'acier. L'assurance du solennel n'est pas entamée par les dédains ou les railleries que, d'aventure, un téméraire ose lancer. Il les perçoit à peine, perdu dans son rêve de grandeur. Et, si les attaques se font trop directes et véhémentes, il arrête sur l'impertinent un regard glacé qui reconquiert en un instant l'admiration des assistants. Quelle puissance irrésistible dans ce dédain!

En dépit de cette majesté, le solennel ne reste pas muré en lui-même. Il est sociable à sa manière. Il sait qu'il règne au-dessus de l'humanité, mais il est condescendant, il s'abaisse jusqu'à elle en certaines occasions. Il remplit son rôle social d'élite.

Près de ce type muet, nous remarquons le *solennel disert*. Comme l'autre, il a conscience de sa dignité et la révèle dans la majesté du maintien. La nature l'a doué au surplus d'une parole fleurie et abondante. Sans trêve, il instille ses phrases polies, ses mots choisis et heureux. Il accapare la conversation, s'y installe si fermement que nul n'a le droit de piper mot ni de profiter des silences oppressants qu'il place si habilement avant d'énoncer des discours définitifs. Les aphorismes se pressent sur ses

(1) Dr Fiessinger : *Réactions de défense*, pages 255-256. Maloine, Paris, 1924.

lèvres. Les auditeurs — il ne pourrait être question d'interlocuteurs — n'ont d'autre fonction que de retenir leur souffle pour ne rien perdre. *Et intenti ora tenebant.* Lui aussi remplit un rôle social, il fait à ses contemporains l'aumône de sa pensée.

Il existe une autre variété de solennel, c'est le *solennel fanfaron*. Acteur qui a failli à sa vocation, sa place était sur la scène. La vie l'en a éloigné. Il n'oublie pas ses destinées. Pendant toute son existence, il joue un rôle, « sans trêve, sans repos, sans sommeil ». Il ne se détend pas même dans l'intimité, ni à son foyer. D'autres enlèvent leur plastron en chaussant leurs pantoufles; lui reste guindé en sa rigide cuirasse.

Pour cet être d'exception, ni parents, ni amis, rien que des spectateurs. Ses instants de solitude ne le trouvent pas inactif. Il répète son rôle; il s'exalte. Il rumine sa grandeur, la noblesse de son caractère, ses qualités transcendantes, sa vocation de sauveur entravée. Il maudit l'injustice du public qui l'ignore.

En ce personnage, tout est faux et guindé parce qu'au lieu d'être un homme et un citoyen, il n'est qu'un cabotin. Son langage ampoulé est charpenté de mots abstraits ou de vocables rocailleux. Jamais le ton n'est simple, naturel ou abandonné. Alternativement concentré ou véhément, il aime déclamer contre la société, démasquer ses turpitudes, vitupérer ses abus. Il les signale à l'opprobre public. Ses accents indignés finiront par secouer la torpeur et l'indifférence. L'indignation, qu'il aura réveillée, jettera aux abîmes ce monde pourri. Il voudrait le détruire, pour reconstituer une société idéale, dont il serait le chef, cela s'entend.

Souvent son épouse ou sa fille se font les auditeurs complaisants de ses discours insupportables. Il a en eux un public qui ne se lasse pas et qui — chose étrange — reste dupe de sa comédie. Les femmes qui aiment ont un besoin d'admirer que rien ne détourne.

Ame magnanime, héros qui n'a pas encore donné sa mesure, il sauvera sa patrie, il sauvera la société, toute indigne qu'elle soit. Il sauvera son groupement, fût-il le

plus infime des clubs, un modeste syndicat d'initiative ou une société de secours mutuels. Au besoin, il la perdrait de ses mains pour avoir l'occasion de l'arracher à la ruine.

Les mots : honneur, grandeur, noblesse d'âme lui gonflent la gorge comme celle d'un pigeon amoureux. Qu'il soit bien entendu que c'est à lui qu'ils s'appliquent! Il offre sa vie en holocauste. Dans le danger, il sera au premier rang. Qu'on suive seulement son drapeau et la victoire est assurée.

Lorsqu'il a déclamé une belle phrase, il imagine s'être conduit en héros. La différence du verbe à l'action lui échappe. Sa conscience est satisfaite, les auditeurs aussi. Du moins, il le présume. En sa personne, tout se passe dans le plan de l'imagination. Il n'atteint pas au réel. Aussi, lorsque le moment est venu d'appliquer ses théories subversives, il se tient sagement à l'écart. Le rôle de barde lui convient mieux que celui de combattant. On le retrouvera, l'échauffourée finie, pour exalter les héros.

D'aventure, s'est-il exposé imprudemment, a-t-il été raflé par la police, il dit son mot héroïque, pour la postérité. Mais, secrètement, il pourvoit à sa sécurité par intrigues et démarches serviles. Il fera agir les amis qu'il s'est ménagés dans l'autre parti. Tout est licite, pourvu que le public l'ignore.

Vrai poltron, faux brave. Tout est falsifié chez lui, sauf son orgueil qui est de bon aloi.

Sa dignité surtout est trompeuse. Qui pourrait la suspecter, à le voir ainsi boutonné jusqu'au col, le front haut, le regard glacé? Il fulmine contre la vénalité actuelle. Rien que des valets! Heureusement, au milieu de la méprisable humanité, il reste une conscience. Qu'on ne s'avise point de l'acheter! Il trouve des accents indignés qui clouent de stupeur l'immonde personnage.

La vertu est vengée par ses déclarations. Rien ne l'empêche désormais d'accepter une commission.

Sa dignité est de même nature que celle du valet qui accueille un pourboire en fermant les yeux et en détournant la tête; la seule chose à respecter, ce sont les formes.

Les pots de vin lui sont donnés par personnes interposées, mais il feint de les ignorer. Quand on le tente directement, il exalte sa grandeur d'âme, il s'indigne avec véhémence. Le résultat le plus appréciable de ces manœuvres est de hausser le taux des gratifications. Un pourboire, pour qui le prend-on? Une rétribution, juste parce qu'élevée, soit!

Il déteste le travail régulier et morne, indigne de ses hautes facultés. Il ne reste au foyer qu'à contre-cœur et pour y préparer ses rôles. Sa vocation, le lieu d'élection, c'est la réunion publique. Quand il est de culture modeste, il se contentera de pérorer au cabaret. Primaire supérieur, tout rempli de notions hâtivement ingurgitées, et qui lui reviennent à la gorge comme des nausées, il se trouve dans les meetings comme une truite dans l'eau claire d'un torrent. Le rôle de président est le seul qui lui convienne. N'est-il pas doté d'un sérieux imperturbable et d'une gravité farouche?

Il croit en lui.

Comme sa rigide déclamation est éloignée de la droiture de conscience! Combien elle recèle de basse souplesse! Il déclame son éloignement pour la foule et ses passions mesquines, mais il garde avec elle un contact étroit. Il la méprise, mais il cherche à l'attirer par ses avances hautaines, pour l'enfourcher et s'élancer vers ses destinées, comme un cavalier attire, avec une poignée d'avoine, un cheval en liberté dans un pré, pour le seller et lui imposer de rudes galops.

D'instinct, l'individu s'imagine être le prototype de l'humanité, supérieur au reste des hommes, juge souverain en toute question, digne de tous hommages et de toutes dignités. Qu'il ait quelques défauts, il l'admet, tout le monde en a. Mais son embarras commence lorsqu'il s'efforce de découvrir les siens. Et ceux qu'il avoue sont si menus qu'on a peine à réprimer un sourire à leur énoncé. En tout cas, son jugement est solide, et, lorsqu'il se targue d'une opinion, c'est folie que de la discuter.

Qu'on se garde surtout de lui attribuer la plus anodine des anomalies. S'il est petit, il se prétend d'une taille

normale... ou à peu près. Son ouïe est excellente, ses mains bien faites. Tout au plus consent-il à avouer une légère myopie (n'est-ce pas la faiblesse qui menace ceux qui lisent trop?) et une certaine originalité d'esprit, non pas défaut de sens commun, certes, mais faculté de dépasser l'ensemble des hommes dans ses conceptions, de voir plus haut, plus loin et plus juste, de concevoir des théories audacieuses que l'avenir confirmera.

Cette opinion avantageuse subit le lent polissage de la vie en commun; les contacts, les froissements avec les semblables, les humiliations et les déconvenues l'atténuent progressivement.

Le solennel résiste à cet abrasif. Il garde, inaltérée, la foi en sa supériorité sans seconde. Il prend en pitié les misérables échantillons d'humanité qu'il coudoie. La vocation de ses parents, leur seule raison d'exister, était de l'engendrer et de l'élever. C'est un fleuron qui suffit à leur gloire.

Le respect admiratif qu'il a de sa personne se révèle en la moindre de ses attitudes. Il adresse le bonjour d'un geste protecteur, il s'assied avec majesté. Son regard plonge dans les régions éthérées, inaccessibles au vulgaire, ou reste obstinément baissé en une sublime méditation. Il ne daigne pas s'arrêter sur les modestes figurants, à peine dignes de relever sa renommée, comme des feuilles garnissent un bouquet. A aucun instant il ne descend de son trône de gloire pour mêler ses pensées aux stupides discours du vulgaire. Il a mesuré leur néant, il les méprise.

Bien plus, ils lui inspirent de la répulsion. Mais une heureuse éducation lui a appris à dissimuler ses sentiments désobligeants. Il sait toute l'indulgence des natures supérieures pour les déshérités. Il taira son aversion. Mais, du moins, leur présence ne le détournera pas de ses concepts sublimes, de l'admiration extatique de son moi. Son regard vague s'abstrait des contingences, l'isole des conversations. Si, d'aventure, quelque innocent ose solliciter son avis, il n'obtient que d'inintelligibles monosyllabes, tombés de ses lèvres d'augure.

Le solennel se trouve-t-il à une rare minute d'expansion, il s'abaisse à émettre des opinions définitives sur les philosophes les plus hermétiques. De vrai, il n'en a lu que d'infimes fragments. Mais son intelligence a suppléé à cette insuffisance. Est-il besoin aux esprits supérieurs de consacrer un temps précieux à l'étude des auteurs. Comme l'aigle, du haut des nues, discerne un chétif agneau, perdu au milieu des buissons, ainsi son coup d'œil pénètre, en se jouant, toute pensée. Il ajoute à cette intuition ce je ne sais quoi, cet élément impondérable et indéfinissable qui éclaire la doctrine la plus abstruse, et qui est proprement la marque du génie. C'est ainsi que, sans avoir rien étudié, le solennel connaît le tout de tout. En sa tête, il enferme le résumé de la sagesse humaine; en son cœur, la mesure de tout sentiment, de toute joie et de toute souffrance.

Mais le génie est inaccessible, il est voué à l'isolement et à la méconnaissance. L'humanité ne supporte pas son contact et le fuit. Il s'en réjouit. Elle ne peut le comprendre. Les âmes mesquines sont impatientes de toute supériorité. C'est la pénible rançon de l'élite.

De sa sottise, il est seul ignorant.

Pour ridicule qu'il soit, le solennel n'est pas dépourvu de toute grandeur. Il a de la noblesse dans les pensées et les aspirations. Quelques qualités du chef se remarquent en lui : la dignité dans le port, la maîtrise de soi, la retenue, la répression des passions. Il lui manque le génie, la simplicité, et aussi l'exacte notion de ce qu'il est, eu égard à ce qu'il croit être. Son tort est de planer au-dessus des contingences, de se désintéresser du réel pour se murer dans une vaine complaisance en son hypothétique valeur.

Enflure de l'estime de soi, sottise le plus souvent et ignorance, absence de contact avec la réalité, inaptitude au progrès, inutilité de l'expérience quotidienne, dédain, telles sont les marques essentielles du solennel. Ajoutons : possession paisible de sa propre estime, marque qui le différencie radicalement de l'orgueil inquiet des timides.

## ORGUEIL DES TIMIDES

La confiance en soi s'amenuise jusqu'à disparition complète dans la classe des timides. Mais le désir de la louange ne subit pas une régression concomitante. Il s'exalte, au contraire, par l'impuissance à s'extérioriser et crée un type de caractère incompris, parce qu'il est fait de réactions contradictoires et explosives, dont le processus intime échappe à l'observation courante.

Une des illusions les plus complètes et les plus répandues est de croire à leur humilité. Parce qu'ils se taisent, parce qu'ils ne sollicitent pas les éloges, parce qu'ils sourient d'un air contraint pour approuver la personne qui pérore et parade, on imagine qu'ils n'ont cure de la louange. Leur peu d'influence extérieure fait présumer de leur acquiescement à ce rôle effacé. Privés des moyens de parvenir, ils sont jugés dépourvus d'ambition. Le public serait fort surpris si on lui révélait ce qui s'agite, sous ce crâne, de projets fous, d'ambitions sans bornes, et de fureur contenue.

C'est que le timide est le type le plus parfait de l'introverti (1), de l'homme dont la vie intérieure est intense et les manifestations sociales étiolées. Sans prétendre décrire en détail ce caractère complexe, contentons-nous de disserter ici de ce qui a trait à l'orgueil.

Toutes les bizarreries de son comportement s'expliquent par un inapaisable conflit : d'une part, il brûle de s'imposer à l'admiration de ses contemporains; d'autre part, il redoute de n'y point parvenir.

(1) On sait que Yang a divisé les caractères en deux types essentiels :
1° Les *introvertis* ont l'esprit tourné vers le moi. Toujours occupés à s'observer, à s'analyser, ils sont insociables, douteurs de soi, tristes et pessimistes, — mais, par compensation, consciencieux, loyaux, attachés au devoir. Ils répondent assez bien aux personnes que j'ai décrites ailleurs sous le nom de nerveux.
2° Les *extravertis*, qui, s'ennuyant dans leur moi trop pauvrement meublé, ne s'intéressent qu'à ce qui se passe en dehors d'eux. Ils sont sociables par besoin, aimables, gais, complaisants, mais légers et pas attachés à leurs engagements.
La division des tempéraments due à Kretchmer aboutit à deux types semblables à ceux-ci : les *schyzothymes*, qui rappellent beaucoup les introvertis, et les *cyclothymes* qu'on différencie fort difficilement des extravertis.

Le timide est avant tout un émotif. Ses nerfs dominent toute son activité et surtout sa mentalité. L'idée le domine, le possède, régit ses actes. Mais, parmi toutes les autosuggestions qui l'agitent, celle qui a le plus de chance d'aboutir, c'est la pensée d'impuissance. Le timide est essentiellement un douteur de soi. Quelle que soit son adresse en un sport ou un art, si vous lui suggérez un échec, une force mystérieuse semble le contraindre à traduire en acte cette suggestion.

J'ai connu un jeune garçon de dix ans qui manifestait des dispositions sérieuses pour le piano. Déjà, il exécutait impeccablement un morceau d'un mouvement assez rapide. Fier de son habileté, il le répétait inlassablement, et ses parents ne savaient plus comment se soustraire à cette audition forcée. Son frère aîné, fort taquin, qui connaissait sa timidité, lui dit qu'il allait trop vite et qu'il ne pouvait manquer de se tromper. Relevant le défi, l'enfant se remit au piano, mais l'esprit travaillé par cette prédiction pessimiste et l'amour-propre surexcité par le désir de confondre l'adversaire. Au cours du morceau, le frère aîné, penché sur la partition, lui répétait sans trêve : « Attention, tu vas accrocher une note! » L'idée d'impuissance porta ses fruits, et jamais plus le jeune garçon ne parvint à jouer, sans s'interrompre, un morceau dont, jusque-là, il était parfaitement maître.

Qu'il s'agisse d'un instrument de musique, d'un sport ou d'un jeu d'adresse, l'autosuggestion d'insuccès se réalise toutes les fois que ce jeu ou ce sport exige une coordination exacte des mouvements. Seul, ou dans une société familière et sympathique, le timide y excelle, car son système nerveux, aussi délicat que sensible, l'a doté, d'ordinaire, d'une adresse surprenante. Mais, devant un public nouveau, nombreux et présumé hostile, la crainte de l'échec éveille des pensées déprimantes. L'appréhension se mue en phobie hallucinante. Elle expulse tout autre concept et suscite des images vives de paralysie et d'incoordination.

Lorsqu'il joue en petit comité, il s'abandonne à son mécanisme qui est bien remonté. Son seul automatisme

est chargé d'exécuter les mouvements précis que nécessite l'adresse. Mais, dès l'instant que le désir de réussir se fait véhément, le processus psychologique devient conscient et désorganise la série des mouvements réflexes, augmente la contracture d'un muscle au détriment du mouvement antagoniste et provoque ainsi un léger retard ou une imperceptible avance dans la percussion de la raquette sur la balle ou du doigt sur la touche. La balle, frappée une fraction de seconde trop tôt ou trop tard, s'envolera en chandelle ou touchera le filet. Cette première maladresse impressionnera vivement le timide, redoublera son appréhension et, avec elle, la certitude de l'échec.

Un peu de modestie, un sentiment moins vif de ses insuffisances, aurait tout arrangé. Sa liberté d'esprit conservée lui eût permis un succès relatif, s'il y eût attaché moins de prix. Ce qui lui manque, c'est la simplicité.

Que fait l'homme simple, lorsqu'on le prie de donner une exécution musicale? Loyalement, il prévient de son peu de talent. Mais, si l'on renouvelle l'invitation, il se soumet sans fausse modestie. Il a obéi sans résistance parce qu'il ne craint pas une opinion défavorable. N'a-t-il point mis en garde l'auditoire contre une déconvenue? Et quand des applaudissements parcimonieux marquent la fin du morceau, il regagne sa place sans manifester de dépit. A talent modeste hommages mesurés. C'est justice.

Le plus souvent, d'ailleurs, aucune insistance ne peut vaincre la volonté orgueilleuse du timide de rester dans l'ombre. Il refuse, farouche, préférant le bénéfice du doute à un succès médiocre.

On le voit, le timide est victime d'une loi psychologique, que M. Baudoin de Genève a dégagée sous le nom de *loi de l'effort converti*. Toutes les fois qu'un homme défiant de soi veut réussir, son effort se retourne contre lui et contribue à le faire échouer.

Les insuccès du timide ne se cantonnent pas dans le seul domaine de l'adresse physique. S'il s'applique à chanter ou à déclamer en public, son orgueil exacerbé, son fonds de loyauté extrême, éveillent en lui un désir vé-

hément de n'être pas inférieur à lui-même. Une crainte convulsive le poigne de tromper l'attente du public qui a mis en lui sa confiance, et de passer pour un méprisable fanfaron, puisqu'il a accepté une mission qu'il ne peut remplir. Echouer serait une atteinte irréparable à sa réputation, bien plus, une flétrissure et même une forfaiture. Son sort va se décider aujourd'hui, il joue son va-tout.

Son âme passionnée ne peut se résigner à la perspective d'une accablante humiliation. Toute éventualité lui semble préférable à celle-là. Il bande son énergie. Mais, au lieu de l'effort fécond, il n'aboutit qu'à la crispation. Un tel excès dans le désir et dans la crainte est peu fait pour favoriser le succès. Sa voix se fait aigre et grêle, ses gestes saccadés et sans ampleur.

Lorsque l'heure fatale est venue de passer un examen ou de faire un discours, sa mémoire se vide comme un crible, son cerveau paralysé n'engendre plus que des lieux communs et des inepties.

De cette loi psychologique le timide ne se rend nul compte. Il persévère dans son ambition de s'imposer au public par un labeur persévérant. Pendant de longues années, il nourrit en lui la chimère qu'il deviendra un grand homme, que les générations futures prononceront son nom avec respect et reconnaissance. Dans le silence de sa chambre d'étudiant, il s'est préparé âprement à son rôle de chef. Les succès aux examens, il les a arrachés à son défaut déprimant, à force de science. Mais il retarde toujours le moment de se manifester au dehors. Ou plutôt, en son âme survit l'espoir que le public le découvrira, rendra enfin hommage à son mérite non pareil.

Les années, en s'écoulant, ne font qu'accumuler les rebuts et les désillusions. Il est classé parmi les effacés. Et ses efforts pour sortir de l'oubli s'espacent de plus en plus.

En conversation, il essaie parfois d'attirer l'attention, mais qui écoute sa voix émue et sourde, dans le bruit des colloques? Ces tentatives n'ont amené qu'indifférence outrageante.

Il ne persiste pas dans cette tâche. Il ne retient pas par un bouton ceux qui feignent de ne pas l'entendre. Interrompu impoliment par un homme plein d'assurance, il voit, avec rancœur, l'entretien dévier. Nul effort de sa part pour en reprendre la direction, pour ramener l'attention sur lui et sur son discours. Un silence offensé lui servira de protestation. Chaque nouvel échec accroît sa défiance de lui-même.

Ulcéré, il se referme comme le fait la *sensitive* au choc le plus léger. Mais combien ce mutisme est peuplé de tristes pensées! Dans l'intime de son cœur, il compare son mérite vrai avec les médiocrités qu'on honore parce qu'on redoute leurs boutades. Convaincu de l'injustice sociale, de l'impossibilité d'obtenir des louanges, il se jette dans la solitude.

Les timides ont un art merveilleux pour ruiner leur moral. Sans se lasser, ils mesurent leurs faiblesses, ils exaltent leurs insuffisances, ils ruminent leurs échecs. Une conviction invincible s'établit en eux qu'ils ne peuvent pas réussir.

Et, un jour, ils renoncent. Le public ne leur inspire que répulsion, ils le fuient, faute d'avoir su le gagner.

Un individu qui veut s'imposer à ses contemporains doit subir la phase de probation. Tout essai comporte une incertitude et révèle de l'inexpérience. Ce n'est pas à la pointe de l'épée que l'on conquiert la foule. Manœuvrer cet être ondoyant, versatile et exigeant, requiert une longue pratique. L'orateur novice est présumé inapte et les auditeurs se montrent plus disposés à le railler qu'à l'applaudir. Pour réduire cette hostilité, il est nécessaire de progresser lentement, de réparer les maladresses, de s'adapter et surtout de se faire accepter de l'auditoire sans lui tenir rigueur des conversations particulières ou des sifflets. En un mot, il faut prendre son parti des échecs et subir les humiliations, rançon que les jeunes orateurs ne jugent pas trop élevée.

Le timide est trop foncièrement orgueilleux pour s'y résoudre. Son premier insuccès est plus marqué que celui des autres débutants par la « conversion de son effort ».

Il est surtout plus cruellement ressenti. Il n'a pas, d'ordinaire, le courage de le subir à nouveau. Il le tient pour définitif et abandonne la lutte.

Cet orgueil, bien différent de la vanité, peut parvenir à un degré élevé. Dans sa jeunesse, la défiance de soi l'a gardé de la vantardise. On l'a jugé modeste.

Le commun des jeunes gens, n'ayant pas encore subi le rude frottement de la vie, affiche une fatuité insupportable. Chacun d'eux s'imagine être le plus fort, le plus adroit, le plus intelligent, le plus avisé. Le monde a attendu son avènement pour penser juste, se libérer des erreurs et du doute, et atteindre une intangible certitude. Son heure est arrivée, tout va changer de face.

Cette opinion avantageuse, il ne la dissimule pas, certes. Son orgueil expansif cherche à la propager, à l'imposer à l'entourage. Mais l'entourage se montre rebelle. Excédé, il se défend par la raillerie, le sarcasme ou la remontrance. On humilie le jeune homme. S'il regimbe, on lui prodigue les affronts et l'assistance confirme ses arrêts sévères. Sous cette averse glacée, le jeune vaniteux se rétracte. Il apprend à modérer toutes les manifestations de sa suffisance, à se taire à propos. Mais surtout, il est ramené à une équitable opinion de lui-même, à une estimation exacte de sa valeur par d'utiles comparaisons. Les mérites suréminents qu'il s'attribuait, il les découvre en autrui. Ils ne dépassent donc pas une honnête moyenne.

La paralysie qui jugule le timide dans ses relations sociales l'a préservé de ces sottes vantardises. Il a écouté avec déférence les personnes âgées, il a admiré leurs mérites et s'est incliné devant leur expérience. L'envie insurmontable de se vanter, d'exalter sa personnalité, il a eu la force de la refréner. Il arrive à l'âge adulte avec un orgueil intact comme le tranchant d'une épée gardée dans le fourreau. Soigneusement préservé de toute atteinte, ce sentiment s'est exalté par la réflexion solitaire.

Le plus souvent enclins à l'insociabilité, les timides refusent de briguer les suffrages des hommes. Ils se sont séparés du groupement, réfugiés dans leur moi, ils se

nourrissent de leur propre estime et n'ont pour les autres qu'un incommensurable dédain. Attitude fâcheuse qui achève de rendre incompréhensible un caractère, par ailleurs fort noble, et que des contacts répétés et intimes permettraient seuls d'apprécier et d'aimer. Ils possèdent à un haut degré la dignité personnelle. Ils ne consentent pas à s'abaisser à leurs propres yeux, même pour s'élever dans l'estime d'autrui. A l'encontre de l'ambitieux qui accepte comme rançon de son élévation future les humiliations momentanées, ils s'abstiennent de toute démarche mortifiante qu'ils sentent vouée à la stérilité.

Soigneusement dissimulé au public, l'orgueil des timides retrouve sa vitalité exubérante dans le cercle de la famille. Ce silencieux pensif se transforme en bavard. Telle est sa fringale de parler de lui et de ses exploits que ses amis en sont obsédés. Il est adroit. Admirez ses raisonnements subtils, son esprit original. Il en a encore imaginé un aperçu ou une démonstration nouvelle. Ce tour de main, cette manière ingénieuse de résoudre un difficile problème, il vient de les trouver sur le champ. Et l'humanité, depuis son berceau, ne s'en était pas encore avisée!

Il est vrai qu'il a l'esprit ingénieux et fécond. Mais il arrive trop tard en ce monde, et l'Amérique est déjà découverte. La poudre à canon aussi. Ces menues trouvailles sont bien issues de son cerveau. Personne ne les lui a suggérées. Par malheur, elles étaient déjà inventées par d'autres : « Tout est dit et l'on vient trop tard... »

Cette faconde, les éloges qu'il se prodigue, sont faits exceptionnels. La délectation intime en son génie lui est plus familière. Son orgueil est fait surtout de dignité et de fierté.

Le timide est fier. Il a abandonné l'espoir de s'imposer à la foule et même d'être compris de son entourage. Mais les prérogatives banales de l'homme moyen, il les défendra âprement. Il n'accepte pas d'être méprisé et d'être traité pour rien. Cette réserve faite, il se contente d'être grand absolument, c'est-à-dire sans comparaison avec un

entourage mesquin. Il vise à l'Idéal, à la grandeur vraie, ce qui explique bien des échecs.

Sa dignité s'alimente dans le respect de soi : isolé dans une île déserte, seul avec Dieu et avec sa conscience, il garderait la même moralité avec ses lois inflexibles, indifférent aux contingences, éloigné de toute exception, ennemi de toute compromission.

Les jugements de valeur sur les caractères sont souvent entachés d'injustice. Cette étude en fournit un exemple manifeste. De ces deux êtres si opposés, le solennel et le timide, à l'un va la considération, le respect, les honneurs. L'autre ne recueille que le dédain. On ne prend pas la peine de l'étudier, de pénétrer ses sentiments, encore moins de le ménager. On le tient pour un individu sans valeur sociale, aussi impuissant à aider ses amis qu'à discréditer ses adversaires.

Et, pourtant, les timides constituent l'élite de l'humanité. Leurs hésitations et leurs insuccès ne proviennent que d'un défaut de confiance en soi, d'un excès de délicatesse et d'une surestime du public. Ils gagneraient nos hommages si nous les connaissions mieux. L'analyse des caractères a donc plus qu'un intérêt psychologique. C'est une œuvre d'équité. Elle restitue à chacun son dû. Cette tâche, je viens de l'ébaucher, je m'efforcerai de la poursuivre.

JEAN TOULEMONDE
Docteur ès lettres,
licencié ès sciences naturelles.

# CONNAISSANCE DE PAUL CLAUDEL

## NAISSANCE DU CHRÉTIEN

—

Cet étonnant Claudel, c'est d'abord et avant tout un lutteur, un homme robuste, trapu, ambitieux sans impatience maladive, bien planté dans l'existence, le regard droit, clair, plein de gaieté malicieuse et d'intelligence hardie; un être bâti dans le meilleur bois, les épaules carrées, la démarche un peu lourde et pourtant sûre, prêt à se colleter avec la vie, la poitrine largement ouverte au souffle des océans ou des sommets, les sens à fleur de peau et qui, tout à coup, troue le silence des espaces infinis d'un rire sonore, venu du plus profond des entrailles; un corps épais, sanguin, qui peut bander ses muscles d'un brusque et irrésistible réflexe, ou se détendre dans un geste d'une aisance imprévue; c'est enfin un esprit affamé de vérité, d'absolu, qui désire en même temps qu'il avance en expérience et dans la connaissance des êtres et des choses; bref, une pensée mobile, exigeante, audacieuse jusqu'à la témérité, que l'on croit saisir et qui se refuse, dont on attend la chute et qui se relève très vite, presque miraculeusement, qui se ramasse et se déploie, pareille à la vague qui dépasse instantanément les limites dans lesquelles l'œil croyait pouvoir la cerner; en somme une force qui se consume dans l'action, mais se renouvelle sans cesse, multiple, jaillissante et chaude comme la nature où elle est née et à laquelle elle adhère encore de tout son poids.

Et point de lassitude intérieure, point de hantise débilitante dans une telle âme. Elle traverse avec un mâle courage les épreuves qui préludent à la vie. Point de tremblement ni de crainte dans cet homme en marche

vers son destin, vers Dieu et vers la mort. Il est de son tempérament de regarder toujours toute chose bien en face et d'aborder les êtres sans précautions, rudement.

Très tôt, Paul Claudel est formé aux disciplines de l'intelligence et de la conscience. Au seuil même de l'adolescence, il sent intensément le tragique de l'existence. Devant le cadavre de son grand-père Cerveaux, l'enfant précoce qui respire déjà autour de lui, en pleine terre tardenoise, l'âpre parfum des sensations futures, se prend à songer au but de la vie. Mais la terreur qui l'envahit ne se transforme pas en désespoir, ne le contraint pas à se replier sur soi-même ni ne le paralyse. Où d'autres eussent trouvé des raisons de douter, de capituler, il puise les motifs d'un effort toujours plus acharné, plus soutenu, vers un avenir dont il souffre d'ignorer la signification, mais dont il conçoit confusément l'immarcescible grandeur.

Sans doute le jeune homme qui patauge en plein matérialisme, sans entrevoir aucune solution au problème métaphysique qu'il se pose par cela même que sa pensée avide dépasse les apparences et les formes, peut-il éprouver parfois une sorte de frisson, cette peur passagère qu'il confondit alors avec un désespoir réel. Mais au fond, c'est avec la même intensité, la même lucidité franche qu'il éprouve le sentiment du monde physique et l'appel de l'esprit en quête de certitude. Ces deux éléments constitutifs de son caractère, — éléments contraires dans leur essence, — ne se soumettant pas l'un à l'autre, ne se font aucune concession, cohabitent en lui sans rien abandonner d'eux-mêmes. Le génie de Paul Claudel les unit sans les fondre, leur impose un équilibre sans disperser leurs vertus particulières. Il ne rejette rien pour mieux ou plus facilement assembler. Le parallélisme constant de ces valeurs opposées donnera le ton également à la vie et à l'œuvre de l'écrivain.

De sa dix-huitième à sa vingt-deuxième année, c'est-à-dire de 1886 à 1890, alors qu'il a commencé d'écrire, et notamment ce *Tête d'Or* qui inaugurera de façon magistrale son œuvre dramatique, il traverse une période

extrêmement féconde où, tiraillé, écartelé entre son besoin de croire et son besoin de sentir, entre son désir d'absolu et sa sensibilité juvénile, il travaille à la fois à sa conversion au catholicisme et à la préparation d'une carrière qui sera littéraire et diplomatique. Paul Claudel nous a donné sur cette heure particulièrement grave, particulièrement importante de sa vie, des précisions minutieuses qui ne laissent place à aucune interprétation différente. Les faits parlent d'eux-mêmes, s'enchaînent avec une logique complexe mais impeccable, et corroborent le témoignage ému du poète. L'œuvre tout entière découle des conditions et des caractères de cette laborieuse gestation, de cette naissance au monde de la foi et de l'esprit.

Qu'était-il donc, cet adolescent matérialiste, sinon athée, et indifférent à l'égard de la religion, qui devait assister aux vêpres à Notre-Dame, ce 25 décembre 1886?

A dix-huit ans, nous apprend Paul Claudel dans *Ma Conversion,* je croyais donc ce que croyaient la plupart des gens dits cultivés de ce temps. La forte idée de l'individuel et du concret était obscurcie en moi. J'acceptais l'hypothèse moniste et mécaniste dans toute sa rigueur. Je croyais que tout était soumis aux « Lois » et que le monde était un enchaînement dur d'effets et de causes que la science allait arriver après-demain à débrouiller parfaitement. Tout cela me semblait fort triste et fort ennuyeux. Quant à l'idée du devoir kantien que nous présentait mon professeur de philosophie, M. Burdeau, jamais il ne me fut possible de la digérer.

Cette attitude défensive, ces scrupules, ce refus de livrer sans contrôle, cette honnêteté foncière devaient créer chez le jeune Claudel un état de réceptivité singulier. Il est déjà lui-même — bien qu'il ne fût malade que de l'âme — un de ces « invités à l'attention » dont il devait si lumineusement parler beaucoup plus tard dans une lettre magnifique, adressée à Mlle Suzanne Fouché, à propos des malades de Berck (1). Son évolu-

(1) *Positions et Propositions,* II.

tion prochaine est devenue inéluctable. Elle est inscrite dans ses dispositions. Tout son être la détermine sans qu'il le sache. Il parle d'expérience (2). Les événements des années à venir ne seront donc plus que des pierres de touche, le branle donné à une multitude de sentiments qui dès lors vont converger. D'une part, ce sera la découverte de Rimbaud dont il a écrit dans *Positions et Propositions I* qu'il « fut un mystique *à l'état sauvage,* une source perdue qui ressort d'un sol saturé », et, d'autre part, son entrée au sein de l'Eglise.

Les livres de Rimbaud? Ils « m'ouvraient, a-t-il expliqué dans *Ma Conversion,* une fissure dans mon bagne matérialiste et me donnaient l'impression vivante et presque physique du surnaturel. Mais mon état habituel d'asphyxie et de désespoir restait le même ». Et à son grand ami Jacques Rivière, il devait confier un jour :

Rimbaud seul a eu [sur moi] une action que j'appellerai séminale et paternelle et qui me fait réellement croire qu'il y a une génération dans l'ordre des esprits comme dans celle des corps. Je me rappellerai toujours cette matinée de juin 1886 où j'achetai cette petite livraison de *la Vogue* qui contenait le début des *Illuminations.* C'en fut vraiment une pour moi. Je sortais enfin de ce monde hideux de Taine, de Renan et des autres Moloch du XIX[e] siècle, de ce bagne, de cette affreuse mécanique entièrement gouvernée par des lois parfaitement inflexibles et, pour comble d'horreur, méconnaissables et enseignables.

Jetée en terrain fertile, la semence devait germer. A cette époque de symbolisme fécond, d'autres ont lu et sincèrement admiré Rimbaud sans néanmoins ressentir l'émotion qui secoua si fortement Claudel, ni tirer de cette œuvre étrange, profane et géniale, amère, souvent incohérente, les raisons d'un retour aux valeurs spirituelles. Elle est, en vérité, une étape vers la conversion de l'auteur de *Tête d'Or,* une étape seulement, mais indispensable, un lien sans lequel rien n'aurait été, n'au-

(2) En 1907, il écrit à Jacques Rivière : « Les conversions sont toujours l'effet moins d'une grande victoire consommée que d'une longue série de tout petits efforts réussis. »

rait jamais pu être de ce qui fut. Le poète d'*Une Saison en Enfer* n'a été si convaincant que parce qu'il s'adressait, en la circonstance, à un de ses frères en esprit, parce qu'il rencontrait dans l'âme oppressée et ardente de Claudel une complicité déjà prête à passer à l'action. L'influence d'un être, même supérieur, sur un autre être, reste nécessairement subordonnée à certaines nécessités psychologiques et ne dépasse pas certaines limites. Elle ne se réalise pleinement que si elle correspond à une sorte d'accord préétabli. Le son le plus pur n'est répété que si l'écho s'en empare. Cette puissance imaginative débordante et désordonnée, cette faculté d'expression d'un homme de génie que Paul Claudel admirait chez un enfant de seize ans, il fallait, pour qu'elles prissent en lui leur pleine valeur, qu'il fût préparé à en discerner, à en goûter les qualités, à en subir d'ores et déjà le pouvoir ensorceleur. Il fallait enfin et surtout que son tempérament lui permît de vaincre certaines répugnances, que rien, en somme, ne l'éloignât de cette violence irrésistible, sauvage, de ce « génie aveugle qui se fait jour comme un jet de sang, comme un cri qu'on ne peut retenir en vers d'une force et d'une roideur inouïes ». Ce sont les termes dont Paul Claudel s'est servi dans la préface qu'il a rédigée pour les œuvres d'Arthur Rimbaud. Et cette appréciation même est un aveu.

Que trouvait-il donc encore de si attirant, de si vivifiant, de si pathétique, le jeune Claudel épris de littérature et d'art, dans ces poèmes dont le rythme nombreux craque à chaque instant sous la poussée de l'exaltation intérieure? C'est, avec le pressentiment d'une beauté et d'une vérité lointaines encore, une leçon de style, les éléments primordiaux d'une technique si spontanée et si vigoureuse qu'elle peut conserver la puissance évocatrice des méthodes naturalistes sans succomber sous le poids de la matière ni s'asservir à ses exigences, sans se fermer la porte des rêves. Cela devait satisfaire les deux tendances de l'adolescent. Il est esprit, mais il est homme. Tout sacrifice de l'un à l'autre lui est insupportable avant de lui devenir inconcevable.

Ainsi le passage se trouve frayé. Les mauvaises herbes ont été brûlées, les vieux arbres abattus. Il n'est plus que d'aller vers l'horizon découvert à la rencontre de la lumière. Et comment rester au bord du chemin quand le sang vous remplit les muscles, quand on est né pour l'action et pour l'audace? La conversion alors se prépare comme la plante pousse, comme le bourgeon donne sa fleur.

Ecoutons Claudel.

Tel était ce malheureux enfant, qui, le 25 décembre 1886, se rendit à Notre-Dame de Paris pour y suivre les Offices de Noël. Je commençais alors à écrire et il me semblait que dans les cérémonies catholiques, considérées avec un dilettantisme supérieur, je trouverais un excitant approprié et la matière de quelques exercices décadents. C'est dans ces dispositions que, coudoyé et bousculé par la foule, j'assistai, avec un plaisir médiocre à la Grand'Messe. Puis, n'ayant rien de mieux à faire, je revins aux vêpres. Les enfants de la Maîtrise, en robes blanches, et les élèves du Petit Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, qui les assistaient, étaient en train de chanter ce que je sus plus tard être le *Magnificat*. J'étais moi-même debout dans la foule près du second pilier à l'entrée du chœur, à droite du côté de la sacristie.

Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant, mon cœur fut touché et je crus. Je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute, que, depuis, tous les hasards d'une vie agitée n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'Innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. En essayant, comme je l'ai fait souvent, de reconstituer les minutes qui suivirent cet instant extraordinaire, je retrouve les éléments suivants qui cependant ne formaient qu'un seul éclair, une seule arme dont la Providence divine se servait pour atteindre et s'ouvrir enfin le cœur d'un pauvre enfant désespéré : « Que

les gens qui croient sont heureux! — Si c'était vrai, pourtant? — C'est vrai! — Dieu existe, il est là. C'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi! — Il m'aime, il m'appelle». Les larmes et les sanglots étaient venus et le chant si tendre de l'*Adeste* ajoutait encore à mon émotion.

Emotion bien douce où se mêlait cependant un sentiment d'épouvante et presque d'horreur! Car mes convictions philosophiques étaient entières. Dieu les avait laissées dédaigneusement où elles étaient...

Le principal est fait, mais l'accomplissement n'est pas résolu. Le cycle n'est pas encore fermé. Il manque encore à la Grâce par maints côtés. On ne se dépêtre pas d'un seul coup de ses vieilles habitudes. On peut arriver à les haïr en toute sincérité, mais il y a l'accoutumance, il y a le respect humain, l'inertie de la pensée et de la matière. Tout cela vous garrotte, vous tient quand vous croyez lui échapper.

Puis Paul Claudel est un grand consciencieux. Il veut aller au fond des choses, au fond de ses idées, se dépouiller de tout ce qui peut subsister en lui de douteux, voire d'inutile. Il lit les Ecritures, la Bible, Pascal, Bossuet, bien d'autres choses, et jusqu'aux *Ecrits Posthumes* de Baudelaire. Il cherche partout sa nourriture. Mais les examens de conscience auxquels il se livre n'ont aucun caractère d'égotisme. Par nature, il est aussi éloigné que possible du péché de vanité. Se connaître pour se juger, c'est indispensable, bien sûr. Mais comme il s'empressera de le conseiller à Jacques Rivière : que cela surtout ne soit pas à seule fin de découvrir en soi des motifs secrets de délectation ni de réveiller notre penchant à la mansuétude vis-à-vis de nous. Il lui dit, dans un sourire :

Ecrivez-moi tant qu'il vous plaira. Je vous répondrai toujours. Mais écrivez-moi non pas comme une dévote à son confesseur, pour étaler complaisamment vos petits travers, mais pour chercher de tout votre cœur les moyens de les guérir.

Paul Claudel enfin ne saurait se contenter d'un com-

promis et transiger. Il se refuse à ruser afin d'éviter les épreuves. Dans l'*Annonce faite à Marie,* il fait dire à Violaine :

Dieu est avare et ne permet qu'aucune créature soit allumée
Sans qu'un peu d'impureté s'y consume,
La sienne ou celle qui l'entoure, comme la braise de l'encensoir qu'on attise!

Pendant quatre ans, il concentre ses forces, il rassemble ses moyens pour pénétrer plus avant dans le domaine qu'il vient de découvrir. Il poursuit en même temps son œuvre littéraire. C'est à cette époque de préparation laborieuse qu'il compose la première version de *Tête d'Or* et qu'il fréquente chez Mallarmé. Assez gauche, nous a-t-on dit, il assiste aux fameux mardis de la rue de Rome. Et il se tait. Il est, parmi la pétulance de l'auditoire, le lourdaud qu'on oublie. Il trompe les distraits et les sots. Il inquiète les plus fins et les perspicaces. Mais ce jeune homme à profil de consul romain, et qui fera une carrière de consul de la République française, amasse silencieusement les matériaux qui lui seront nécessaires. Qui donc alors peut soupçonner la flamme qui l'anime, le formidable travail qui se fait dans cette âme, close en apparence?

De cette atmosphère surchauffée, intellectuelle et symboliste, où l'on parle sans doute moins bien de Rimbaud qu'il le pourrait faire lui-même, il retient surtout, semble-t-il, le culte du verbe et le respect de l'art. L'instrument prodigieux de ces virtuoses pouvait le surprendre et le séduire. Mais peut-être se demandait-il, sans oser dévoiler toute sa pensée, la signification, la portée, le but de ces raffinements et de cette épuration savante de la forme d'où il pouvait justement craindre que la pensée sortît comme dévitalisée. Il n'a jamais été un partisan de l'art pour l'art. En ces années 1886-1890, un souci trop haut l'étreignait pour qu'il pût laisser réduire son activité à une fin aussi étroite. Il gardera seulement de ce contact et de ces théories qui s'affron-

taient autour de Mallarmé, que le maître pétrissait avec une dextérité étourdissante, un sens des images sinon plus vif, du moins plus linéaire, plus averti. Ses œuvres devaient en maints endroits s'en trouver considérablement enrichies.

Pourtant la résistance du croyant aux exigences de la religion peu à peu se délite. Sa vocation de poète, d'écrivain, ne le détourne pas de la foi, tout au contraire. Il a l'impression pénible de piétiner, parce qu'il n'aperçoit pas encore le sommet qu'il est impatient d'atteindre. Mais chaque pas l'en rapproche. Chaque effort, si minime qu'il soit, est un gain nouveau, une conquête. L'attente est devenue intolérable. Il faut qu'il se hâte. Alors le postulant entre en confession avec un prêtre. C'est, par malheur, un vieil homme insensible, ou bien méfiant. L'affaire est manquée. Un an de répit est encore nécessaire, un an de réflexion, de reprise, d'ajustement (3). Paul Claudel, cette fois, adhère au catholicisme de tout son être.

...Dans cette même église Saint-Médard, je trouvai un jeune prêtre miséricordieux et fraternel, M. l'abbé Ménard, qui me réconcilia, et plus tard le saint et vénérable ecclésiastique, l'abbé Villaume, qui fut mon directeur et mon père bien-aimé, et dont, du Ciel où il est maintenant, je ne cesse de sentir sur moi la protection. Je fis ma seconde communion en ce jour même de Noël le 25 décembre 1890, à Notre-Dame.

BERNARD HALDA.

(3) Ces heurts dans la prise de contact des convertis avec les prêtres ne sont pas aussi rares ou désastreux qu'on le pourrait croire de prime abord. Ni les saints ni les religieux n'ayant déterminé de tels esprits férus d'indépendance, ils conservent dans leur désir de se soumettre à la volonté du Christ on ne sait quoi de désinvolte, de personnel, sinon d'agressif, qui peut tromper et dont ils conserveront longtemps la marque. L'orgueil n'est pas tout à fait mort en eux, et ils sont encore fort éloignés de la charité. On peut même se demander si la réserve que leurs confesseurs montrent à leur égard, et qui parfois leur impose une nouvelle étape, n'est pas indispensable, ou plus justement salutaire. N'éclaire-t-elle pas le néophyte sur la précarité possible de sa position, sur la fragilité de ses sentiments moins fondés que sincères, sur ce qui demeure malgré tout d'informe et de trouble dans son dessein, dans ses arguments, dans son élan non dépourvu d'une certaine audace naïve?

C'est un point de mystique qui reste à débattre.

# A L'AURORE DE LA RÉPUBLIQUE TCHÉCO-SLOVAQUE

## SOUVENIRS DE GUERRE

—

La mort du président Masaryk ramène à l'actualité le rôle que joua à Paris ce grand patriote, en 1916, lorsqu'il frappait à toutes les portes pour faire obtenir des gouvernements alliés la reconnaissance de sa patrie comme nation indépendante.

Un hasard singulier me mit en rapport avec un des artisans les plus actifs, aux côtés de Masaryk, de la renaissance de la nation Tchéco-Slovaque, le Commandant Stefanik.

Le lundi 7 février 1916, j'étais dans mon cabinet à l'hôpital-dépôt de la caserne de Clignancourt, où je remplissais les fonctions de médecin-chef adjoint. Mon rôle était de faire subir un examen médical aux permissionnaires et aux convalescents ayant quelque titre à faire valoir pour obtenir une prolongation de leur congé.

Un premier triage avait déjà été fait par le service médical de la Place de Paris. J'étais chargé d'effectuer un second triage et de faire des propositions à soumettre à une Commission spéciale, présidée par un général ou colonel, et qui se réunissait à l'hôpital une ou deux fois par semaine.

Mon grade m'avait fait attribuer l'inspection des officiers, que j'examinais et interrogeais individuellement dans mon cabinet.

J'occupais depuis un mois ce poste de tout repos, après avoir connu, au début de la guerre, de rudes journées, et récolté, dans les neiges des Vosges, une belle congestion pulmonaire qui me fit envoyer en convalescence à Paris,

où, vu mon âge et par application du décret Millerand, je fus affecté définitivement au gouvernement militaire de Paris.

En réalité, j'avais à remplir une assez fastidieuse besogne sous son aspect débonnaire. Plus de service d'hôpital proprement dit; plus de blessés ni de malades à soigner. De mornes interrogatoires, forcément hâtifs, infligés à de pauvres gens inquiets, guettant dans mes yeux la décision qui allait mettre une « rallonge » à leur convalescence ou à leur permission, ou les renvoyer au front, où ils n'avaient que trop de raisons de se méfier de ce qui les attendait... Et quelle avalanche de paperasserie, grands dieux!

En ces six mois, plus d'un millier d'officiers de tous grades défilèrent dans mon cabinet, du général au simple sous-lieutenant : beaucoup d'officiers de réserve, ordinairement calmes et courtois, s'apprêtant froidement à retourner faire leur devoir; parfois quelques officiers de carrière, casés après la Marne dans des états-majors, et qui, non sans quelque arrogance, affectant de m'appeler « Docteur » et non « Monsieur le Major », entendaient bien que l'examen passé devant le « réserviste » que j'étais visiblement ne serait qu'une simple formalité.

Quelques souvenirs de cette époque me reviennent à l'esprit. Je revois le malheureux général S., qui fut lamentable dans son commandement, au début de la guerre; mais, très appuyé par d'anciens camarades, il bénéficiait d'un congé de convalescence automatiquement renouvelé et qui lui permettait de rester à Paris au lieu d'aller retrouver à Limoges ses compagnons de disgrâce.

Je revois quelques jeunes aviateurs, Garros, Védrine, Navarre, jeunes gens au visage hardi, gais et fantasques, des enfants terribles, — des condamnés à mort, nous le savions bien, — envers qui la consigne était de montrer la plus grande bienveillance. Je revois Guynemer, avec le long ruban de sa Croix de guerre strié de neuf palmes et descendant presque jusqu'à sa ceinture. Il était alors dans toute sa gloire et aussi, hélas! à la veille de la catastrophe. Très modeste d'apparence, plutôt froid, il me

raconta qu'étant en permission, chez sa mère, près de Compiègne, au moment de se mettre à table, il aperçut un avion boche à l'horizon. Il demanda qu'on retardât le déjeuner de quelques minutes, courut chercher son « zinc », — ainsi disait-il, — s'enleva dans l'air et abattit le boche du premier coup. Après quoi, il redescendit tranquillement se mettre à table, en s'excusant auprès des invités pour le retard dont il était la cause. Cette histoire étonnante était débitée avec tant de naturel qu'il était impossible d'y voir une galéjade. Ses camarades, je m'en aperçus, le jalousaient beaucoup, ne reculant même pas devant une calomnie. L'un d'eux alla jusqu'à m'insinuer que, lorsqu'ils partaient en escadrille, il savait toujours s'arranger pour faire porter à son compte le « gibier » abattu collectivement afin de s'adjuger une palme de plus. Triste envers de la carrière de héros!

Mais il est une visite dont j'ai gardé un souvenir particulier, parce que le hasard en fit le point de départ d'un enchaînement de circonstances, qui devaient se rattacher, pour une faible part, à l'avènement d'un fait historique, la naissance de la République Tchéco-Slovaque.



Donc, ce matin du 7 février 1916, je voyais, comme tous les jours, défiler dans mon cabinet plusieurs jeunes officiers, candidats à un renouvellement de congé. Le dernier de la série était un aviateur portant un nom étranger, sous l'uniforme français, et que son dossier indiquait comme un Tchèque, natif de Prague. Il s'appelait Stefanik.

C'était un grand jeune homme mince et blond, d'un caractère très vif, et parlant admirablement notre langue. Il s'était engagé, me dit-il, dès le début de la guere, dans l'armée française, et avait été envoyé aussitôt, en raison de sa connaissance des langues slaves, sur le front serbe.

Il avait assisté aux heures les plus terribles de la retraite, lorsque l'armée serbe, refoulée par l'avance de Mackensen, chercha une issue à l'Ouest, par une manœuvre

d'ailleurs assez fâcheuse, car, tout au contraire, notre armée de Salonique l'attendait à l'Est, vers Monastir, où elle fût venue grossir les effectifs alliés. Une partie s'enfuit vers l'Albanie, se traînant dans la neige, le plus souvent les pieds nus, et jonchant la route de cadavres; l'autre fut acculée à la muraille des Alpes où les Allemands la négligèrent, comptant, à trop juste raison, que le froid et le manque de ravitaillement suffiraient à l'anéantir sans qu'il leur en coûtât une cartouche.

Alors, il se passa une chose magnifique. Les aviateurs serbes, aidés de quelques aviateurs étrangers, dont Stefanik, transportèrent par avions, par-dessus les cimes alpestres, tout ce qu'ils purent de ces malheureux, en commençant par les blessés et les officiers, pour les débarquer de l'autre côté, sur la côte dalmate. Stefanik et ses camarades faisaient plusieurs fois par jour la navette au-dessus des Alpes avec leur précieux chargement. Ils appelaient cela gaîment « faire le taxi ».

La besogne était rude. Une fois, pris dans la brume, dans la région des hauts sommets, Stefanik, volant moins haut qu'il ne le pensait, alla droit sur la muraille alpestre qui ne se découvrit qu'à quelques mètres. C'était l'écrasement inévitable. Il risqua le tout pour le tout, cabra son appareil dans une manœuvre de hardiesse folle et franchit l'obstacle. Il sentit ses roues frôler la roche...

En arrivant à Durazzo, bien souvent il était accueilli par les balles des Italiens, qui feignaient de prendre son avion pour un appareil autrichien.

Combien de fois franchit-il les Alpes pendant ces deux ou trois semaines héroïques? Il ne s'en souvenait même plus. Quand les Serbes eurent été transportés à Corfou, il revint sur le front français, où il reçut une blessure, mais dont il guérit assez vite. C'était pour voir fixer la durée de sa convalescence qu'il comparaissait devant moi.

Il était le dernier du lot que j'avais à examiner ce matin-là, et, comme il n'était que onze heures, je m'attardai volontiers à causer avec lui. Mes sympathies pour les Tchèques étaient de date ancienne. Lorsque je lui dis que je connaissais fort bien Prague, ses yeux s'illumi-

nèrent. Il me fallut lui raconter le voyage que j'y fis en 1906, et l'accueil vraiment touchant dont je fus l'objet de la part du bourgmestre, M. Srrb, et de la municipalité. J'avais fait leur connaissance à Paris, quelques années auparavant, lors d'une réception donnée à l'Hôtel-de-Ville en l'honneur de la délégation tchèque. Louis Dausset, alors président du Conseil municipal, Jules Lemaître et François Coppée m'avaient présenté à M. Srrb à un titre qui n'avait rien de médical, mais qui atteignit nos hôtes au cœur.

Ici, il me faut ouvrir une parenthèse.

J'avais entrepris en 1900, — pour complaire à la vieille princesse de Metternich, avec qui j'entretenais depuis longtemps les relations les plus agréables, et qui venait, en ce temps-là, chaque année, à Paris, soit à l'hôtel Métropolitain, rue Cambon, soit rue Tronchet chez sa vieille amie la comtesse de Pourtalès, ma voisine, — j'avais entrepris, dis-je, une traduction allemande de la *Fiancée Vendue*, le chef-d'œuvre du grand compositeur tchèque Smetana. (En allemand *Die Verkaufte Braut*, en tchèque *Prodâna Nevesta*). La princesse était très populaire en Bohême. Passionnée pour la musique (il est inutile de rappeler son rôle, bien connu, dans la présentation de *Tannhaüser*, à Paris), elle s'était constituée la protectrice artistique des Tchèques et s'était mis en tête de faire jouer la *Fiancée Vendue* à l'Opéra-Comique. Ma traduction était destinée à cette représentation. Mais mon ami Albert Carré, malgré la célébrité mondiale de l'ouvrage, qu'il avait d'ailleurs vu jouer à Vienne, n'en voulut pas, trouvant le livret trop enfantin pour le public parisien. Du moins, la princesse obtint-elle que des fragments de l'œuvre fussent donnés à un five o' clock du *Figaro*, avec Victor Maurel, véritablement magnifique dans le rôle de Kezal. A cette occasion, me dit la princesse, on illumina à Prague! (L'ouvrage ne fut donné qu'en 1907, au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, et enfin à l'Opéra-Comique en 1932.)

Les Tchèques sont tellement entichés de ce charmant opéra-comique, où se rencontrent beaucoup de leurs airs

populaires, et qu'ils regardent comme un chef-d'œuvre national, que le seul fait d'avoir été le traducteur de la *Fiancée Vendue* me valut, à ma grande surprise, un accueil des plus chaleureux en Bohême. Quand je passai par Prague, venant de Vienne et me rendant à Nuremberg et à Bayreuth, je fus reçu par M. Srrb comme une sorte de personnage officiel. Pendant tout mon séjour, il mit un landeau de la municipalité à ma disposition et deux guides charmants, M. Cenkow et M. Lladik, qui me firent visiter toutes les curiosités de la ville, le palais du Hradschin, les églises, et même de petites bourgades de la banlieue où il y avait, le dimanche, des danses populaires en costume national. Les Tchèques ont toujours adoré la musique et la danse.

J'avais plaisir à rappeler ces souvenirs devant Stefanik, ardent nationaliste et pour qui rien de ce qui touchait sa petite patrie n'était indifférent. A un moment donné, je me laissai aller à plaisanter l'intransigeance des Tchèques, qui m'avait valu une assez curieuse aventure. En arrivant à Prague, j'étais descendu à l'hôtel *Blaue Stern* (l'Etoile bleue), que le Bedeker indiquait en tête de sa liste. Or, c'était un hôtel spécifiquement allemand, et même un hôtel historique, car c'est dans un de ses appartements du premier étage — ainsi que le rappelait une inscription placée sur la porte — que Bismarck avait signé la paix avec l'Autriche, après la bataille de Königgraetz (que nous appelons Sadowa). Depuis lors, il avait été décidé qu'aucun Tchèque, aucun ami des Tchèques même, ne franchirait le seuil de cet hôtel maudit, qui était pourtant, en 1907, le meilleur de la ville. J'ignorais tout cela. Mais je m'en aperçus le lendemain quand mes deux guides, me reconduisant au *Blaue Stern,* refusèrent formellement de m'accompagner plus loin. Il me fallut changer d'hôtel pour leur faire plaisir.

Je rappelais donc, en riant, cet incident à Stefanik qui, tout au contraire, le prit très au sérieux. Il me révéla alors toute la vivacité de la haine que les Tchèques portaient aux Allemands. Il n'aimait d'ailleurs pas beaucoup plus les Italiens. L'accueil qu'il avait reçu à Durazzo

lui était resté sur le cœur. Il m'avoua que les bataillons tchèques que les Italiens avaient devant eux, sur le front du Carso, se battaient, de parti pris, aussi mollement que possible, de même qu'ils l'avaient fait vis-à-vis des Serbes. Les communiqués triomphants que l'état-major italien publiait chaque jour le mettaient en joie.

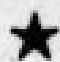
La séance étant terminée, je quittai mon bureau, accompagné par Stefanik. Au bout de quelques instants de silence, il m'arrêta et me dit sourdement, comme s'il faisait effort sur lui-même :

« Je sais maintenant que vous êtes un véritable ami des Tchèques. L'heure de la délivrance approche. Tous nos amis, et tout d'abord ceux de France, doivent nous prêter leur concours. Or, la minute est grave. Je sais qu'au Quai d'Orsay on commence à préparer les conditions de la paix. A tout prix, il faut qu'il en sorte une Bohême indépendante. Je n'ignore pas que certains de vos hommes politiques, le président Deschanel en particulier, sont opposés au démembrement de l'Autriche, pour des raisons, disent-ils, d'équilibre européen. En ce moment, le plus illustre de mes compatriotes, un ancien député tchèque au Parlement autrichien, irrédentiste intransigeant, est à Paris, attendant les événements. Il a pu s'échapper d'Autriche au moment de la déclaration de guerre, sans quoi il eût été sûrement emprisonné. C'est d'ailleurs le sort qui a été réservé là-bas à sa femme et à sa fille. Je tiens absolument à vous faire faire sa connaissance. C'est un grand savant, un légiste éminent, universellement estimé, et qui, chez nous, incarnait depuis longtemps la résistance inflexible à l'Autriche. Réfugié d'abord en France, il y fut reçu sans enthousiasme. A ce moment, j'en conviens, c'est-à-dire en août 1914, vous aviez autre chose à faire. Il est allé en Angleterre, où on a montré la même réserve quant à ses visées de politique internationale. Mais comme il était sans ressources, on a voulu lui venir en aide tout en réservant l'avenir, et l'on profita de ce qu'il parlait fort bien l'anglais pour lui attribuer une chaire de langue tchèque à l'Université de Cambridge, simple sinécure,

puisque l'Université est maintenant fermée. Il est revenu à Paris, ne voulant plus accepter cette aumône des Anglais. Il vit pauvrement, ne songeant qu'à sa mission, qui est d'agir sur les hommes politiques de votre pays en faveur de la création d'une Bohême indépendante. Seriez-vous en relations personnelles avec le président Deschanel?

— Je l'ai connu, lui répondis-je, en 1910, à l'époque où je travaillais à la création de l'Office National des Universités et Grandes Ecoles françaises. Il est président de notre Comité de direction, et il veut bien m'honorer de son amitié.

— Voilà qui est parfait. Si vous voulez rendre un grand service à notre pays, il faut que vous trouviez le moyen de présenter à M. Deschanel notre grand patriote. Il saura plaider notre cause auprès de lui. Mais, je ne vous l'ai pas encore nommé : c'est le professeur Masaryk.



Stefanik m'intéressait. Il m'accompagnait tout en causant et ne me lâchait plus. Comme je rentrais déjeuner chez moi, je lui proposai de continuer notre conversation à table, ce qu'il accepta sans façon.

A l'issue du déjeuner il fut convenu qu'il m'amènerait le professeur Masaryk et que je chercherais à organiser pour lui une entrevue avec le Président Deschanel.

M. Masaryk vint chez moi le lendemain, 9 février, accompagné de Stepanik, dont la présence était indispensable, car M. Masaryk ne savait pas un mot de français. Stefanik joua donc le rôle d'interprète.

Le professeur Masaryk était un grand vieillard, portant une barbe grise, presque blanche, taillée à la façon de celle du roi Edouard VII, et une paire de larges lunettes. Son abord était grave et même plutôt froid. Il faisait contraste avec Stefanik, très vivant, très actif, parlant beaucoup et fort bien, ne s'interdisant pas le sourire à l'occasion. M. Masaryk était d'une impassibilité de statue, le regard fixe derrière le verre de ses lunettes. Stefanik m'expliqua que la pensée de sa femme et de sa

fille, retenues dans les prisons d'Autriche, et dont on lui laissait ignorer le sort, ne cessait d'assombrir son esprit.

Il fut convenu que je demanderais un rendez-vous au président Deschanel, qui voulut bien nous l'accorder, et je fus reçu par celui-ci le mardi 15 février, avec le professeur Masaryk et Stefanik dans son cabinet de travail du second étage, à l'extrémité Est du Palais de la Présidence.

Je reconnus — qu'on me permette encore une parenthèse ! — la pièce où, quelques mois auparavant, au cours d'un entretien intime, lorsque je vins faire visite au président, après avoir été évacué du front, il avait tiré de sa bibliothèque et ouvert sous mes yeux une grande brochure, à couverture jaune brun, un document parlementaire confidentiel de la Commission des Affaires étrangères. C'était un rapport de l'attaché naval à l'Ambassade de France à Berlin, le commandant de Faramond de la Fajolle.

« Lisez », m'avait-il dit, en désignant du doigt un passage encadré au crayon rouge vers la fin du rapport.

Et j'avais lu ceci :

*De tout ce qui précède, on peut conclure, avec le maximum de probabilités à envisager en pareille matière, que l'Allemagne attaquera en juillet, au plus tard en août* 1914...

« Mais vous n'avez pas lu la date portée sur la couverture du rapport, me dit le président avec vivacité. Ceci a été écrit en janvier 1911 ! Que faut-il penser des misérables (*sic*), qui, ainsi avertis, n'ont rien prévu, rien préparé ?... Et il tendait le poing vers la fenêtre, dans la direction de l'Elysée... (Il se trompait, car, dès la fin de 1913, dans un discours que j'entendis prononcer par Poincaré au banquet de la Ligue de l'Enseignement, celui-ci ne nous cacha pas, à l'étonnement de toute l'assistance, qu'il considérait la guerre comme toute proche.)

Donc, quand je fus avec mes Tchèques en présence du président Deschanel, Stefanik prit la parole et lui exposa sa thèse. Il fallait absolument, disait-il, dans le futur

traité de paix, proclamer l'indépendance de la Bohême. Dans son enthousiasme, il ajoutait ces paroles, que je n'ai pas oubliées : « Le jour, monsieur le Président, où vous proclamerez, du haut de la tribune de la Chambre, que les alliés reconnaissent l'indépendance de la Bohême, 150.000 Tchèques qui sont en ce moment en face des Italiens, passeront, avec armes et bagages, du côté des alliés. Ils iront, s'il le faut, rejoindre l'armée de Salonique, et la guerre sera rapidement finie... »

Deschanel sourit, et chercha d'abord poliment à calmer le trop bouillant Stefanik. Puis, peu à peu, son ton devint plus grave. Il conseilla aux Tchèques de se montrer très prudents. Une défection en masse des divisions tchèques en pleine guerre serait une catastrophe d'abord pour elles, car les Allemands sauraient probablement y mettre bon ordre, avec toute la cruauté dont on les sait capables. Ce seraient des flots de sang vainement répandus. Il vaudra mieux, dit-il, réserver cet effort pour le dernier quart d'heure des hostilités afin de précipiter la débâcle. Sur la question de l'indépendance de la Bohême, il se montra très réservé. Son avis était bien, en effet, qu'il y aurait une grave imprudence à diminuer la monarchie austro-hongroise dans de trop larges proportions. On supprimerait ainsi l'Etat-tampon nécessaire pour barrer à l'Allemagne la route des Balkans. Il serait plus sage de la remplacer par une République fédérative, des « Etats-Unis Danubiens », dont elle deviendrait la clef de voûte. Sur ce point, visiblement, son opinion était bien arrêtée.

Puis, brusquement, tournant court, il déclara qu'il n'avait aucune influence en matière de politique étrangère. Il était, disait-il, prisonnier dans son palais de la Présidence de la Chambre, impuissant à empêcher le gâchis dont il était le témoin, gâchis partout, à l'armée comme dans la diplomatie. Le Quai d'Orsay, dit-il, est au-dessous de tout. Il y a là des gens qui, après dix-huit mois de guerre, n'ont pu encore se dégager de la tradition d'après 1870, qui était d'éviter de faire de la peine à l'Allemagne... On était d'ailleurs injuste, en France, envers le

Parlement. Tenu à l'écart des tractations de la politique extérieure, celui-ci avait toujours fait son devoir en matière de défense nationale. Il n'avait jamais rogné d'un centime les crédits militaires demandés par l'état-major. Les réductions effectuées et qu'on lui reprochait aujourd'hui avaient été faites par l'état-major lui-même, c'est-à-dire par le général Joffre, dès que le Ministre des Finances, lors de la présentation du budget, en faisait la demande. Il ne nous cacha pas qu'il en voulait beaucoup à Joffre, immobilisé définitivement, selon lui, dans ses positions. Cela pouvait durer cinq ans, dix ans peut-être...

Le président Deschanel s'échauffait, en parlant, devant Masaryk et Stefanik, aussi gênés que moi-même par cette crise soudaine de pessimisme en présence d'étrangers. J'avais déjà observé chez lui de ces paroxysmes inattendus, hors de propos, où un œil averti eût peut-être discerné les prodromes du déséquilibre psychique qui devait le terrasser peu d'années après. Fort à propos, un appel du téléphone placé sur sa table vint faire diversion et nous prîmes congé de lui. En nous serrant la main, il conseilla encore aux Tchèques la prudence...

Le professeur Masaryk n'avait pas desserré les dents, et ce fut Stefanik qui, sur le chemin du retour, lui traduisit avec vivacité les propos, vraiment décevants, du président Deschanel.

Je lui dis de ne pas se décourager. J'ajoutai que Deschanel ne les avait pas trompés en disant que son influence était très faible. C'était pour déférer à leur propre désir que je les avais mis en rapport avec lui, et nous avions joué la difficulté en allant d'abord reconnaître l'adversaire. Mieux valait maintenant faire le siège de Philippe Berthelot, et surtout s'assurer des appuis dans l'entourage de Briand.

C'est à quoi je promis de m'employer, et j'invitai séance tenante le professeur Masaryk et le lieutenant Stefanik à venir déjeuner chez moi le lendemain avec quelques personnes qui pourraient favoriser leurs desseins.

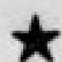
Ils acceptèrent, et je les réunis, le 16 février, à ma table, avec mes amis Marius Gabion, directeur de l'Agence

Radio, le Dr Chatin, médecin personnel et ami très intime d'Aristide Briand, le Dr Helme, attaché au service de la Propagande, et André Chéradame dont j'avais fait la connaissance à Constantinople en 1911, spécialiste très averti de la politique étrangère et tout particulièrement de la question danubienne.

Le professeur Masaryk, toujours impassible, gêné d'ailleurs par son incompréhension du français, ne prit guère part à la conversation, dont l'ardent Stefanik fit tous les frais. André Chéradame était rallié d'avance à la cause de l'indépendance tchèque. Marius Gabion et le Dr Chatin, qui connaissaient bien la pensée de Briand, ne se montrèrent pas surpris que le siège de Deschanel fût déjà fait. Deschanel, nous dit Gabion, avait, pendant toute sa carrière. vainement désiré jouer un rôle diplomatique. Il aurait voulu occuper le Quai d'Orsay, mais n'y était jamais parvenu, ce dont il se dédommageait en lui faisant constamment de l'opposition. Dans l'intervalle de ses deux présidences de la Chambre, il fut président de la Commission des Affaires étrangères et donna bien des ennuis à Philippe Berthelot, qui était déjà l'éminence grise de tous les ministres se succédant au Quai d'Orsay.

Le déjeuner fut très gai. On parla de la guerre, bien entendu. On s'attendait à l'entrée en ligne de la Roumanie. On espérait que les choses allaient finir par se gâter entre l'Allemagne et les Etats-Unis. Les Russes avaient enfin pris Erzeroum. Sarrail continuait de ne pas bouger à Salonique, et la situation restait confuse en Grèce. Personne ne se doutait que, huit jours plus tard, allait éclater le tonnerre sur Verdun...

Gabion, Chatin et Chéradame promirent de faire le siège de Briand et nous bûmes le champagne, tous debout, à la République Tchèque. M. Masaryk, visiblement ému, prononça quelques paroles que Stefanik nous traduisit. C'était pour déclarer que le 16 février où, pour la première fois, la République tchèque avait été proclamée et acclamée dans une réunion de Français et de Tchèques, resterait pour toujours une date de l'histoire de son pays.



Comme, dans ces Souvenirs, je tiens à ne parler que des événements dont je fus le témoin, mon récit s'arrête là, car je ne revis jamais Stefanik qui repartit pour le front. Le noyau des nationalistes tchèques se créa un foyer dans un local de la rue Bonaparte, où ils restaient entre eux. Après l'armistice, je vins saluer le professeur Masaryk dans l'hôtel où il était descendu, rue de Rivoli, pendant les débats du traité de Versailles. J'y rencontrai le grand pianiste Paderewski, autre président en quête d'une nationalité indépendante. Mais Masaryk, très entouré, me reconnut à peine, et Paderewski ne me parla que de notre grand ami Saint-Saëns.

Voilà ce que c'est que de se mêler aux diplomates quand on n'est pas du métier...

Mais il y eut un épilogue. Il fut d'un tragique grandiose. Quand la République Tchéco-Slovaque fut proclamée, Stefanik, nommé Ministre de la Guerre, regagna le dernier son pays, et — fut-ce un geste symbolique? — l'aviateur voulut y rentrer par la voie des airs. La foule, massée sur la grande place de l'Hôtel-de-Ville, l'attendait pour l'accueillir comme un libérateur. On vit enfin apparaître son avion à l'horizon, d'abord comme un point noir, puis grandissant à vue d'œil. Arrivé au niveau de la place, il décrivit quelques cercles en tournoyant au-dessus de l'assistance, qui l'acclamait à grands cris. Bientôt l'avion se rapprocha peu à peu du sol, dans l'espace laissé libre pour lui devant le Rathaus...

Et soudain, capotant brusquement, il vint s'écraser sur le pavé au milieu des cris d'horreur de la foule, ensevelissant le malheureux Stefanik sous ses débris.

Que s'était-il passé? L'émotion avait-elle fait faire au glorieux aviateur une fausse manœuvre? Fut-il gêné pour atterrir dans l'espace trop restreint qui lui avait été réservé? Ou bien dans l'ivresse du triomphe, jugea-t-il que, sa mission étant remplie, il ne connaîtrait jamais, quel que fût l'avenir qui l'attendait, une minute pareille pour finir en beauté?...

Nul ne le saura jamais.

Dr RAOUL BLONDEL.

# L'ENFANT CUIRASSÉ

—

Particulièrement vivants dans notre mémoire restent les personnages que nous avons haïs au temps de notre enfance, et tout au long de notre vie nous continuons à haïr ceux qui leur ressemblent. Si, par exemple, j'avais sous les mains le fameux orthopédiste Aniello Meglio de Naples, je voudrais le ligoter à un poteau et ensuite le tatouer de la tête aux pieds. Je souhaite de tout mon cœur qu'il soit toujours vivant, de sorte qu'il puisse savoir le mal que je lui veux, quelle soif de vengeance est dans mon âme qu'il déforma lorsqu'elle était tendre et, comme celle d'un jeune arbrisseau, avide de pousser naturellement.

Depuis lors, vingt-cinq ans ont passé. C'est comme s'il y avait vingt-cinq jours. Le docteur grand officier Aniello Meglio parcourait l'Italie, vendant ses appareils orthopédiques qui, d'après une savante et habile publicité, étaient miraculeux. Son arrivée à Catane était annoncée par les journaux et par des affiches illustrées : grâce à lui les bossus et les difformes devenaient droits en peu de temps. Et tout le monde le croyait, parce qu'il avait un nom doux et qu'il ressemblait à Jésus : le voilà au milieu des infirmes, avant la cure, et après, entouré de visages souriants et reconnaissants.

Chez moi on parle de lui depuis plus d'un an. Parents et amis ne cessent de conter ses prodiges. Il nous a promis par lettre qu'il arriverait au mois de novembre et qu'il étudierait mon cas méticuleusement. Dans un de ses prospectus, on voit un enfant estropié qui me ressemble : il a porté l'appareil pendant six mois seu-

lement et il est guéri. Mais les semaines passent et les mois, et, du docteur Meglio, on entend parler de moins en moins; je me dis que peut-être il ne viendra pas à Catane à l'époque fixée et qu'ainsi je retarderai de douze mois le supplice de la cuirasse. On ne voit plus sur la table les prospectus et la lettre du spécialiste. Tout se réduit à un triste souvenir, à un épisode oublié.

L'école vient de s'ouvrir et je commence ma troisième année de lycée, l'âme débordante de poésie. Parmi mes camarades, il y a mademoiselle Inès, qui doit avoir treize ans comme moi. Nous sommes habillés tous les deux en marins et sur notre béret le ruban porte le nom du même navire : *Cavour*. La première heure a été celle de littérature latine et on a lu le chant ovidien de l'amour malheureux de Pyrame et de Thisbé. Inès a souri, mais à qui était précisément adressé ce sourire? Vergata, Pistoïa et moi nous le disputons comme un vrai trésor. Et si elle a souri aux anges? N'est-ce pas là, d'ailleurs, l'origine du premier amour?

Ce jour-là, je rentrais chez moi tout heureux lorsque, avenue Stesicoro, je me trouvai, tout d'un coup, en face d'une grande affiche du grand officier Aniello Meglio, exhortant les estropiés à ne pas désespérer. A la maison je trouvai une lettre du docteur nous fixant rendez-vous pour le lendemain à l'hôtel Trinacria. Les discussions recommencèrent. Mon père se déchargea de toute décision sur ma mère et sur mon oncle qui avaient une confiance aveugle en l'illustre orthopédiste. J'étais le seul à les contredire.

— Pour moi, insistais-je, c'est une affaire de chirurgien et non pas de charlatan.

Je dormis très mal. Le matin suivant, ma mère, moi et mon oncle, qui était venu nous prendre, allâmes voir le grand officier Aniello Meglio. Il m'examina. Comment ne pas avoir confiance en un savant qui vous promet formellement de vous guérir en trois mois?

— Madame, conclut-il solennellement, si d'ici quatre-vingt-dix jours votre fils ne marche pas droit, je vous rendrai les trois cents lires de l'appareil.

— Où est-il, cet appareil?

— L'appareil, mon enfant, je le construirai moi-même à mon retour à Naples et je te l'enverrai dans deux semaines. Et, comme tu es frêle et plutôt nerveux, je te le ferai léger comme une plume : il ne te gênera aucunement. Voilà ma spécialité. Il sera du même modèle, vraiment idéal, que celui, magnifique, avec lequel le prince de Caracciolo se promène rue de Tolède sans que personne s'aperçoive qu'il a un appareil.

Le grand officier Aniello Meglio parla encore et avec tant de chaleur qu'il me convainquit et me tranquillisa. Ma mère en était vraiment ravie et il s'en fallut de peu qu'elle ne se jetât à ses pieds. Quant à mon oncle, il était tellement fier de sa mission qu'il oublia même son chapeau dans l'antichambre.



Comment sera-t-il fait, cet appareil aristocratique que le prince de Caracciolo porte à Naples avec tant de désinvolture en se promenant rue de Tolède? J'y pense toute la journée non sans une certaine angoisse, qui paraît dire à la résignation : « Entrez, asseyez-vous. » Une semaine est déjà passée et l'autre passera aussi, l'appareil arrivera dans lequel je devrai m'enfermer pour des mois, peut-être pour des années. Il y a des moments où cette pensée me pousse au désespoir. Je retourne à l'école; heureusement que l'appareil n'est pas encore arrivé. Cependant, si c'est vrai que je ne boiterai plus, il serait mieux qu'il arrivât sans délai. Mais pourrait-il ne pas arriver? Le voilà, en effet, en retard à peine de deux jours, avec la précision de tous les événements fatals. Il est si haut qu'il me vient au cou, la cuirasse et les tiges en acier très fin, et rembourrées comme l'armure d'un chevalier antique; il ne pèse pas moins de cinq kilos; même les souliers laids et noirs font partie de l'appareil dans lequel je suis enfermé comme un esclave. J'essaie de marcher, de m'asseoir, de me plier, de courir : larmes et sueur se mêlent et se confondent.

— C'est une question d'habitude, m'assure mon oncle.

Mais je me sens tellement malheureux que j'éprouve une grande envie de mourir. Il est vrai que je ne boite plus, mais il est aussi certain que cet appareil ne me guérira pas, qu'au contraire il usera mes nerfs. Mais il faut le porter; on l'a payé trois cent lires; on en a tant parlé, on a tant de confiance en son efficacité que ma mère, plus sévère et tenace que jamais, crierait au crime si je devais le quitter; et, même si on décidait de le renvoyer, jamais le grand officier Aniello Meglio ne serait disposé à nous rembourser l'argent.

« Il n'existe pas de guérison qu'on puisse obtenir sans souffrance, et à la souffrance on finit par s'habituer. » Ainsi pense ma mère, et elle est tellement heureuse, pauvre maman, de ne plus me voir boiter que je ne songe nullement à lui désobéir. Mais j'ai dîné sans goût, j'ai fait mes devoirs sans attention et, la nuit, je n'ai pas pu dormir à l'idée de me présenter le lendemain au lycée dans mon armure. Que dira Inès? Et les camarades, ne me taquineront-ils pas? Voilà : j'entre en classe avec cinq minutes de retard, tous les yeux sont tournés vers moi qui, rougissant de honte et de fatigue, cache dans un mouchoir ma figure en sueur. Il me paraît que mon banc est terriblement éloigné de la porte et que tout le monde doit entendre le *cri-cri* que mon appareil fait à chacun de mes mouvements. L'heure de la gymnastique approche, dans quelques minutes nous descendrons au gymnase. Nous y voici, tous encadrés et prêts à la marche. Je devrais prendre mon courage à deux mains et dire au moniteur que je suis enfermé dans un appareil d'acier; mais je n'ose pas; je le lui dirai quand je n'en pourrai plus. Voilà qu'il donne le départ. Et après la marche c'est la course, et après la course le saut en longueur et celui en hauteur, et les anneaux, et les barres, et la perche, et la corde. Par un miracle de volonté, je résiste jusqu'à la cloche; mais, avant de nous laisser partir, le moniteur me fait sortir des rangs et, sans rien dire, il me tâte. Ce fut comme si le monde s'écroulait devant moi; la curiosité de mes camarades était sans bornes et, à notre retour en classe, on ne parla pas

d'autre chose. L'heure du cours de onze heures à midi, après la gymnastique, est un baume; j'ai mal aux os, mais, enfin, je suis assis. Le professeur ne m'interroge pas, comme s'il lisait dans mes yeux tout mon égarement; durant cette heure, je suis l'objet de la pitié générale. Mais les peines de cette journée ne sont pas finies : à la sortie, tous mes camarades me suivent pour me voir marcher, et le *cri-cri* de mon appareil fait scandale. Enfin, gagnés par la faim, l'un après l'autre ils m'abandonnent et je peux, finalement, continuer seul les quelques kilomètres de route horrible en montée qui mènent chez moi, où j'arrive en retard. Malgré cela, le maigre déjeuner n'est pas prêt.

L'après-midi, ce fut la même chose; mais à l'approche du soir, à la sortie de l'école, j'avais retrouvé mes forces; et l'appareil ne me gênait plus, mes livres ne me pesaient plus. Donc, me disais-je, le grand officier Aniello Meglio a raison; ce doit être vrai que le prince de Caracciolo porte sa cuirasse avec aisance rue de Tolède. Pourquoi ne pas l'imiter? Et je m'en allai me promener avec quelques amis avenue Stesicoro, et je finis même par boire de la limonade. J'étais tellement heureux que je ne me rappelais plus l'appareil et que tout me semblait beau : après de longues heures d'angoisse, j'avais retrouvé la joie de vivre. Mais, hélas! cette joie qu'on retrouve avec tant de difficulté, on la reperd comme un rien : au fur et à mesure que je m'éloignais des beaux magasins éclairés pour prendre la solitaire route noire qui m'amenait chez moi, toutes les peines de la journée refluaient en moi; demain, pensais-je, le supplice sera peut-être et même certainement plus dur. En somme, ma vie se réduit à désirer la nuit qui me délivre de ma cuirasse, ou la fièvre qui m'oblige à garder le lit; à treize ans à peine je voudrais que le matin, c'est-à-dire la vie pour tout le monde, n'arrivât jamais. Ma vie à moi est celle qu'ému je goûte dans mon petit lit (même s'il est dur et si le matelas me pique), mon esprit est libre de penser et mon corps de se mouvoir, et j'éloigne le plus possible le sommeil qui arrivera profond et ininterrompu, vrai

sommeil d'enfant, qui, d'un seul coup d'aile, me fait passer de l'obscurité amie à la lumière redoutée du réveil.



Et l'hiver est passé qui m'aidait un peu à supporter mon poids d'acier; l'hiver m'était un peu complice avec ses froids et ses nuages; maintenant le printemps est venu; plus besoin de porter de manteau ni de parapluie; il me semble que je suis tout nu au milieu de la rue avec mon appareil que le beau temps rend plus lourd. On commence des interminables promenades scolaires, on s'habille légèrement et les camarades m'invitent à jouer au ballon sur la place, en face de l'école; je ne refuse jamais, si on me le propose, de faire la lutte ou de « chahuter » le professeur qui le mérite. Mais qui reste toujours vaincu sur le terrain? C'est moi, à cause de mon appareil.

Un jour, deux brutes amenaient, tenu par une mince cordelette, un bœuf à l'abattoir. Nous étions assis sur le seuil du lycée et nous regardions les efforts que faisait l'animal pour se libérer. Tout à coup, le bœuf se mit à sauter et à donner des coups de corne. Ce fut une fuite générale. Je restai le dernier, je tombai, et l'animal fonça sur moi, la tête baissée. Heureusement que l'acier très fin de la cuirasse me sauva. La bête, d'un coup de corne dans la tige de l'appareil, me souleva et me rejeta par terre. Quand je pus reprendre mes sens, je vis des gens autour de moi; je me levai; à quelques pas de moi le bœuf gisait dans une flaque de sang.

C'était là le côté utile de mon appareil, qui m'épargnait ainsi les coups : mes camarades avaient désormais perdu tout à fait le goût de me battre; maintenant ils ne pouvaient que me donner quelque gifle; à me battre, c'étaient eux qui se faisaient du mal. Mais le mal que je ne révélais à personne et qui cependant était le plus meurtrier, car il laissait des traces profondes dans mon âme, c'était l'obsession du sentiment d'infériorité et d'esclavage dans lequel je me trouvais depuis que je por-

tais la cuirasse; et comme je ne pouvais pas songer à réagir, je finissais par tomber de plus en plus bas, jusqu'à me considérer non pas comme un homme, mais comme une pauvre bête enchaînée.



L'été vint, en galopant, ce maudit été africain qui accompagne les épreuves et leurs suites pas toujours favorables, et qu'accompagnent les brûlantes rafales de poussières et les bains de mer et de sueur. Cet été me rendait littéralement fou. Ma mère et mon oncle continuaient à me dire que mon amélioration était visible, et ils s'en montraient tellement contents que je ne savais pas quoi répondre; mais je savais bien qu'il n'y avait pas d'amélioration : après de longs mois de supplice, ma jambe était toujours dans le même état; seulement un grand chirurgien aurait pu m'être d'une certaine utilité, car il était clair comme le jour qu'il s'agissait de racler et de remettre à leur place deux os brisés.

Un soir, en proie au désespoir, je m'enfermai dans ma chambre et, prenant l'appareil, je le lançai contre le mur. « Assassin, » disais-je en mon for intérieur au grand officier Aniello Meglio, « Voleur de Napolitain! » Et ce qui m'exaspérait le plus, c'était la solidité de l'appareil, l'acier trempé qui avait défié les cornes du bœuf et les coups de mes camarades; il était là, brillant et sinistrement beau; je le regardais comme si je ne l'avais jamais vu auparavant, je l'examinai comme si c'était la première fois. Mes parents dormaient déjà depuis quelques heures. Comment faire pour rendre l'appareil moins odieux? M'aidant des ciseaux, des tenailles et du marteau, je commençai un travail difficile de simplification et je réussis à enlever une partie du cuir et à dévisser et éliminer un certain nombre de pièces métalliques qui, apparemment inutiles, étaient réellement les plus nécessaires.

Le matin suivant je me rendis à l'école allégé de quelque poids. Cette fois-ci, l'appareil, semblable à quelqu'un qui aurait été lardé de coups de couteau, criait à

tout mouvement et sans répit, mais je me sentais moins avili et moins fatigué qu'à l'ordinaire. Le soir je recommençai à démantibuler mon appareil et, avec la bravoure et la patience du bagnard qui, à l'aide d'une lime à ongles, scie les barres de fer de la prison, je le réduisis à ses parties essentielles; ce travail dura juqu'à l'aube, qui annonçait une journée d'insupportable chaleur.

Mes camarades vont en sandales; moi, je suis obligé de garder mon costume hivernal de marin, aux pantalons longs et larges qui cachent l'appareil, à cause duquel j'ai été renvoyé aux épreuves d'octobre en plusieurs matières; seul le moniteur de gymnastique, par ironie ou par pitié, ne m'a pas refusé.



Demain ce sera le dernier jour de l'année scolaire. Enfermé tout l'après-midi dans ma chambrette, je ne cesse de pleurer et de soupirer. J'ouvre et je referme les cahiers et les livres, je n'ai aucune envie de lire ni d'écrire, je passe des heures à dessiner des choses incompréhensibles sur les pages blanches. Toute l'année scolaire passe devant mes yeux, année malheureuse pointillée d'un premier amour malheureux, année qui se terminera demain matin comme elle a commencé dans le mépris de mes camarades et l'indifférence des professeurs envers l'élève négligent. Le soir est venu : de ma fenêtre je vois les fanaux s'allumer un à un, mais je n'allume pas dans ma chambre, car j'aime l'obscurité. J'entends piaffer dans la rue, quelqu'un frappe à la porte cochère, la pensée que ce pourrait être mon oncle venant de la campagne me trouble.

Sans doute, me dis-je, l'oncle est venu contrôler mon appareil, et malheur à moi s'il le trouve dans l'état où je l'ai réduit. Oui, c'est lui : habillé en chasseur, armé de son fusil et accompagné de son chien. Pourquoi est-il arrivé si tard? Ordinairement il arrive le matin. La porte s'ouvre; mon oncle mène son cheval à l'écurie; il monte l'escalier; le bruit de sa puissante respiration arrive jusqu'à ma chambre, ses lourdes chaussures font un

grand tapage; voilà qu'il frappe à ma porte; il entre, sérieux, froid; il m'embrasse; il s'assoit en face de moi.

— Allume ta lampe, me dit-il.

Dans sa main il tient une petite cage d'une dizaine de centimètres carrés.

— Regarde le beau canari que je t'ai apporté. Il chante si bien que c'est un plaisir de l'entendre... Alors, tu l'as toujours, ton appareil? Depuis combien de mois le portes-tu?

— Depuis huit mois.

— Il te gêne?

— Beaucoup.

— Sans doute. Enlève-le, je veux voir si ta jambe est guérie.

— Non, elle est comme avant.

— Impossible, il doit y avoir une certaine amélioration.

Je me déshabille. L'oncle m'examine.

— Il y a un certain progrès, conclut-il. Tu ne t'en aperçois pas, mais moi qui suis médecin je le vois; la guérison est longue par cette méthode; seule la chirurgie va vite.

— Et l'on souffre moins sous les fers d'un bon chirurgien.

— Allez, habille-toi et laisse de côté ton appareil. Tu es content? Maintenant, viens à table. Ce matin j'ai été à la chasse, je t'ai apporté du bon gibier.

L'oncle m'a laissé seul m'habiller; j'ai compris alors que ma mère lui avait écrit et que la décision de me libérer de la cuirasse avait été prise primitivement par elle. Sans hésiter, j'ouvris la petite cage et le canari prit son vol et disparut.

— Demain, c'est le dernier jour de classe, ai-je dit à ma mère. Tous mes camarades porteront des habits d'été, je voudrais moi aussi y aller en pantalons courts, maintenant que je n'ai plus l'appareil.

— Naturellement, a répondu l'oncle.

Et il m'a donné une lire.

Ma sœur repasse mon costume blanc qui sent le jasmin; je vais dans la cuisine me laver les jambes. La nuit est longue à passer; j'ai l'impression que le jour n'arrivera jamais. C'est comme si, pour la première fois, le soleil ne devait plus paraître. L'oncle, qui dort dans ma chambre, a un sommeil tellement agité qu'il me fait peur. Il rêve qu'il est à la chasse et qu'il tire des oiseaux fabuleux qui ne craignent pas son plomb et qui, d'un coup de bec, lui coupent la tête. Il s'est réveillé deux ou trois fois pour me demander si je dormais; je lui ai répondu affirmativement. Si grand et si sévère qu'il soit avec sa barbe et sa moustache ondulée et sa chevelure léonine et ses yeux de guerrier, dans le lit citadin il paraît un grand enfant égaré. Il ne dort bien qu'à la montagne. Ici, au milieu de quelques centaines de milliers d'habitants, il est comme pris d'une angoisse indicible : pour lui, les citadins sont tous des voleurs et des assassins; c'est pourquoi il garde son fusil pendu au mur et de temps à autre il lève la tête et il tend l'oreille pour s'assurer que son cheval est toujours dans l'écurie. Il a rêvé un peu de tout, et, dans ses réveils continuels et brusqués, en peu de mots il me conte ses cauchemars : il a même rêvé que c'était lui qui portait mon appareil. Il s'assoit sur le lit et allume son demi-cigare; il porte sa gourde à sa bouche et boit ce qui reste de vin; il m'offre des figues sèches; dans l'obscurité le feu de son cigare éclaire ses yeux de chat. Cette nuit est une fête étrange qui se termine à l'aube quand l'oncle se lève, s'habille et descend à l'écurie et enfourche son cheval et s'éloigne vers la montagne. Alors un beau silence s'ensuit, et la puanteur de bergerie que l'hôte a laissée me réconcilie avec le sommeil pendant quelques heures. Déjà le matin fait son irruption avec les chevriers et les muletiers; dans l'air limpide et sonore de juillet tout cri monte au ciel. *Debout, les enfants!* il passe l'homme qui vend des glaces aux arachides, aux amandes, au café, au citron, au chocolat, à la fraise; les boulangers débitent des petits pains chauds; aujourd'hui, c'est une journée d'un agréable étouffement; il est vrai que des

nuages d'hirondelles passent et repassent sans cesse, jetant des cris alarmants, indécises si elles doivent se réfugier sur la montagne ou à la mer. Aujourd'hui c'est ma journée, car elle est entièrement dédiée à ma personne; tous les sourires et tous les prix sont pour moi qui reviens à la vie après huit mois d'esclavage. Me voilà triomphant dans mon costume de sport, dans mes chaussures de toile blanche, les jambes nues jusqu'au dessus du genou, bien peigné, parfumé, le cœur regorgeant de bonheur, comme un jardin suspendu, rempli des plus belles fleurs estivales. L'heure est arrivée de me rendre à l'école, vers le triomphe final; je suis le champion qui sort de chez moi; à toutes les fenêtres, à toutes les portes, à tous les balcons il y a des gens qui me connaissent et qui me regardent comme un héros rentrant dans sa patrie entre deux haies de peuple; il ne manque que les drapeaux et une pluie de roses. Pendant un bon bout de chemin, je sens que des centaines d'yeux me pénètrent; humblement la route disparaît sous mes pieds; et voilà l'accueil festoyant des places ensoleillées et des avenues bordées de jardins et de potagers, affectueusement enlacées par des arbres majestueux et par le linge largement mis à sécher. C'est d'un pied léger que je foule les pierres; ici et là, c'est comme un souvenir ininterrompu de mes larmes et de mes soupirs; ces bancs-là caressaient ma lassitude mortelle; maintenant je les saute, comme un poulain les obstacles; ce dernier jour de classe, je veux le vivre pleinement, minute par minute, car c'est le jour le plus beau de ma vie, de cette vie perdue et retrouvée comme un chiffon abandonné dans la boue, comme un lis refleurissant. Les fenêtres du calycée, sur la colline, resplendissent au soleil, et les camarades, charmantes fauvettes toutes habillées à neuf, sont aux balcons attendant la cloche; et la classe est parfumée comme une serre. Tout le monde me parlera, tout le monde me regardera avec admiration, Inès s'étonnera de ma soudaine métamorphose; sous peu je serai le protagoniste du spectacle qui commencera par le discours du professeur de latin, le même professeur qui a

commencé l'année scolaire par le poème qui ehante l'amour malheureux de Pyrame et de Thisbé.

— Voilà, me dis-je; maintenant tout le monde se retourne pour me regarder; non, pas encore; et déjà je rougis; l'émotion accélère les battements de mon cœur; je ne regrette presque pas de n'avoir pas encore été remarqué au banc des ânes, ce qui signifie que c'est comme si je n'étais pas en classe, de sorte que j'ai le temps de me remettre.

Et le temps passe; une heure, deux heures; il est déjà onze heures; à midi la cloche sonnera pour la dernière fois; dans soixante minutes, tout le monde se dira adieu. Et Inès qui ne s'est pas encore aperçue que je n'ai plus l'appareil et que mes jambes sont nues et libres jusqu'au dessus du genou, que je suis comme tous les autres garçons et donc digne aussi d'un sourire! Et soudain la cloche paraît se déclencher tout contre ma tête, sonner avec une heure d'avance; mais non, il est midi; tous mes camarades s'embrassent, se serrent la main; mais pour moi il n'y a rien autre que de l'indifférence, une indifférence générale que je juge voulue; en vain je m'efforce d'attirer l'attention sur moi. Nous voilà dans le vestibule et puis sur la place, et enfin je reste seul sur la route poussiéreuse qui mène chez moi; et je m'en vais lentement, déçu, bien plus fatigué que quand je portais la cuirasse.

Cette liberté sans bornes de mon corps a perdu toute fascination; et je devrai attendre trois longs mois, le premier jour de la nouvelle année scolaire, avant de revoir Inès, sans compter qu'entre temps ma mère et mon oncle pourront revenir sur leur décision et m'obliger à remettre l'appareil qui, cette fois-ci, sera remis à neuf par le grand officier Aniello Meglio en personne, lequel, infaillible et implacable, tous les ans, au mois de novembre, revient à Catane.

ANTONIO ANIANTE.

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

Henri Massis : *Le Drame de Marcel Proust, Préface de Bernard Grasset*, Grasset, éditeur. — Amélie Fillon : *André Maurois romancier*, Société française d'éditions littéraires et techniques. — René Lalou : *Roger Martin du Gard*, Editions Gallimard.

Avant de vous parler du très curieux, du très pénétrant livre que M. Henri Massis vient de consacrer à Marcel Proust (**Le Drame de Marcel Proust**), laissez-moi vous présenter un fragment proustien que j'aime pour le délié de sa psychologie et pour la souplesse onduleuse de son rythme qui épouse à merveille les mouvements de l'âme à capter dans les mots. Oyez donc :

Il n'appartient qu'à ceux qui ont le cœur tendre de connaître les plaisirs d'une espèce de rêverie douce qui occupe et qui divertit l'esprit, et qui séduit même quelquefois si doucement la raison qu'elle donne mille plaisirs qu'on ne saurait définir. — Il est bien vrai, reprit-elle, qu'il n'appartient pas à toutes sortes de gens de se mêler de rêver et qu'il y en a beaucoup qui en parlent, qui ne savent pas ce que c'est que de laisser insensiblement égarer son esprit, en l'abandonnant plus tôt aux mouvements de son cœur qu'à la conduite de cette impérieuse raison qui veut qu'on ne pense rien qu'elle n'ait approuvé. Car, pour rêver doucement, il faut laisser errer son esprit, et le laisser aller sur sa foi; il faut être seul, il faut être aux champs, il faut avoir quelque chose dans l'âme qui ne déplaise pas, il faut être d'un tempérament un peu mélancolique, il faut vouloir ne penser à rien et penser pourtant à quelque chose, et ne penser pourtant à rien. Il faut être capable d'un certain endormissement des sens, qui fasse qu'on croie presque songer les choses à quoi l'on pense, et il faut enfin que l'usage de la raison soit suspendu jusqu'au point qu'on ne sache presque où l'on est. Il faut, dis-je, qu'on n'entende que confusément

le chant des oiseaux ou le bruit des fontaines et que les yeux même ne voient pas la diversité des objets.

A quel tome du *Temps perdu* ai-je emprunté ce passage? Ne cherchez pas, il s'agit d'une page d'un roman fort oublié après avoir été fort célèbre et qui n'est autre que la *Clélie* de Mlle de Scudéry! Le citer c'est faire d'une pierre plusieurs coups. Il me semble qu'on oublie trop les romans d'alors lorsqu'on évoque la physionomie de notre 17e siècle. C'est bien Sainte-Beuve, si mes souvenirs sont bons, qui fait gloire à Rousseau d'avoir apporté la rêverie dans notre littérature. Madeleine de Scudéry vous montre qu'en plein 17e siècle, il était chez nous des âmes à qui révéler les charmes de la rêverie eût été chose très superflue! Vous voyez sans peine l'intérêt du fragment de *Clélie* par rapport à Marcel Proust! *La recherche du Temps perdu* connaîtra-t-elle le sort de *Clélie* et du *Grand Cyre* où il y a tant d'ingénieuse psychologie, tant de portraits pris sur le vif et dont on donnait les clefs tout comme il est d'usage pour les portraits dessinés par Marcel Proust? Je sais de bons esprits qui se posent pareille question. Peut-être le livre de M. Massis peut-il vous aider à répondre, et dans un sens favorable à Marcel Proust! Madeleine de Scudéry a vu défiler sous son regard curieux « la société » du 17e siècle, Marcel Proust durant vingt ans a fréquenté « la société » de la Troisième république. Or, Marcel Proust lorsqu'il se mêlait au flot des humains portait avec lui des drames aigus, des questions acérées sur lui-même, une curiosité douloureuse de sa vie intérieure et cachée. Il se savait plein de problèmes invisibles et obsédants. Le tête-à-tête cruel avec ses problèmes et ses secrets lui avait donné le sens rapide de l'observation en profondeur, le sentiment d'une vie inconnue des êtres, soigneusement dissimulée derrière l'apparence convenue, l'aptitude à deviner de fulgurante manière, d'après un signe minime, un mouvement involontaire, un éclair du regard, une inflexion de la voix, une réalité intime qui jamais ne s'avoue. Les impondérables révélateurs, il les saisissait au vol. Pourquoi? Parce que les terribles questions qu'il avait été obligé de se poser à lui-même et sur lui-même lui avaient donné en face des autres êtres « le génie du soupçon ». Je trouve beaucoup de suc à ces quelques lignes

simplement mises en note par M. Massis au bas d'une page : « Sa place rituelle, a-t-on dit, est « derrière une fenêtre ». Mais son *génie du soupçon* lui vient du terrible soupçon qu'il a d'abord sur lui-même. C'est son propre secret qui le rend si curieux des secrets des autres : il se cache derrière ses personnages. » « Proust, dit Léon Daudet, se coule derrière la tapisserie et contemple les bâtis de la trame, dût Hamlet le prendre pour un rat. » L'excellente Madeleine de Scudéry auprès de Marcel Proust prenait un peu bonnement les données de l'observation : elle ne semble pas avoir fait les quelques expériences atroces, ni connu les tête-à-tête angoissants avec certains éléments de soi-même, conditions requises pour saisir chez les autres êtres les mystères qui se cachent. Remarquons au passage que si Marcel Proust a connu quelques expériences atroces et... fructueuses pour le peintre de l'humanité, il lui a manqué, du moins je le crois, d'autres expériences suraiguës... Je songe à ces périodes elles aussi bien mystérieuses où l'on est enlevé de terre par le sentiment du trop de vie, par une folle exubérance qui vous fait apparaître le monde comme un tourbillon de musique et bouleverse toutes les perspectives coutumières. On reste alors des jours et des jours en état d'étonnement miraculeux et comme perdu dans la merveilleuse souffrance du trop de bonheur. Un témoignage complet sur la vie me semble requérir et les expériences atroces et ce que j'appelle, faute de mieux, les expériences merveilleuses. Il manque quelques dimensions au témoignage proustien.

Marcel Proust fut-il « observateur » ? M. Massis nous incite à poser la question. Il cite le propos de Marcel Proust affirmant son « manque total d'observation ». Et aussi les passages où il prétend qu'on « ne connaît les autres qu'en soi », et qu' « il est inutile d'observer les mœurs puisqu'on peut les déduire de lois psychologiques ». Avoir de la sorte fait fi de l'observation pour ne se confier qu'à l'introspection, méthode « paresseuse », ne va pas sans un gros risque au dire de M. Massis. Complétée et redressée par l'observation, la vision de Proust « en eût été autrement peuplée, plus humaine, plus vraie »... Problème délicat, car ce problème de « l'observation » est fécond en surprises. C'est qu'à côté de l'observation

volontaire existe l'observation inconsciente et qui peut être une faculté très puissante, chez certains sujets qui la possèdent souvent à leur insu. Même un homme du commun peut faire sur lui des remarques qui peuvent éclairer des cas exceptionnels. Je suis fort souvent distrait, mais en règle générale, si distrait que je puisse être, dès qu'un homme rencontré, même fugitivement, est muni de quelque particularité curieuse de caractère, je le happe à mon insu, il s'insère de lui-même pour toujours et avec un grand relief dans mon esprit. Je m'étonne de le voir reparaître plus tard, vivant et fourni, au centre de ma conscience, alors que je ne croyais même pas lui avoir prêté une minute d'attention particulière. Je peux supposer que chez un Proust, pareil pouvoir devait exister avec une tout autre envergure.

Dans la préface riche en observations de moraliste pénétrant que M. Bernard Grasset donne au livre de M. Massis, une remarque de qualité attire avant tout mon attention. « Je pense, dit-il, que tes lumières sur Proust viennent précisément de tes propres questions sur la vie. » Voilà qui va loin. La naïve image du critique, être purement objectif, placé devant l'âme d'un écrivain comme un savant devant un tissu à disséquer, prête à sourire. Sans doute la volonté d'être équitable et véridique est la conscience du critique, mais un certain regard aigu et investigateur d'un critique est aussi une chose qui a été payée. Et l'on sent bien que beaucoup des questions anxieuses à Proust, M. Massis ne les lui poserait pas s'il ne les avait d'abord rencontrées, — et peut-être douloureusement — sur son propre chemin. L'interrogation acérée de Proust ne cesse de déborder le cas de Marcel Proust.

Derrière le critique, on sent l'homme qui s'interroge anxieusement sur l'Homme. M. Massis s'applique à chercher la manière dont Proust, avec ses problèmes, ses drames, ses secrets est engagé à fond dans la création de cette œuvre où d'abord l'âme semble « absente »... La question que Nietzsche se posait sur la tragédie grecque : « Quelle fut la signification de la tragédie par rapport à l'âme grecque? », au fond, M. Massis la pose pour Marcel Proust. Quelle est la signification de l'immense roman proustien par rapport à l'âme de Marcel Proust? on sent partout cette question cachée! Pour y ré-

pondre, le critique doit se faire explorateur des régions sous-marines de l'âme et s'appuyant à la fois sur des textes qui ont des résonances secrètes et sur l'intuition psychologique, il s'engage résolument dans la voie de l'Invention. Critique créatrice qui réclame parfois le saut audacieux dans l'hypothèse et la décision de tracer une piste aventureuse dans les sables mouvants. Il faut d'abord saisir sur les lèvres de Proust des aveux ou des germes d'aveux, ensuite se demander si dans ses premiers essais qui amorcèrent une œuvre qui parut d'abord sans lendemain, Proust n'aurait pas donné quelques clefs précieuses de lui-même; enfin il faut se jeter dans le labyrinthe du *Temps perdu,* se faire inquisiteur pour chacun des multiples personnages et se dire : lequel d'entre eux porte en lui des confidences secrètes de son auteur? C'est ainsi que la mère de Marcel Proust sort peu à peu de l'ombre pour prendre par rapport à l'œuvre proustienne une valeur capitale. La mort de sa mère devient un moment décisif et pour la vie de Marcel Proust et pour l'enfantement de son œuvre. Quand meurt sa mère, pense M. Massis, Marcel Proust du même coup meurt définitivement à la vie. Du sentiment de désespoir et de néant qui l'envahit alors monte l'appel de l'œuvre à faire où il ressuscitera « ce passé béni où sa mère vivait encore ». Et cette œuvre sera autre chose de plus aux yeux de M. Massis : une tentative de rédemption pour un être tourmenté par ses chutes, une aspiration à vaincre l'angoisse du néant, une postulation vers l'Eternité. L'attitude qui vit au fond de *la Recherche du Temps perdu* serait donc d'essence religieuse. On voit toutes les discussions que peut soulever cet ouvrage où un psychologue incisif et délié donne la main à un homme doué de sensibilité philosophique, j'entends le don de s'émouvoir à la seule pensée de la Destinée humaine.

§

C'est un ouvrage bourré de renseignements, consciencieux et vivement conduit que Mme Amélie Fillon consacre à **André Maurois romancier.** Elle nous donne d'abord des considérations sur l'homme; elle analyse et commente ensuite la série des romans depuis *Ni Ange ni bête* jusqu'à *l'Instinct du*

*Bonheur.* Enfin des remarques sur l'œuvre terminent le volume. Bon élève fut M. Maurois, bon lauréat il se montre par la suite. Docteur honoris causa de l'Université d'Edimbourg, docteur honoris causa de l'Université de Princeton, docteur honoris causa de l'Université de Saint-Andrews, docteur honoris causa de l'Université d'Oxford! Je songe au vers que l'un des membres de la Pléiade adressait à Baïf : O docte, doctieur et doctime Baïf! Mme Fillon cite un texte de Maurois que je ne puis m'empêcher de reproduire. Un critique d'esprit délié pourrait en tirer tout ce qu'il est possible de dire et pour et contre Maurois.

Suis-je très différent de l'enfant qui tourne sous ces arbres? Les traits essentiels y étaient, cette curiosité, cette tendresse timide et secrète, ce besoin d'agir, *cette indifférence à l'objet même de l'action.* Je me souviens, sous ce préau, de mon ardeur aux jeux; pendant quelques mois, bien lancer une balle, bien la reprendre, me semblèrent les choses les plus graves du monde. Frivolité? Oui. Peut-être. Mais surtout conformiste. Exactement le contraire d'un révolté. Heureux seulement si je me sens encadré, partie d'un ensemble solide dont je puis être une pièce utile. D'où le besoin d'être un bon joueur de golf, si je suis parmi des joueurs de golf, un bon philosophe parmi des philosophes, un bon industriel parmi des gens de métier. Si je vivais parmi des chasseurs de phoques, je serais un loyal chasseur de phoques, et sans ennui.

Evidemment, voilà qui ne rappelle que d'assez loin l'enfance d'un Rimbaud!

Il y a bien de l'intelligence dans la façon de montrer la structure des divers romans de M. Maurois. A mon grand regret, je ne suis pas d'accord avec Mme Fillon lorsqu'elle prononce le nom de Racine à propos de M. Maurois et écrit « que Maurois tend, dans ses romans, et ceci toujours davantage, à se rapprocher du classicisme strict dont l'auteur d'*Andromaque* reste la plus parfaite incarnation ». Il me semble plutôt que l'art de M. Maurois est conforme à une certaine idée que certains écrivains d'aujourd'hui se font du classicisme. Et cela fait une nuance! Mme Fillon, à propos du style de M. Maurois, nous donne d'ailleurs de fines et jolies pages d'analyse. Elle excelle à découvrir des jugements de M. Maurois où, en appréciant d'autres écrivains, il se définit

du même coup. Je songe en particulier à un fragment fort révélateur sur l'art de Tourguenieff. On lit avec plaisir et profit le livre de Mme Amélie Fillon.

A M. **Roger Martin du Gard,** M. René Lalou consacre une plaquette fort claire, émaillée de formules heureuses et tout animée de sympathie. Considérons cette esquisse comme la promesse d'un plus vaste ouvrage. M. Lalou discerne chez M. Roger Martin du Gard des qualités d'architecte, les méthodes scrupuleuses de l'historien, un souci de problèmes généraux de notre époque et en même temps le sens des originalités individuelles et de la vie concrète. A propos de *Jean Barois,* il écrit : « Il a étudié cette époque en historien; puis il en a construit sa vision en romancier. » Enfin M. René Lalou est fort sensible au fait que M. Roger Martin du Gard, tout en se montrant peintre réaliste et sans complaisance de l'humanité, garde sa foi en la raison humaine. Très bien, mais qui s'amusera à dresser la liste de toutes les définitions que les philosophes nous donnent de la raison et qui s'amusera à regarder de près la manière dont le même philosophe fait varier le sens du mot raison suivant l'arrière-pensée qu'il a dans l'esprit quant au genre de service qu'il veut demander à la raison?

GABRIEL BRUNET.

## *LES POÈMES*

Rainer Maria Rilke : *Poèmes,* traduction de Lou Albert-Lasard, Gallimard. — Antoine Duclos : *Signaux!,* « Editions du Phénix ». — Monny de Boully : *Accueil au Capitaine,* « Cahiers du Sud ». — Jan Bouhier : *Hallucinations,* René Debresse. — Raoul Hautier : *Ariel et les Sirènes,* s. n. d'éditeur. — Olivier Meurice : *Connaissance du Printemps,* « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Simone Gray : *Bonsoir, ma mie,* s. n. d'éditeur.

Trop fréquemment j'ai, dans la série de mes chroniques consacrées aux *Poèmes,* signalé, avec ce qui me paraissait leurs qualités ou leurs faiblesses, des traductions de poètes curieux ou considérables tant parmi les modernes que chez les Anciens, pour omettre la transposition en français d'un certain nombre de **Poèmes de Rainer Maria Rilke** par Mme Lou Albert-Lasard. C'est une bonne fortune pour ceux qui, comme moi, ne sont pas capables d'apprécier dans l'original les beautés et les raffinements d'un texte poétique alle-

mand, qu'il se soit rencontré une interprète de cette haute et particulière valeur. Mme Lou Albert-Lasard a vécu dans l'intimité de Rilke qui, je crois, d'après ce qu'on m'a dit, d'après ce qu'on en a écrit, d'après aussi mes propres impressions lorsque, il y a bien des années, j'ai eu l'honneur de le rencontrer soit chez Emile Verhaeren, soit dans l'atelier de Rodin, ne se livrait guère ni aisément. La douceur attentive, une sollicitude fine et intelligente conquérait mieux, sans doute, à ses amies qu'à ses amis la confiance de Rilke : je me souviens avoir lu de très délicates impressions rapportées par Mme Monique Saint-Hélier, qui, toute jeune, l'avait approché... L'amitié du poète et de Mme Albert-Lasard ne fut pas vaine, puisque, après le portrait qu'elle en a peint et qui est très sensible et pénétrant, elle nous vaut aujourd'hui une traduction qui porte en soi tous les gages d'une fidélité, d'une compréhension bien au delà de l'ordinaire.

« Au risque », nous prévient cette scrupuleuse traductrice, « de passer pour maladroit, le traducteur a cru que son devoir était de restituer en toute leur étrangeté les particularités des moyens étrangers, plutôt que d'en affadir l'esprit en le forçant dans des formes admises ». De cette décision nous serons, en premier lieu, reconnaissants à Mme Lou Albert-Lasard. Assez de ces traductions qui craignent d'offusquer notre incompréhension des façons de penser ou de s'exprimer qui nous sont inhabituelles ou insoupçonnables, et qui accommodent à la mode de chez nous ce qui fait la singularité et la grandeur que nous nous efforçons, au contraire, de pénétrer et de comprendre. La traductrice a choisi de très significatifs poèmes dans les recueils que Rilke a publiés aux différentes périodes de sa production; elle y a joint des poèmes « inédits dans le texte allemand écrits pour Lou Albert-Lasard ». Je citerai tout de suite, dans la traduction, le premier en date de ceux-ci :

Comme les oiseaux qui habitent les grandes
cloches dans les clochers et qui, soudain,
par des émotions retentissantes
poussés dans les aires claires du matin
et refoulés dans leurs vols,
tu vois écrire

les signatures
de leurs belles frayeurs autour des tours :

ainsi, à ces résonnantes rumeurs,
nous ne pouvons rester dans nos cœurs...

(j'ai respecté le texte imprimé où, me semble-t-il, au second vers, il conviendrait de lire : qu*e* et non pas qu*i*... à moins que ce soit : *à* qui, et non : *et* qui...). Cette grande image des oiseaux et des cloches, et qui écrivent leurs signatures de frayeur autour des tours... je ne sais quelle cécité d'âme ferait qu'on n'en fût pas ému. Mais passons à des poèmes de Rilke connus de tous lettrés germanisants : *Le Livre des Images*, les *Sonnets d'Orphée,* les *Elégies de Duino,* tant de puissantes pièces des *Nouveaux Poèmes,* des *Derniers Poèmes* ou des *Œuvres posthumes...*

Je me souviens d'une hantise. Un poète ami, récemment, a fait chanter en ma mémoire deux vers allemands dont je subis — avec quelque joie — la magie prestigieuse et inquiétante :

Denn unter Wintern ist einer so endlos Winter,
Das, überwinternd, dein Herz überhaupt übersteht...

La traduction d'un *Sonnet à Orphée* rejoint même du texte la « voix, rauque, humble et ardente », si je m'en fie à Jean Cassou, quand elle « sonne », où rayonnent ces deux vers, cette effusion de riche abandon :

Devance tout adieu, comme s'il était derrière
toi, comme l'hiver, qui juste s'en va.
Car, parmi les hivers, l'un est si éternellement hiver
qu'en lui survivant ton cœur tout entier survivra.

Sois toujours mort en Eurydice, — monte plus chantant,
en louange remonte dans la pure relation.
Parmi les éphémères, sois dans l'empire du penchant,
sois un verre résonnant, qui se brise déjà dans le son.

Sois — et connais pourtant du non-être la condition,
ce ton éternel de ton intense vibration,
pour que, cette unique fois, tu la sentes sans ombre.

A cette provision vivante de la pleine nature
autant qu'à la sourde et muette, aux sommes sans mesure
ajoute-toi en jubilant, et détruis le nombre.

J'eusse aimé opposer, confronter à cette forme quasiment abstraite, celle plus plastique et souple du sonnet qui suit : « Bouche de fontaine, ô toi, bouche généreuse... ruisselante figure, masque de marbre... » Mais pourquoi n'aurai-je recopié d'une page à l'autre cet admirable livre? Que le lecteur en perçoive un reflet de beauté : c'est mon désir, et je souhaite qu'il le lise avec la même fièvre de joie et de profonde réflexion qu'il a, d'emblée, allumée en moi. « C'est, dit encore Jean Cassou, qui égale Rilke à Goethe, c'est une des grandes voix que l'on puisse entendre, tour à tour grondante et immatérielle, déchirée et souveraine. » Rendons grâces à la traduction de Mme Lou Albert-Lasard qui transmet aux lecteurs français cette souveraine impression.

Un éditeur parisien — ou à peu près, puisqu'il indique à Issy-les-Moulineaux son adresse — a créé une collection de « textes français et allemands illustrés » à des prix fort accessibles. C'est là une initiative que je me plais à louer. Je trouve dans le programme de la collection les noms de Rudolf Leonhard, d'Emil Ludwig, d'Ernst Toller, et, parmi les Français, Barbusse, J. R. Bloch, Malraux... Je crains que la collection soit plus ou moins entachée d'esprit politique ou sectaire, et que la littérature, qui seule devrait importer, passe au second rang. Le livre signé Antoine Duclos : **Signaux! (Signale)** appartient à cette catégorie. Il contient, dans son texte bilingue confronté, une indéniable puissance d'évocation, un souffle pamphlétaire; et les vers ardents, parfois trop oratoires à mon avis, emportent l'assentiment, créent une atmosphère alourdie d'indignation en présence des erreurs et des abus, contre les maîtres de l'heure, les profiteurs, les exploiteurs de toutes les forces saines et populaires. Antoine Duclos, tribun, n'a pas annulé Antoine Duclos, poète, et c'est par là qu'il nous intéresse. Il est direct et parfois violent, mais sa véhémence n'est ni factice ni, semble-t-il, d'ambition à son profit. Sachons attendre.

Combien il est rare qu'on se sente satisfait ou exalté à la lecture d'un poème en prose; combien peu de poèmes en prose méritent la méditation approfondie qu'il a pour tâche de provoquer! Les valeureux *Cahiers du Sud*, si dévoués à toutes les formes hardies et neuves de poésie, ont, en

novembre 1936, imprimé, et, à la Haye, on vient de réimprimer un poème en prose d'une valeur inattendue et fulgurante, **Accueil au Capitaine,** par Monny de Boully; ce sont des pages de grandeur, de pitié, de sagesse et d'amour, comme il convient à cette forme discrète entre toutes, sans fioritures factices, sans parures adventices, essentielle. Le thème est énoncé par une sorte de motif conducteur : « Quand vous aurez à reconnaître le sens des signes qui s'inscrivent dans le destin humain ou dans le cours des choses, souvenez-vous que tout est, en vérité, dans la puissance de l'œil qui voit. Et le sens de chaque signe est à double face, bonne ou mauvaise, faste ou néfaste, bénie ou maudite, mais éternellement double. » Les phrases sont ainsi fatidiques et sûrement mesurées, les phrases chantent et portent en leur chant une émotion cachée, en quelque sorte assourdie.

**Hallucinations,** un bain de nature, où le poète halluciné d'extase et de bien-être, s'abandonne : le printemps, le feuillage, les fleurs, l'eau courante; la mer, le ciel, un soir, des promenades qui l'invitent et qui l'incitent. L'auteur, Jan Bouhier, s'y plonge avec ravissement. Il voit, il s'identifie : « Mes sens se détachent de moi, ils courent pour atteindre, moi je n'atteins rien et j'attends. » De là s'élève le conflit entre cette joie qui fut inerte et l'impossible effort d'en rien exprimer. Un retour au bord d'une crique lui ouvre des pensées qui sourdent en lui, sans qu'il s'en fût douté. Si l'on « ne voit pas sa pensée », de même qu'on « ne voit pas son œil », il perçoit, il sent qu'il faut marcher et s'offrir, il faut faire accueil aux douleurs qui étaient obscures, les comprendre, souffrir soi-même, ou aimer, avant la mort. « La richesse de la nature quitte mon cœur... Mon cœur palpite aux pleurs des ruisseaux... » Langue riche, colorée, nombreuse et fertile en justes pensées.

Je ne loue pas pour la première fois, ici, le nom de Raoul Hautier, qui vient de publier **Ariel et les Sirènes** : « Une île! Une petite île déserte aux plages blondes, pleines de coquillages, où l'eau vient doucement mourir. » Pourquoi une telle phrase est-elle emplie d'incantations? Mirage et force des mots et des phrases simples et harmonieuses. Il faut lire *Romantisme;* il faut lire *la Petite Fille enchantée,* d'autres

poèmes non moins fleuris de prestiges et de lumières. Que de grâce dans cette souple arabesque de syllabes : « Ariel est vif et subtil comme une libellule au printemps; Ariel fuit lorsqu'on veut le prendre; Ariel rit, Ariel danse... Ariel chante la joie de l'esprit... » Les vers de Raoul Hautier ne manquent point de qualités fortes, graves; mais je leur préfère les poèmes en prose qui sont, sans doute, de leur auteur la forme la mieux expressive.

Olivier Meurice, dans ses poèmes en prose **Connaissance du Printemps** (titre qui a bien l'air de se souvenir à l'excès de Claudel), apparaît plus appliqué; il nous présente une série d'agréables aspects du printemps, des descriptions véridiques parfois charmantes. Les *Notes prises sous la pluie* en sont, à mon avis, la pièce la plus marquante.

Je ne veux point laisser passer sans le nommer le gentil livret de poèmes en prose, **Bonsoir, ma mie,** signé Simone Gray, gentilles mélodies, prestes et presque enfantines.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Henri Bachelin : *Monsieur Ildefonse*, Mercure de France. — Raymonde Vincent : *Campagne*, Stock. — Marie Gevers : *La Ligne de vie*, Plon. — Romain Roussel : *La Vallée sans printemps*, Plon. — Jean Rogissart : *Mervale*, Denoël. — Mémento.

Voilà longtemps que le roman campagnard, ou « régionaliste », ainsi qu'on disait environ 1900, n'a joui d'une telle faveur qu'à présent. Les récompenses pleuvent sur lui comme fleurs, oranges, éventails, mantilles sur un torero qui vient d'accomplir une belle estocade. C'est une véritable manne. Je n'énumérerai pas les noms de ses bénéficiaires, la liste s'en est trop allongée depuis quinze ans; mais j'attribue ce retour de faveur à deux faits : la lassitude que l'on éprouva, trois lustres plus tôt, à la lecture des récits de guerre, d'une part; de l'autre, ce goût primitiviste qui est lié à la renaissance des idéologies, et plus généralement des sentiments romantiques. Notons, cependant, cette différence entre l'amour de la nature de J.-J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand et de leurs disciples, et celui de nos contemporains : le premier était d'essence individualiste; le second se révèle de caractère panthéiste. Il suffit de

citer les noms de MM. Ramus et Giono, qui sont incontestablement les chefs du chœur rustique composé par nombre de romanciers d'aujourd'hui, pour comprendre ce que je veux dire. Ce dont il est question, pour ceux-ci, ce n'est plus de dégager la nuance d'âme particulière à un pays, selon la formule barrésienne, mais de retrouver la bonne nourrice universelle... C'est dans le rêve que se sont réfugiés, en revanche, les écrivains romanesques qui ne trouvaient pas les mœurs de notre siècle en harmonie avec les aspirations de leur « moi ». Mais, chose curieuse, tandis que l'on fêtait ainsi que je viens de le dire les nouveaux auteurs de récits campagnards, on oubliait de remettre en honneur ceux d'hier; et M. Henri Bachelin, en particulier, qui poursuit depuis plus de trente ans une œuvre évocatrice de nos mœurs rurales avec la fidélité des meilleurs maîtres réalistes, voyait se détourner de lui l'attention du public et de la critique. La sensibilité, l'humour le plus fins confèrent, cependant, un charme particulier à cette œuvre, savante et probe, émouvante, accomplie en toute indifférence des caprices de la mode. Aussi ai-je éprouvé un vif plaisir à recevoir de M. Bachelin un volume, **Monsieur Ildefonse,** marqué du signe, cher entre tous à qui a le culte des lettres : celui du caducée... C'est de bon augure pour un nouveau départ. Le baron de Jourland, qui n'est connu, aux environs d'Auxerre, que sous le prénom plutôt ridicule d'Ildefonse, habite un petit manoir avec sa servante-maîtresse, Marianne. Il est timide et se prend pour un benêt parce que « les incisives font saillie sous sa lèvre et valent à sa bouche l'aspect d'un museau de lièvre ». Célibataire encore à quarante ans, sans doute sa solitude lui pèse-t-elle. Il rêve d'une famille, mais la peur d'être épousé pour son argent le retient de prendre femme. Et voilà une lettre lui annonçant que son frère Antoine, qui vit à Paris, est gravement malade. Il part pour la capitale. Mais Antoine a déjà rendu le dernier souffle, quand il débarque dans son appartement, rue des Martyrs. C'est sa maîtresse qui le reçoit. Elle l'éblouit. Quelle différence entre cette Parisienne raffinée et la grossière Marianne! Le vieux garçon qui la prend pour une princesse (ne sourions pas, nous sommes en 1903) emmène avec lui la jeune femme dans son

manoir. Mais ce qu'on pouvait attendre — ce qu'il souhaitait, peut-être, dans son subconscient, — n'a pas lieu : il ne succédera pas à son frère dans les faveurs de Mme Blanche. Il ne lui offrira même pas son nom : seulement stimulé, ou dégourdi à son contact, il se sentira assez de courage pour demander la main d'une demoiselle, Maximilienne Brochet, la fille du régisseur du château voisin... M. Ildefonse n'est pas plus un aigle que Mme Blanche n'est une poule de luxe; et l'on trouvera les comparses de ce récit à l'avenant. Mais ferait-on fi d'eux, à cause de leur médiocrité, on céderait à un préjugé analogue à celui de Louis XIV repoussant les scènes de cabaret de Téniers : « Otez de devant mes yeux ces magots! » Et cette médiocrité, au surplus, en quoi diffère-t-elle, je le demande, de celle des belles dames et des beaux messieurs qui ne nous font illusion sur leur valeur qu'à cause de l'élégance dont ils se parent, qui ne nous paraissent avisés ou spirituels qu'en raison des banalités distinguées dont une convention sociale leur a permis de se faire une monnaie d'échange? Affirmer la complexité ou le raffinement des gens du monde, c'est aussi niais que de proclamer l'honnêteté ou la candeur des gens du peuple. L'humanité offre partout, à qui sait voir, les mêmes richesses et les mêmes misères morales; et c'est moins, d'ailleurs, la qualité de la chose observée que celle de l'observateur qui importe. Ici, comme partout, c'est le ton qui fait la chanson. M. Bachelin a bien de la finesse — et il est infiniment savoureux. Enfin, sans vouloir se donner de grands airs lyriques, il a des accents de poète. La poésie, on ne la trouve pas débitée en « morceaux », mais partout répandue dans *Monsieur Ildefonse.*

Preuve de ce que j'avançais au début de cette chronique : c'est au roman paysan, **Campagne,** de Mme Raymonde Vincent, que le Prix Femina a été attribué, en décembre dernier. La critique s'est montrée à peu près unanime à faire l'éloge de ce récit, qui est un début, et dont l'action se passe dans le Berry où son auteur vit le jour et où George Sand fut élevée. Cette province, riche en légendes, fidèle à ses traditions, porte bonheur à ceux qui la décrivent ou qui la chantent, et il est indéniable que Mme Vincent a des dons charmants. On nous assure qu'elle n'eut, jusqu'à dix-sept ans,

« d'autre instruction que le catéchisme ». Cela vaut mieux qu'une instruction primaire trop poussée et surtout mal assimilée. Mais je ne vois pas qu'une sincérité particulière ait été préservée — je dirai, si l'on veut : — par cette inculture. Quand elles cherchent à s'exprimer littérairement, il est rare que la candeur des sentiments, la fraîcheur des impressions ne se trouvent pas altérées par l'effort de transcription même de l'interprète. Un souci de perfection tourmente celui-ci, et il empâte dans une fade élégance ses notations les plus vraies. On ne donne au lecteur l'impression de la naïveté que par l'effet d'un très grand art. Exemple Verlaine, sur qui s'est trompé Jules Lemaître, quand il a parlé de lui comme d'un petit enfant; exemple, encore, La Fontaine, à qui M. Auguste Bailly vient de consacrer un livre excellent, où il montre, précisément, combien ce « distrait » était lucide, ce « paresseux », travailleur... Il en va de la simplicité des écrivains sans instruction comme de l'orthographe des illettrés : elle est compliquée à l'extrême. Ceci dit, et quoique son récit soit, par endroits, un peu languissant, je reconnais que Mme Vincent a mis beaucoup de poésie dans le caractère de son héroïne, Marie, qui n'est pas sans rappeler la petite Fadette. Ce qu'il y a de farouche ou de réticent, autant par pudeur que par orgueil dans l'âme de cette jeune fille, qui a tiré un précieux bénéfice spirituel de sa vie solitaire, est fort délicatement rendu sensible. La mort de la grand'mère (ou de la *grand-mère*) de la petite orpheline est émouvante. Et que de grâce dans l'idylle qui prélude au mariage de Marie et de Laurent! C'est du meilleur George Sand.

Comme Mme Vincent aujourd'hui, récompensée, naguère, par un prix, celui du Roman populiste, pour son beau roman, *Madame Orpha,* évocateur de la Campine, Mme Marie Gevers nous donne un nouveau récit, **La Ligne de vie,** qui se passe également dans les Flandres, environ 1900. C'est l'histoire d'une fille simple d'esprit, mais ardemment éprise, que son galant poignarde un soir, sans raison apparente, mais pour des causes qu'il faut bien attribuer à l'influence maléfique de la sorcellerie. Depuis le temps où Robert d'Artois envoûtait, dans le Brabant, le fils du roi de France, les pratiques occultes des thaumaturges n'ont cessé d'être en honneur dans

les pays entre Somme et Escaut. Aussi bien, est-ce la pérennité des mœurs et des superstitions de ces pays que Mme Gevers a voulu nous rendre sensible dans son roman. Réaliste, elle l'est avec ce sentiment spirituel qui exalte les choses les plus triviales, et leur confère une vérité supérieure. Elle transpose poétiquement les faits qu'elle observe avec une attention minutieuse, à laquelle aucun détail n'est indifférent, mais ses peintures trempent dans une atmosphère pathétique. Tout, ici, nous semble familier, mais tout nous trouble singulièrement par son mystère. Le dirai-je, cependant? Ce mystère, c'est moins en nous parlant de sa cause qu'en nous en montrant les effets, qu'elle nous le rend sensible... Croit-elle à la réalité de la sorcellerie? J'en doute; et je doute aussi qu'elle ait été initiée à ses pratiques... N'importe, puisqu'elle réussit à nous intéresser à une humanité douloureuse, ennoblie par ses passions mêmes. La fin de l'héroïne de *La Ligne de vie* est admirable, et les anecdotes que conte Mme Gevers, les dialogues dont elle déroule les gros grains rugueux, d'une main experte, des plus savoureux.

**La Vallée sans printemps,** par M. Romain Roussel, à qui le Prix Interallié a été attribué, se distingue par son dédain, on peut dire absolu, de tout romanesque. Son caractère l'apparente aux œuvres d'inspiration naturaliste d'Henri Céard et de Léon Hennique et dont la minutieuse exactitude de l'information faisait le principal intérêt. Le Haut Jura; deux vieux garçons qui dégustent par petites gorgées leur bonheur médiocre... Barthélemy, dit le Mami, est lunetier, et Prost, dit le Drindrin, qui fabriquait, naguère, des tournebroches, bricole dans sa ferme. Mais une femme survient. Elle rompt la douce harmonie qui règne entre les deux hommes, et bientôt suscite un crime, celui d'un jeune gars, Walter, le troisième larron... Tout cela est conté admirablement, d'une unité de ton qui révèle chez le narrateur une précoce maîtrise. Mais pourquoi faut-il que, dans son ensemble, *La Vallée sans printemps* laisse au lecteur un sentiment d'insatisfaction? C'est qu'on en attendait autre chose (je ne dis pas davantage). Tant d'objectivité ne déçoit pas de s'exercer avec un si absolu désintéressement; au contraire. Ce n'est pas que la matière de son roman soit trop mince, c'est que M. Roussel

ne l'a pas nourrie — jusqu'au bout, du moins — d'une suffisante émotion, et qu'il a éprouvé le besoin de recourir au drame. Je me fusse contenté du trantran des deux vieux amis; ce drame qui se mêle à leur vie paisible, aiguille l'intérêt qu'elle inspirait vers un pathétique hors de propos; il semble que M. Roussel ait douté de l'efficacité de son effort, ou qu'il en ait eu assez de ce bonheur de gens sans histoire. Reste que la première partie de son roman est très belle, d'une sympathie discrète, nuancée de malice, et qu'elle fait à son jeune talent le plus grand honneur.

**Mervale,** par M. Jean Rogissart, c'est le nom du lieu où de durs paysans élèvent — si l'on peut ainsi parler — une pauvre enfant abandonnée, non au seuil d'une église, comme dans les romans-feuilletons, mais au bord d'une haie. L'institutrice, seule, de tous les habitants du village, aura pitié d'elle; et ce sera auprès du curé qui l'aura prise sous sa protection que, jeune fille, elle trouvera un brave garçon pour l'épouser... Un conte aimablement conté, et dont le réalisme rustique n'exclut pas la préciosité.

**Mémento.** — Dans la Nantes du XVIII<sup>e</sup> siècle, on accumulait, au delà du raisonnable, richesses et considération à faire le « trafic des Isles ». Tous ces hauts marchands se seraient trop enflés, si fureurs d'Eole, corsaires anglais et matois écornifleurs de leurs coffres ne leur avaient, par intervalles, rabattu la crête. *Reinart le Renard* (par M. Bernard Roy, Technique du livre) dindonna ainsi fort aigrement le chevalier-armateur Certinelli; ce fut tramé à la perfection, exécuté avec sobriété et prestesse, une vraie œuvre d'art. Cette revanche de l'intelligence guenilleuse sur le gros argent solennel est contée à ravir dans un ton ancien-régime, qui est mieux qu'un pastiche.

*Monsieur Narcel,* par M. Louis Le Sidaner (Nouvelle Revue Critique). Venant de lire *Bel-Ami,* quelqu'un me dit : « C'est tout ça, le machiavélisme des grands arrivistes? L'enfance de la ruse! Ils n'ont pour eux que l'effronterie... Oui; et la complaisance moutonnière des honnêtes gens. » *Bel-Ami* d'après-guerre, Monsieur Narcel devient, d'employé de banque, loup-cervier d'affaires sans se donner le moindre mal aux méninges. Sa façon d'opérer est simple; simple son raison-

nement; simple, comme une confidence d'homme moyen à des hommes moyens, le récit que nous fait l'auteur de son ascension. On est très près de la savoureuse bonhomie de Maupassant. Il manque une fin, peut-être : ou apothéose provisoire, ou raide culbute clôturant la farce. Mais notre époque n'aime pas qu'on conclue, qu'on achève.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*Mithridate,* cinq actes de Racine, à la Comédie-Fran;aise.

Je l'ai dit bien des fois, je ne me lasserai point de le dire : le comédien est un commentateur. Il professe du haut de la scène comme un autre le ferait du haut de la chaire. Ses moyens de persuasion sont particuliers, la sensibilité peut y jouer un aussi grand rôle que l'intelligence, et l'inconscient lui-même peut rivaliser chez lui avec la conscience claire. Au bout du compte, le résultat est le même et ce que l'on attend d'un acteur de grande classe, c'est tout bonnement une explication de texte, comme on disait de mon temps au lycée, et même à la Sorbonne.

Yonnel, dans le courant de décembre a donné à la Comédie-Française une explication de **Mithridate** qui a renouvelé à mes yeux ce personnage et même la tragédie dont il est le protagoniste. Il est vrai que j'avais perdu contact avec cet ouvrage précisément depuis le collège — et il est bien remarquable qu'on ait alors réussi à m'en détourner pour quarante ans, et si bien que dans ce laps de temps je n'aie pas eu la curiosité de me demander si cette impression méritait d'être révisée. Que d'heures passées à la lecture expliquée de la scène première de l'acte trois :

Approchez mes enfants. Enfin l'heure est venue.
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.

Ne plaçait-on pas une carte sous nos yeux pour nous exposer les plans du prodigieux personnage :

Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?

Par l'effet d'un étrange mirage, nos maîtres semblaient avoir dans les desseins de Mithridate une confiance pareille à celle qu'il y avait lui-même. Il suffisait que Racine eût écrit quelque chose pour qu'ils le crussent. Ils ne prenaient pas même le soin de rechercher comment il l'avait écrit. Il m'a fallu attendre Yonnel pour découvrir la chimérique extravagance de ces projets démesurés et pour apercevoir en Mithridate la mentalité d'un joueur ruiné qui pense qu'il lui suffira d'un coup heureux pour se refaire. Comme le morceau change de signification sous cette nouvelle lumière, et comme le héros change de caractère! Il fait songer au Napoléon de l'île d'Elbe. Ses rêves irréalisables provoquent la stupeur de ceux qui l'entendent les leur confier :

> Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
> J'écoute avec transport cette grande entreprise,
> Je l'admire...

est-ce assez dire qu'elle semble folle (et en effet, avant que la journée soit achevée, ces Romains, que l'infortuné Mithridate se propose d'attaquer trois mois plus tard, cerneront son refuge)

> ...et jamais un plus hardi dessein
> Ne mit à des vaincus les armes à la main.
> Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable...

Ce cœur infatigable me fait rêver. D'ailleurs je ne saurais dire ce qui chez Racine m'introduit davantage dans le rêve — puisque rêve il y a, — du détail frappant ou bien du contour général de l'aventure comme des caractères qui s'y trouvent engagés. La hardiesse de ses conceptions déconcerte, et d'autant plus qu'elle se voile d'un air de simplicité qui donne le change sur leur véritable nature.

La vérité, la profondeur de certains sentiments ne se discerne parfois qu'à la longue. Combien de temps fallut-il pour que l'on reconnût ce qu'il y a de déchirant dans l'amour d'Arnolphe pour Agnès, poussé que l'on était par Molière lui-même, qui voulait pour lui *des roulements d'yeux extravagants, des soupirs ridicules et des larmes niaises qui font rire tout le monde*. L'été dernier, une troupe de jeunes gens donna une représentation du *Barbier de Séville*, au cours de

laquelle on vit un Bartholo exprimer les souffrances d'un véritable et douloureux amour. En relisant le texte, je m'aperçus qu'il ne contenait aucun mot propre à ridiculiser le sentiment de Bartholo et qu'il n'y a aucune raison pour ne pas lui attribuer un sentiment sincère et malheureux. Mais on a toujours tendance à tourner en ridicule les passions d'un vieillard et à prendre à l'avance parti contre lui.

Yonnel a montré de même qu'il n'y avait pas lieu de prendre ainsi parti à l'avance contre l'amour de Mithridate. Il a souligné la beauté de l'expression où il s'exprime, et fait par là sentir sa profondeur. Les vers d'amour que Racine a placés dans la bouche de Mithridate valent les plus beaux qu'il ait formés ailleurs :

> Toujours du même amour tu me vois enflammé.
> Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,
> Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
> Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime.

On a scrupule à citer ces vers que conservent sans doute dans leur anthologie intime tous les raciniens qu'un mauvais sort n'a point éloignés, quarante ans durant, de ce drame admirable. Il faut entendre Yonnel exhaler ces plaintes. Il faut voir l'aspect princier qu'il donne à ce héros. Imaginez quelque subtil Valois, élégant dans la majesté, dont jamais les sentiments ne sauraient prêter à rire, ni même à sourire, mais dont le prestige personnel est tel au contraire qu'on s'étonne qu'entre ses fils et lui la touchante Monime, *désolée et craintive*, puisse un instant balancer. *Désolée et craintive* il est vrai, cette fragile créature n'est qu'un oiselet captif, qui craint sans cesse de sentir refermer sur soi la main qui le retient et pourrait l'étouffer. Elle semble bien menue en face de ce puissant personnage que l'on a si peu envie de ne pas prendre au sérieux.

Voici donc, grâce à l'effort d'un acteur, l'aspect d'un personnage littéraire qui se modifie aussi profondément que se modifierait celui d'un personnage historique sur le compte duquel on viendrait de découvrir de nouveaux documents. Etait-ce trop dire que de prétendre une fois encore qu'un professeur, le plus pénétrant, le plus ingénieux qui soit,

n'aurait pas, du haut de sa chaire, répandu plus de lumière sur un sujet, n'en aurait pas analysé plus subtilement les données, bref ne l'aurait pas mieux renouvelé que ne vient de le faire un tragédien admirable?

PIERRE LIÈVRE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

S. Metalnikov : *la Lutte contre la Mort;* l'Avenir de la Science, Gallimard. — G. A. Nadson : *De certaines régularités des changements de la « matière vivante » sous l'influence des facteurs externes; Changements des caractères héréditaires provoqués expérimentalement et création de nouvelles races stables chez les Levures;* Actualités scientifiques, Hermann.

S. Metalnikov, auteur de **la Lutte contre la Mort,** livre édité par la N. R. F., est un savant russe très estimé, un spécialiste de l'étude des Infusoires.

Les expériences de Metalnikov relatives à l'immortalité des animaux unicellulaires sont devenues classiques. Commencées à Saint-Pétersbourg avant la guerre, poursuivies par un élève en Crimée, — le maître ayant dû au moment de la révolution chercher un refuge en France, où il dirige actuellement un laboratoire de l'Institut Pasteur — elles ont duré 27 ans. On réensemençait régulièrement les cultures chaque jour dans un nouveau bouillon, et les Infusoires issues de bipartitions successives conservent encore toute leur vitalité initiale.

Même résultat avec les Bactéries, avec les cellules isolées des divers organes de notre corps.

La cellule vivante, dans les conditions présentes de l'existence terrestre, peut se diviser et se multiplier à l'infini, engendrant une multitude de générations sans fin. La vieillesse et la mort ne sont point un stade nécessaire de l'existence terrestre. La majorité des animaux et des plantes inférieurs ne connaissent ni la vieillesse, ni la mort naturelle.

Les animaux inférieurs sont doués d'une autre propriété remarquable, et cela à un très haut degré, celle de régénérer les parties perdues du corps. Or, cette faculté se perd presque totalement chez les Vertébrés supérieurs, en même temps que ceux-ci ne conservent plus « ce don suprême de la nature », l'immortalité.

L'auteur de *la Lutte contre la Mort* trouve cela parfait. La

crainte de la mort, la répugnance pour la mort, l'instinct de sa propre conservation, sont des « principes stimulants ». Dans sa lutte contre la mort, la vie atteint une intensité plus grande, une richesse incomparable. Si, pour l'individu, la mort est un mal terrible, pour l'espèce elle apparaît comme un bien, puisque, grâce à elle, l'espèce peut sans cesse se rénover par individus plus jeunes et plus robustes.

En un mot, pour le savant russe, « la mort n'a pu se développer que postérieurement par voie de sélection comme une adaptation utile à l'espèce ».

De telles vues me paraissent quelque peu surannées. On n'invoque plus guère la sélection comme facteur de progrès. Les guerres, elles aussi, ont été, et sont encore trop souvent, considérées comme bienfaisantes.

Metalnikov consacre un chapitre à l' « individualisation et non répétition des phénomènes vitaux ». Dans une même espèce animale, les particularités morphologiques, la composition chimique, les processus de nutrition, les réactions aux excitants du milieu extérieur, varient d'un individu à l'autre. Chaque individu se comporte d'une manière originale et typique. « La cause de cette diversité se trouve dans l'activité créatrice de l'organisme ». L'auteur ajoute que « la nature morte ne connaît pas ces caractères individuels ». Je crois qu'ici encore Metalnikov se laisse hypnotiser par une vieille conception. Comme le dit si justement le professeur Jean Thibaut, de Lyon, dans son remarquable ouvrage, *Vie et transmutation des atomes,* « il ne paraît pas superflu d'atténuer une impression de contraste trop vive qui parut longtemps s'imposer entre la vie et la matière ».

Metalnikov recherche les causes du vieillissement des animaux supérieurs, non dans les cellules mêmes, immortelles en puissance, mais dans les conditions de l' « organisation sociale ». Comparer les organismes à des sociétés, établir des lois communes à la Biologie et à la Sociologie, cela a eu, au siècle dernier, beaucoup de succès.

Dans les défenses organiques, Metalnikov attribue une grande importance au système nerveux. Celui-ci intervient dans les phénomènes d'immunité, comme le montrent les ingénieuses expériences de l'auteur. D'autre part, le méde-

cin doit tenir compte des réflexes conditionnels, en relation avec des associations qui se forment dans l'écorce cérébrale. Dans la lutte contre les maladies et le vieillissement, la volonté serait susceptible de jouer un rôle considérable. « Il n'y a pas de limites à la force créatrice de la volonté humaine. »

Tout récemment ont paru à cet égard des travaux très intéressants du professeur Ch. Laubry sur le rôle des centres nerveux et de la volonté dans les phénomènes circulatoires. Certains sujets normaux peuvent, à volonté, et instantanément, accélérer ou ralentir le rythme cardiaque. D'autre part, sur des sujets présentant des arythmies purement fonctionnelles, on a vu se modifier d'une façon heureuse, sous l'influence d'une attention soutenue, des désordres et des dérèglements qui étaient la conséquence d'une longue suite d'états émotifs diffus. De son côté, le Dr Abrami a publié une observation curieuse d'hypertension volontaire.

Une élève du Dr Laubry, Mlle Thérèse Brosse, a fait des observations bien curieuses aux Indes anglaises sur les Yoguis. Ceux-ci se soumettent à une discipline mentale d'inspiration religieuse; par des méthodes spéciales d'éducation, par des exercices d'entraînement bien ordonnés, ils ont réussi à augmenter considérablement chez eux le pouvoir de la volonté, à régler, à discrétion, les mouvements péristaltiques de l'intestin, à assurer le jeu varié des sphincters, anal ou vésical, et ainsi à faire pénétrer des liquides dans le tube digestif ou la vessie; sans appareil, le Yogui peut pratiquer sur lui-même une injection vésicale ou un lavage d'intestin.

Si les Yoguis ignorent la structure de leurs organes, ils sont les maîtres de leurs fonctions. Ils jouissent, paraît-il, d'un état de santé magnifique.

Metalnikov conclut en exhortant l'Homme civilisé à développer l'emprise de la volonté sur son propre corps.

Il faut affranchir, en quelque sorte, l'âme humaine de la dépendance servile du corps.

Beau sujet de prêche, en vérité.

§

G. A. Nadson, en étudiant les **changements de la matière vivante sous l'influence des rayons X et du radium,** apporte une contribution expérimentale au problème du vieillissement chez les organismes inférieurs.

Nadson est une des personnalités scientifiques les plus en vue de l'U. R. S. S. Membre de l'Académie des Sciences russe, il en dirige le laboratoire de Microbiologie, ainsi qu'un autre laboratoire à l'Institut de Rœntgenologie et Radiologie de Léningrad.

Naturellement Nadson se place sous le patronage de Engels.

Tout être organisé, a dit Engels (dans *Anti-Dühring*), est à chaque instant le même et non le même... La vie est donc également une contradiction existant dans les choses et les phénomènes eux-mêmes, une contradiction qui constamment se pose et se résout; et dès que la contradiction cesse, la vie cesse aussi, la mort intervient.

« Pensée à la fois concise et profonde », déclare Nadson.

Au moyen des rayons X et du radium, Nadson a accéléré le vieillissement naturel des cultures de Levure. Mais, au laboratoire de Léningrad, on a essayé aussi l'action de facteurs physiques et chimiques variés : rayons ultra-violets, températures basses (— 20°), force centrifuge, vapeurs de formol, chloroforme, divers alcools, hormone thyroïdienne, matières colorantes d'aniline, cyanure de potassium, chlorures de sodium et de potassium. Malgré cette diversité, on a observé partout les mêmes modifications de la matière vivante, dans le même ordre de succession. Les cellules riches en lipoïdes se sont montrées particulièrement sensibles. De plus il y a des doses optima et les effets ne sont pas proportionnels à la dose.

A l'action de tous les facteurs précités, l'organisme répond en vieillissant. « La vie est le passage progressif et normal du *système vivant* à la mort. » Ceci ne fait que confirmer Engels.

On ne considère déjà plus comme scientifique la physiologie qui n'envisage pas la mort comme un moment essentiel de la vie,

qui ne comprend pas que la négation de la vie est contenue dans la vie elle-même, que la vie ne peut être séparée de son résultat inévitable, la mort, qui se trouve toujours en elle à l'état de germe. La conception dialectique de la vie se réduit justement à ceci.

Au moyen âge, un Pape avait exprimé la même opinion, d'une façon plus concise :

En vivant nous mourons constamment, et c'est seulement lorsque nous cessons de vivre que nous cessons de mourir.

GEORGES BOHN.

## *PEDAGOGIE*

L. Laberthonnière : *Théorie de l'Education,* Paris, J. Vrin, 1935. 10e édition, 122 pages in-16. — Jacob-M. Lévy : *Maitres et élèves, essai de psychologie affective,* Paris, J. Vrin, 1935, 276 pages in-16. — C. G. Jung : *Conflits de l'âme enfantine. — La rumeur. — L'influence du père,* traduit de l'allemand par L. Devos et Olga Raesvky †, préface d'Yves Le Lay, éditions Montaigne, Paris, 78 pages in-8. — P. Guillaume, professeur agrégé de philosophie, docteur ès lettres : *La formation des habitudes,* Paris, Alcan, 1936, 206 pages in-16.

La librairie philosophique J. Vrin vient de rééditer, pour la neuvième fois, la **Théorie de l'Education** de L. Laberthonnière, avant de l'intégrer dans une édition prochaine des *Œuvres* de cet auteur.

A vrai dire, le titre de ce petit ouvrage ne correspond pas complètement à son contenu, qui est plutôt une œuvre de guerre — de guerre sainte — qu'un simple exposé théorique. Le P. Laberthonnière s'en prend bien, tout d'abord et dans un appendice, aux idées de neutralité ou laïcité, de libéralisme et de positivisme en éducation; mais la moitié de son texte est aussi consacrée à défendre la façon personnelle dont il conçoit l'éducation religieuse dans le Catholicisme, contre ceux de ses coreligionnaires qui la conçoivent autrement. Pourtant, somme toute, sa démonstration est dominée par l'idée qu'il se fait de l'éducation en général.

Il tient que, dans la bonne éducation, il faut unir autorité et liberté par un amour réciproque entre maître et élève. Or seuls peuvent avoir et inspirer l'amour ceux qui professent le catholicisme, œuvre de responsabilité personnelle et de solidarité universelle. Donc, il ne peut pas y avoir de bonne éducation hors du Catholicisme.

Telle est la thèse que le Père soutient avec une éloquence où la force de la dialectique n'exclut pas le charme de l'harmonie oratoire. Il tient sans doute à plaire; mais il veut surtout « qu'on entende, qu'on ne se trompe pas, qu'on n'oublie pas », comme il le répète souvent. Il insiste sur la définition des mots et — ce qui revient souvent au même — sur la distinction des idées; et ce n'est pas le moindre prix de ce petit ouvrage.

Dans un appendice de quelques pages, l'auteur refuse à la science le pouvoir de nous faire connaître l'âme d'un enfant au point de nous en rendre maîtres comme d'une chose; il déclare, avec énergie et chaleur, que l'éducation est un *apostolat* et non pas une *industrie*. Ces fortes paroles ne seront sans doute pas du goût des « pédologues » qui « se noient dans les détails d'une analyse sans fin », mais elles plairont aux partisans de la « pédagogie affective ».

M. l'Inspecteur Jacob-M. Lévy, convaincu que « les rapports affectifs entre maîtres et élèves sont bien plus fréquents qu'on ne se l'imagine », a fait une enquête auprès d'environ 500 élèves et 165 maîtres, sur « les causes et les conditions de ces rapports, ainsi que sur les conséquences qui peuvent en résulter pour la marche de l'éducation en général et pour le succès scolaire en particulier ». C'est le résultat de cette enquête qu'il vient de publier sous le titre de **Maîtres et élèves.**

Chercherai-je tout d'abord une petite chicane à M. l'Inspecteur? Les documents qu'il cite sont des réponses à un questionnaire détaillé contenu dans les « feuilles d'enquête » qu'il avait adressées à des maîtres et à des élèves; ce questionnaire explique l'ordre et la nature des réponses; on ne s'explique donc pas qu'il ait été rejeté dans les appendices.

Est-il bien correct de dire que « le succès scolaire doit être *basé* sur des rapports affectifs » (p. 8, l. 40)? Est-ce que, dans l'expression « se faire fort » (p. 206, l. 23), le dernier mot n'est pas toujours invariable? On peut lire, à la page 267, ligne 40 :

Il est incontestable que le certificat d'aptitude à une activité aussi délicate que l'éducation doit être accordé non seulement sur la justification d'une certaine quantité de connaissances.

Une telle phrase n'est-elle pas boiteuse, avec son *non seulement* ainsi suspendu en l'air? On dirait du style d'un homme qui n'est pas très familiarisé avec la langue française.

Mais c'est là des vétilles, et ce que j'en dis n'est que par manie de vieux correcteur. Je préfère en venir au vif intérêt que j'ai pris à la lecture de cette enquête, la première, à ma connaissance, qui ait porté sur cette question spéciale. Cet intérêt sera partagé non seulement de ceux qui ont gravi « la voie du calvaire universitaire », mais encore de tous ceux qui aiment à chercher et analyser les « raisons du cœur », comme disait l'autre. L'école est, en effet, « une bonne tranche de vie sociale », une tranche extrêmement curieuse, en raison des personnalités si différentes qui s'y trouvent en présence, parfois en conflit, et du rôle considérable qu'y joue l'élément affectif. Il y a là un échange continuel de sympathie et d'antipathie, qui se manifeste immédiatement dans le « rendement scolaire », et durant toute la vie, par ses répercussions persistantes sur les goûts de l'élève et le zèle du maître.

L'enquête à laquelle s'est livré M. Lévy, jointe à son expérience de professeur, de directeur et d'inspecteur, nous apporte une masse d'observations fort précieuses à plus d'un titre, et qui portent sur de menus détails, insignifiants en apparence, mais très « vécus ». Ainsi, à propos des *grafitti* qui « ornent » les W.-C. :

> Cet endroit occupe une place très grande dans l'expression graphique de certains sentiments des élèves. Il mériterait parfois d'être examiné comme tel, afin de se rendre compte de certains symptômes moraux chez les élèves d'une institution.

Une fillette de onze ans a répondu (p. 195, l. 40) que son professeur, homme d'âge mûr et père de famille, qui « l'agaçait en répétant sans cesse d'aller au service religieux » et en mettant de mauvaises notes à celles qui n'y allaient pas, avait l'habitude de fourrer sa main au fond de sa poche pour jouer avec son « organe sexuel ».

Je soupçonne l'enquêteur d'avoir corrigé le terme dont la gamine a dû se servir; mais quels terribles observateurs que les enfants!

L'auteur ne consacre que quatre pages aux « conclusions

pratiques »; mais celles-ci se dégagent tout naturellement des résultats de l'enquête; surtout en ce qui concerne les sentiments avoués par les élèves; ceux des maîtres sont trop vagues et réservés, pour être justes et utiles.

Je voudrais que tous les éducateurs lisent avec attention l'ouvrage de M. Lévy. Ils y verraient que l'enfant est surtout un cœur sensible; ce qui le frappe et l'attire chez les adultes qui prétendent à le gouverner, c'est la bonne humeur, la gaieté, l'égalité de caractère, la sociabilité sous toutes ses formes, et l'intérêt qu'on porte à l'ensemble de sa vie, surtout à ce qui dépasse la vie scolaire et le programme d'études. Pour lui, rien n'est indifférent ni futile; toute la personne de son « maître » est intéressée dans l'enseignement qu'on lui présente.

L'auteur nous annonce une autre étude sur un sujet analogue; c'est là une bonne nouvelle qui adoucira aux bons éducateurs la montée de leur « calvaire ».

En 1910, le médecin allemand C.-J. Jung, spécialisé dans les recherches de « psycho-analyse » et de « psycho-pathologie », mises à la mode par Freud, publiait, à Leipzig et à Wiesbaden, les trois brochures dont l'éditeur Fernand Aubier vient de réunir en un volume la traduction française, précédée d'une préface due à la plume de M. Yves Le Lay, professeur de philosophie au collège de Blois.

Disons tout de suite que cette traduction n'est guère accessible par instants qu'aux lecteurs familiers avec le langage étrange affecté par certains docteurs : *énurésie, heuristique, hédonistique, sublimation,* etc... Alors que le titre de la première étude porte le mot *âme,* on ne nous parle ensuite que de *psyché*. L'auteur de la préface croit devoir en donner l'explication :

> Si l'auteur a employé le mot « âme », c'est pour marquer par le vague même du terme tout ce qu'il y a encore d'inconnu dans la psyché humaine.

Ainsi les gens du commun ne seront pas tentés de s'imaginer qu'il s'agit d'une glace mobile.

Pendant que nous y sommes, notons que la traductrice des deux dernières brochures se nomme *Raevsky,* et non *Raesvky,* ainsi que le portent les couvertures.

Le première brochure, intitulée **Conflits de l'âme enfantine**, contient le récit des observations faites sur une petite fille de quatre ans qui s'enquiert de l'origine des enfants. L'auteur en conclut que l'inquiétude instinctive des petits à l'égard des gestes de l'amour — instinct qu'il nomme *sexualité* — joue un rôle déterminant dans le développement de la pensée, et que le « refoulement » de ces curiosités entraîne à des « pratiques sexuelles prématurées » :

Je ne suis point partisan de l'éducation sexuelle des enfants à l'école, ni d'ailleurs d'aucun système d'initiation mécanique et uniforme... Il faut voir les enfants tels qu'ils sont, et non point tels qu'on voudrait qu'ils fussent... Il faut obéir, dans leur éducation, aux directions fournies par la nature, et non point à des prescriptions figées.

La deuxième étude est intitulée **Contribution à la psychologie de la « rumeur publique ».** C'est l'histoire d'une fille âgée de 13 ans, qui avait été renvoyée de l'école pour avoir fait courir de vilains bruits sur son maître, en racontant à ses camarades un rêve qu'elle avait fait, où le maître, qu'elles aimaient toutes d'amour « sexuel » et qui venait de les punir, jouait un rôle « inconvenant ». Le docteur Jung démontra qu'il s'agissait là des effets inconscients du trouble qui se produit chez les enfants à l'approche de la puberté, quand on refoule « les complexes sexuels latents ». L'enfant expulsée put reprendre sa place sur les bancs de l'école.

La troisième étude a pour objet **L'influence du père sur la destinée de ses enfants.** Elle tend à illustrer par des exemples la démonstration de Freud : « que la nature des névroses de l'adulte est presque exclusivement déterminée par l'affinité psycho-sexuelle de l'enfant avec ses parents — surtout avec son père ».

J'avoue n'avoir pas toujours bien suivi l'argumentation du « psychanalyste », surtout dans cette dernière partie; malheureusement pour moi, le préfacier n'aide guère mon intelligence par sa conclusion :

L'homme, dit-on, est responsable de son destin. La psychologie analytique le montre ici d'une façon irréfutable. C'est qu'il porte en lui tout son destin inscrit dans les tendances dont il ignore la puissance et que les incartades attribuées à sa mauvaise vo-

lonté ne sont pas autre chose que les manifestations de ces tendances maîtresses de cette volonté.

J'aurais cru qu'une telle constatation était faite plutôt pour atténuer notre responsabilité; et il me semble que le docteur Jung engage plutôt la responsabilité des parents; il incrimine, en effet, les pères qui étouffent chez leurs enfants tout mouvement spontané, en les harcelant de leurs critiques; qui dorlotent leurs filles et exercent sur elles une tyrannie sentimentale où se déguise mal l'érotisme; qui tiennent leurs fils en tutelle, les contraignant d'embrasser telle ou telle profession et leur imposant finalement un mariage « de convenance »; les mères qui couvent leurs enfants et les entourent, dès le berceau, d'une tendresse malsaine; qui en font des poupées serves et qui, plus tard, mettront une curiosité jalouse à fouiller leur vie sexuelle...

M. Guillaume, professeur agrégé de philosophie au lycée Louis-le-Grand, docteur ès lettres, a écrit, pour la Bibliothèque de psychologie de l'enfant et de pédagogie et sous le titre de **La formation des habitudes,** un travail sur les lois qui président aux acquisitions de l'enfant : « problème central » pour l'éducateur qui veut « dépasser l'empirisme » et éviter d'attribuer à son intervention et à ses méthodes les métamorphoses dues au développement des organes, sexuels ou autres.

Le langage spécial, trop uniformément abstrait, qui est de mode en cette collection d'ouvrages, en raison moins de la nouveauté des idées que de l'influence exercée par la traduction de traités écrits en langues étrangères, en anglais et surtout en allemand, en rend la lecture très pénible aux « honnêtes gens ».

Par bonheur, il y a des éclaircies dans cette forêt sombre. On s'égaie à regarder les poussins en train de picorer, les petits chats en compagnie des rats et des souris, des rats dans les labyrinthes, etc.

D'autre part, l'auteur a bien voulu, dans sa conclusion, condenser en langue vulgaire les enseignements que son étude apporte au point de vue pédagogique :

L'éducation n'est pas toute-puissante... Chaque progrès doit venir à son heure et il est vain de vouloir forcer le développement.

En somme, nous voyons se confirmer ce que nous ont appris déjà les disciples de J.-J. Rousseau. M. Guillaume y ajoute des formules très heureuses, dont les éducateurs sauront faire leur profit :

L'école a fait beaucoup de place à des méthodes que nous avons comparées au dressage, où la perception et l'acte sont guidés pas à pas par le maître ou par le livre. Notre étude justifie les critiques adressées à cet abus; elle montre l'importance et l'universalité de l'apprentissage par essais et erreurs. Il est tantôt supérieur, tantôt inférieur aux méthodes passives. La vérité pédagogique paraît être dans une méthode mixte qui, tout en faisant l'économie de tâtonnements excessifs, laisse une place à l'initiative, aux erreurs et à leur correction.

Pour apprendre, il faut sans doute répéter les exercices; mais ce conseil n'équivaut-il pas à celui de prendre beaucoup de billets à la loterie pour augmenter ses *chances* de gain? Si elle connaissait les causes réelles de la formation de l'habitude, la pédagogie *économiserait* les répétitions. L'acte ne doit être répété que dans la mesure nécessaire pour en faire « comprendre » la structure, et le problème est de trouver les méthodes qui la feront comprendre facilement, ainsi que celles qui préviendront la corruption de cette structure par les éléments parasites et la dégénérescence de l'habitude générale en routine particulière...

Le but est d'économiser l'effort, d'éveiller des intérêts et surtout de les faire travailler, par la forme même du problème, dans un sens utile, d'organiser les expériences de l'écolier et de créer autour de lui le « milieu clarifié » propice à la réorganisation de sa perception.

Telle est la voie où la pédagogie s'est engagée depuis environ vingt ans. C'est une véritable révolution : elle a mis au jour une école qui peut à juste titre s'appeler « nouvelle ». Mais il me semble bien que de tout temps les bons maîtres ont su appliquer cette méthode.

Z. TOURNEUR.

## *QUESTIONS RELIGIEUSES*

Lucie Delarue-Mardrus : *La petite Thérèse de Lisieux* (Fasquelle). — Abbé Giraud : *L'abbé Germain Long-Hasselmans* (Editions Publiroc, à Marseille). — Mémento.

On a été bien injuste il y a douze ans pour Lucie Delarue-Mardrus, dans certains milieux catholiques, quand elle écrivit son livre sur *Sainte Thérèse de Lisieux* (1). On ne voulait

(1) Fasquelle (à l'heure actuelle au 35e mille).

pas comprendre qu'incroyante il était vain de lui demander d'expliquer le « mystère Thérèse Martin » d'une façon religieuse, mais qu'il n'était pas loyal (*fair play*) de ne point rendre hommage au respect qu'elle avait témoigné à cette petite grande figure, comme à sa subtilité psychologique, à sa féminine intuition, et enfin à tout ce que son talent littéraire éprouvé, à tout ce que son expérience professionnelle lui permettait de réaliser dans cette biographie. (Car les prêtres oublient quelquefois que le sacrement de l'Ordre ne confère pas automatiquement les dons de l'écrivain...)

On n'aurait pas tant dû appuyer sur ce qu'elle n'avait pas fait, mais bien sur ce qu'elle avait su faire, et qui fut d'attirer, sur une jeune sainte admirable, l'attention de maints lecteurs incrédules qui n'eussent pas été chercher l'histoire de cette vie dans des livres publiés par des couvents ou signés de plumes catholiques, mais qui furent curieux de ce qui pouvait bien avoir intéressé à cette jeune morte une romancière, une poétesse aussi indépendante que Mme Delarue-Mardrus. Et je reste persuadée que, grâce à elle, bien des incroyants furent gagnés à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et que, parmi ceux-là, il en est qui ont ensuite voulu connaître mieux cette religion catholique capable, dès l'adolescence, de forger des âmes de cette trempe.

Et nous devons aussi être reconnaissants à la grande Normande d'avoir été des premiers biographes — et peut-être même la première? — qui débarrassèrent (moralement et physiquement) le visage de la jeune Carmélite de Lisieux de cette ouate rose dont on en affadissait les contours. Ceux qui ont osé, comme Mme Mardrus, « projeter une lumière plus directe sur les irisations » dont le Carmel avait entouré l'image thérésienne ont toujours un peu été traités en ennemis, fussent-ils des dévots éprouvés, et Henri Ghéon en sut quelque chose à son tour quand il publia, voici quatre ans, sa *Sainte Thérèse de Lisieux* (2) en se rangeant au nombre des chrétiens « que le sirop écœure » et qui ont soif de vérité.

Cette vérité dont notre temps a soif, le XIX^e siècle en particulier n'en saisissait pas l'importance pour les biographies,

(2) Chez Flammarion. collection les Grands Cœurs.

et surtout pour les biographies religieuses. Le Carmel de Lisieux aurait bien voulu que l'on comprît les immenses mérites de l'enfant morte à 24 ans : cette héroïcité qui fut si continue que Dieu a exigé pour elle une rapidité de canonisation que depuis des siècles aucun saint n'avait connue — mais sans être cependant obligé de révéler toutes les duretés physiques et morales par lesquelles Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus avait dû passer, duretés qui souvent n'ont pu avoir lieu que grâce aux irrégularités permises ou demandées par une Supérieure dont le moins qu'on puisse dire était que, par ailleurs brave femme, elle n'était probablement pas tout à fait ce qu'on appelle « responsable ». (Hâtons-nous d'ajouter ici, avec le P. Ubald, qu'il n'y eut jamais rien à ce sujet « contre la foi ou les mœurs »). — Cette brutale franchise, l'époque ni la province ni les attaches que le Carmel conservait encore avec le monde ne la rendaient guère possible; d'autre part la douceur et la grâce dont l'enfant héroïque voilait sa vigueur morale aidèrent sans doute ses sœurs à inonder son souvenir de cette guimauve dont ses *Mémoires* eux-mêmes ne sont pas exempts (et qui a trompé des lecteurs superficiels sur son feu intérieur). C'est donc en toute bonne foi, sûrement, que le Carmel a parfois tronqué ou édulcoré *l'Histoire de ma Vie* écrite par la petite Thérèse, comme c'est en toute bonne foi que le mauvais goût pictural de sa sœur Céline a affadi sa vigoureuse et caractéristique physionomie. Mais ceux qui, comme moi, ont eu entre les mains tout le dossier secret du Procès de béatification savent combien ils en sont sortis édifiés, émerveillés, transportés d'enthousiasme pour la petite Thérèse, encore que déchirés de pitié. Et si, catholiques, la biographie écrite par Mme Delarue-Mardrus ne peut les satisfaire au point de vue de l'explication religieuse, ils sont bien obligés de reconnaître que, psychologiquement, la romancière a sans doute approché de plus près le vrai caractère de la sainte que bien des vies rédigées par des commentateurs plus orthodoxes.

Or, après douze ans, voici que Mme Delarue-Mardrus nous donne un supplément à son œuvre : c'est que la publication de son premier volume avait attiré sur elle l'attention d'un

éminent et saint Capucin, le R. P. Ubald d'Alençon, directeur alors des *Etudes Franciscaines* qui, reconnaissant la bonne foi de cette âme inquiète, se prit pour elle de sympathie, puis d'amitié et en vint à lui confier, pour qu'elle en disposât après sa mort, une étude donnée par lui en 1926 à une petite revue espagnole, étude qui fut vivement discutée alors par le Carmel de Lisieux... Le nouveau livre de Mme Mardrus, **La Petite Thérèse de Lisieux,** est donc fait en grande partie de cette étude du P. Ubald, et de fragments de la réponse du Carmel, commentés par la romancière normande, qui nous livre ensuite une émouvante méditation d'une soixantaine de pages sur celle dont elle possède toute une série de lettres envoyées à deux religieux, et qui lui ont été confiées. On devine l'intérêt de ces chapitres qui tendent à nous faire mieux comprendre toute l'héroïcité d'une jeune sainte qu'on se représente, trop souvent, comme une souriante et fade pensionnaire fleurie de roses (3).

§

On connaît mal nos prêtres, dans le grand public non-pratiquant; aussi voudrais-je voir en bien des mains le livre que M. l'abbé Giraud vient de consacrer à une admirable figure, **l'Abbé Long-Hasselmans** (1889-1933). J'eus l'honneur de rencontrer celui-ci à un Congrès du Mariage Chrétien en 1932, où nous fûmes chargés tous deux, à tour de rôle, de parler aux jeunes gens de la Vocation familiale et de l'indissolubilité du mariage. J'avais conservé, de ce que j'avais entrevu de cette âme sacerdotale, un souvenir ébloui et ému.

Ce fut vraiment un grand prêtre et une sainte âme. Vous ne chercherez pas dans ces pages une vie mouvementée, anecdotique, car elle ne fut mouvementée qu'intérieurement; comme le dit son biographe, c'est « le récit d'une vie par le dedans ». Intelligence vive, nature riche, accrues par une grande culture, Germain Long, enclin par là-même à se disperser, dut travailler à s'unifier sans se mutiler, à se dépouiller sans s'appauvrir. Facilement tourmenté il découvrit pourtant la joie et la lumière, et il fut l'image même du prêtre

(3) Aux lecteurs qui voudraient connaître toute l'étendue de l'héroïcité de la petite Thérèse, entrevue à la lumière de la foi, je conseille le livre du R. P. Petitôt (Editions du Cerf à Juvisy.)

moderne, adonné totalement à l'action catholique, et ne vivant que pour orienter ou conquérir des âmes.

Il était né dans une vieille famille bourgeoise et artiste (l'alliance est possible, n'en déplaise à Flaubert); son adolescence avait été, religieusement, assez vide (« années nulles », disait-il plus tard) il n'avait gardé que des habitudes chrétiennes superficielles et se destinait simplement à être professeur. Mais Dieu se mit à labourer cette âme : la mort de sa mère, la maladie, puis une retraite, où se forme enfin la décision : il serait le jeune homme à qui Dieu demande d'être parfait et de le suivre.

Tout au long de ses notes intimes, nous le verrons à la chasse de cette perfection, si difficile à atteindre — d'une franchise totale, ne se cachant pas sa peur de mourir — d'abord comme clerc, puis comme curé de campagne, enfin comme vicaire et aumônier à Marseille. Homme et prêtre, il fut *rayonnant*, parce qu'il ne vécut, sans cesse malade, que pour gagner des âmes à Dieu et que le saint, en lui, demeurait si humblement humain! Ce livre tout intérieur, coupé de longues citations de Germain Long, est passionnant comme un roman, — le roman d'une âme. Et quand, épuisé, il se vit arrivé au bout de sa course, alors pour ses disciples il écrivit cet admirable Testament spirituel qu'on a peine à lire sans avoir les yeux humides, et qui commence ainsi : « Je peux mourir. Qu'on ne me plaigne pas. J'ai vécu. Voici 25 ans passés que j'ai, pour la première fois, connu le grand marasme et cru ma vie finie; je pensais ne pouvoir réaliser ma vocation; je l'ai pu. Du soir de mon arrivée au Séminaire à la nuit du 6 juin 1914, j'ai été de crise en crise, sauf de rares bonnes passes. Que de fois j'ai désespéré d'être jamais prêtre! Je le suis. »

Et le sublime *Magnificat* du mourant continue ainsi pendant deux pages, où l'on remarquera ce grand cri qu'on voudrait faire méditer aux geignards : « Me plaindrais-je d'avoir eu l'existence presque toujours pénible, souffrante, solitaire? Mais ne l'ai-je pas eue cependant intense, ardente, exaltée? *L'aurais-je préférée calme et médiocre?* »

Germain Long, vous regrettiez en partant de n'avoir pas pu écrire le livre que vous rêviez sur le Sacerdoce chrétien.

Mais vous l'avez vécu, ce livre, et voici que votre vie, rédigée par un frère d'armes, guidera sans doute vers le Sacerdoce hautement compris des jeunes hommes qui deviendront ainsi vos enfants...

MÉMENTO. — *Initiation au Nouveau Testament,* par O. Lemarié (Vrin, édit.). Ouvrage remarquable offrant, dans un résumé substantiel, le dernier état de la critique et de l'histoire sur ce sujet. — *Plaidoyer pour le corps,* par V. Poucel, préf. de Claudel (Plon). Admirable mystique du corps humain, nourrie de littérature, de piété, de réalisme et de métapsychisme. — *Sainte Thérèse d'Avila racontée par elle-même* (J. de Gigord). L'introduction, le choix des mémoires et la traduction sont dus à Louis Bertrand, et rien ne pourrait être mieux fait pour présenter la grande sainte d'une façon attrayante et lumineuse. — A qui voudrait mieux connaître la jeune sainte normande, je signale, par l'abbé Alphonse David, *Le Rosaire de sainte Thérèse de Lisieux* (N. R. F.) : méditation d'un prêtre sur la vie d'enfance de Thérèse, sur son âme mariale et son âme apostolique; et, par un groupe d'écrivains qui compte Estaunié, S. Fumet, René Schwob, Claude Silve, Madaule, Malègue, Daniel-Rops, etc., un cahier de « Présences » : *Une sainte parmi nous* (Plon). — M. le chanoine Garnier, l'excellent conférencier, vient d'écrire *La Femme dans le Laïcat* qui aidera les chrétiennes qui se sentent une âme d'apôtre à trouver la voie où elles pourront le mieux servir tout en restant dans le monde (Desclée). — *Le Jardin de sainte Claire,* par Yvonne de Romain (Librairie Saint-François) : Très intéressant ouvrage sur les ordres franciscains dus à sainte Claire et à sainte Colette et sur les saintes qui y ont pris naissance. — Je reviendrai sur *Le Père Damien,* l'apôtre des lépreux, par Pierre Croidys (Spes) et sur *Lueurs sous la porte sombre* (Bloud et Gay) qui fait suite à l'admirable *Livre de Jacqueline* de Mme Ancelet-Hustache.

HENRIETTE CHARASSON.

## *LES REVUES*

*La Nouvelle Revue:* définition de la santé; une cure radicale par des moyens spirituels. démonstration et logique. — *Marsyas:* un poème et une chanson de Charles Rafel. — *Corymbe:* un poème de Mme S. Sardin-Pourquier. — *Revue des Deux mondes:* détails sur l'attentat de Sarajevo; on apprend que l'archiduc François-Ferdinand aurait pu être assassiné à Toulouse en janvier 1914. — Mémento.

**La Nouvelle Revue** (1er janvier) donne un important article sur « la Science Chrétienne » et « La Libération de l'Humanité ». Il émane de Mrs Margaret Murney Glenn, de

Boston. Sous cette signature et pour certifier l'exceptionnelle autorité de l'auteur, on lit : « Membre du Conseil des Conférences de l'Eglise Mère, la Première Eglise du Christ, Scientiste, à Boston. » Je ne me permettrais pas un usage aussi peu modéré des lettres majuscules. Cette réserve exprimée, je recopie simplement :

La santé, reconnue comme un fait spirituel, est aussi exempte de discorde et de maladie que la vérité est exempte d'erreur. La santé est un état de conscience que Dieu accorde. Eternellement maintenue par Dieu, elle est éternellement exprimée par l'homme. De même que la vérité, la santé ne dépend pas des aliments matériels, de l'ambiance ou de l'exercice, car elle est maintenue par le Principe divin. L'Entendement divin est le remède qui maintient la santé dans l'harmonie éternelle. Ceci n'implique pas l'action de l'entendement sur la matière, mais cet Entendement infini qui exclut la possibilité de la matière.

Il est insensé que des humains capables de raisonnement — c'est-à-dire : de justifier la pire sottise de leurs actes les plus sages — puissent lire ce qui précède et s'en alimenter comme de nouvelles paroles d'Evangile! Encore, quand elles sont suspendues dans le vague, on admet qu'elles convainquent des esprits débilités ou métamorphosés par l'absorption de telles nourritures. Mais que penser, lorsque le texte place le lecteur en face d'un cas précis? La passage qu'on va lire constitue à mon sens (et c'est pourquoi il trouve place dans cette chronique) un modèle d'escamotage impudent ou inconscient de la logique, dans un apparent essai de démonstration :

Je connais un homme qui a été guéri par la Science Chrétienne. Pendant huit ans et demi il avait enduré de grandes souffrances et lutté contre la crainte de la mort. Il semblait être atteint d'un cancer. Sa profession le mettait en contact avec des personnes bien intentionnées dont la sympathie l'induisait à s'apitoyer sur lui-même et le remplissait de désespoir. Un jour, deux de ses clients, qui n'étaient pas Scientistes Chrétiens, lui parlèrent de cette Science et lui recommandèrent d'en faire l'essai. Il assista un mercredi soir à une réunion de témoignages et fut fort impressionné par les guérisons qui furent relatées ce soir-là. Il résolut alors de se rendre chez un praticien. Il eut avec ce dernier une entrevue d'une demi-heure et reçut un trai-

tement de la Science Chrétienne. Quand il sortit de chez le praticien, la maladie avait disparu. Etant donné qu'il n'y eut aucune convalescence, nous pouvons présumer que ce qui semblait l'asservir n'était qu'un état mental. C'était un mensonge concernant Dieu et l'homme dont il avait été victime et qui l'avait maintenu dans l'esclavage. Lorsqu'un mensonge est réfuté, prouvé inexact, rien n'est réellement arrivé à ce mensonge, car il n'a jamais existé en fait. En contemplant la Vérité qui a toujours existé, la mentalité qui est asservie à l'esclavage par une croyance au mensonge en est affranchie. L'homme dont je vous parle s'était vu tel qu'il était véritablement, la création parfaite de Dieu; sa pensée fut changée. La crainte et la douleur firent place à la conscience du fait que la nature de l'homme est toujours spirituelle et harmonieuse. La perfection de l'homme créé à l'image de Dieu se manifesta dans sa pensée et dans sa vie. Les médecins qui l'avaient soigné avec amour se réjouirent de son affranchissement, lui-même envoya plus tard son témoignage de guérison aux périodiques de la Science Chrétienne; ceux-ci publient chaque semaine et chaque mois des témoignages vérifiés attestant que l'Amour divin libère et guérit, ainsi que le prouve la Science Chrétienne. Dieu étant Amour, ce qui est détestable, méchant ou malin ne saurait lui être attribué; la seule manière d'obéir loyalement à l'Amour divin, c'est de refuser toute puissance, présence, place et substance à ce qui prétend contrecarrer l'Amour et enchaîner Sa création, l'homme.

§

**Marsyas** (nov.-décemb.) qui est en sa dix-septième année, publie par fragments depuis décembre 1934 : « Les papiers de Charles Rafel », confidences écrites d'un poète, d'un critique, d'un observateur des mœurs, toujours de haute inspiration et d'une personnalité dont la rencontre n'est jamais indifférente.

Ils appartiennent aux papiers de Charles Rafel, ces deux poèmes d'un accent singulier, pleins de bonne sève spirituelle :

Claire Delune, amère sœur,
Ton silence a trahi ta bouche;
Tu l'avais close sur ton cœur;
Ton silence était trop farouche.

Quand j'ai deviné le repli
De tes lèvres sur tant de peine,
Le calme refus de l'oubli
Et le clair refus de la haine,

Tu m'as dévoilé tant de jours,
Un soir, près de la mer secrète,
Taciturne, et qui fus toujours
Nouvelle, et qui fus toujours prête.

D'où tenais-tu tant de douleur,
D'où tenais-tu tant de science?
Tu m'as répondu : De ma peur
Mélangée à ma confiance.

*Chanson pour Claire Delune :*

Regarde, ma sœur,
Le sable et la mer,
Regarde, ma sœur,
L'espoir et la peur.

Regarde, ma sœur,
Le jour qui se perd,
Regarde, ma sœur,
Ta vie et ton cœur.

§

Dans son n° daté d'octobre à décembre, **Corymbe** annonce la mort de Mme Suzanne Sardin-Pourquier, critique d'art et peintre de talent. M. Louis Blin lui attribue « un rôle capital dans l'histoire de l'art moderne : celui d'avoir fusionné la poésie avec la peinture ». Elle fut en tout cas l'auteur de ce poème, dédié à son mari, et qui est d'une belle inspiration, fixée dans une forme heureuse :

SOLITUDE.

Il connaît comme moi les appels des lointains
Et le frissonnement de la grande aile absente.
Les soirs de rêve et de tourmente,
Le front contre le front et la main dans la main,

Nous écoutions le vent qui sait toute la terre
Nous parler des déserts à jamais inconnus.
Je t'étreignais de mes bras nus
Quand mon cœur avait mal d'un trop poignant mystère.

Divine poésie, ô dictame, ô poison,
Nous nous énivrions ensemble, lèvre à lèvre,
Nous brûlions de la même fièvre,
Emportés par notre âme au pareil horizon!

Songes et voluptés, quand par les nuits sereines,
Dans un pays de fleurs, de palmiers et d'oiseaux,
Nous berçant aux replis des eaux,
Nous devenions des dieux chéris par les sirènes!

Le plus beau rêve humain qui soit, je l'ai vécu.
Nous avons tout mêlé, travaux, bonheurs et peines,
Oui, tout, jusqu'au sang de nos veines,
Dans notre amour que rien, ici-bas, n'a déçu...

Et pourtant! O douleur indicible et profonde,
L'aimé reste secret tel un bois enchanté.
Comme lui, jusques au Léthé,
Dans mon immense amour je reste seule au monde.

§

La **Revue des Deux Mondes** (1er janvier) achève la publication des « Etapes yougoslaves » de M. A. t' Serstevens. Cette fois, nous voyageons avec lui de Raguse à Sarajevo. Il nous guide aux lieux où se réunissaient les conjurés de 1914 qui, abattus l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie et sa morganatique épouse, déclenchèrent l'affreuse mêlée universelle. Ils se rencontraient à la « vinara Semiz » où ils pouvaient boire un vin de Mostar qu'on ne leur eût pas procuré ailleurs. « Un vrai décor à la Dostoïewski, ce cabaret », note l'excellent écrivain. Les honneurs lui en furent faits par Mehmedbachitch, le dernier survivant des terroristes.

— Il importe aussi, continuait Mehmed, de ne pas ajouter foi aux interprétations romanesques dont on a travesti le complot. Aucun des conjurés ne faisait partie de la « Main noire ». Tous étaient du parti « Jeune Bosnie », qui avait été fondé en 1908, lors de l'annexion de la Bosnie par l'Autriche.

C'étaient des hommes très jeunes, presque tous mineurs, ce qui les sauva de la pendaison. Ils sont déjà minés par la tuberculose ou par de sombres maladies héréditaires. Leur existence leur semble d'un prix dérisoire. Ils n'ont qu'une pensée : en faire le sacrifice à une cause sublime, la libération des Slaves du Sud.

Sarajevo n'était pas leur première tentative. Mehmedbachitch m'a raconté qu'en janvier 1914, lui et ses amis s'étaient rendus à Toulouse pour y tuer François-Ferdinand qui voyageait en France où il était venu négocier un emprunt. Ils avaient choisi la France, — je sténographie, — « parce que la justice y est plus juste que dans les autres pays ». Ils comptaient, en vérité, sur l'indulgence des jurés français quand il s'agit d'un crime politique. Mais ils ne réussirent pas à rencontrer l'archiduc, et ils revinrent en Bosnie et en Serbie à la fin de janvier.

Au moins savons-nous désormais pourquoi les régicides en instance opèrent chez nous plutôt que chez nos voisins!

Mehmedbachitch en 1914 n'employa contre François-Ferdinand ni la bombe ni le revolver dont il était pourvu. Il laissa passer le cortège princier. Plus loin, son complice Tchabrinovitch lance sa bombe. L'archiduc la rejette d'un coup d'épaule. Elle blesse, plus loin, un officier. Le Habsbourg héritier a le temps d'aller à l'Hôtel de Ville et d'y exprimer sa colère à des gens qui ne savent rien encore de l'attentat manqué. Gabrège, un autre conspirateur, ne peut jeter sa bombe, « paralysé par la cohue ».

On reprend le chemin de l'arrivée, — raconte M. t' Serstevens — le long de l'Appel Kai. Le comte Harach s'est mis dans la tête que d'autres conjurés doivent se trouver comme Tchabrinovitch près du parapet de la rivière. Il monte donc sur le marchepied de la voiture, du côté gauche, pour couvrir de son corps les archiducs. C'est de l'autre côté qu'ils recevront les balles. François-Ferdinand ne montre qu'une colère bougonne. Sophie ne bronche pas.

Princip n'est pas à son poste. Il est dans une pâtisserie de la rue François-Joseph. Il a rencontré deux jeunes filles et leur offre de la limonade. Il n'a pas entendu la bombe de Tchabrinovitch. Une rumeur soudaine lui apporte la nouvelle : une bombe a été lancée, le coup est manqué. Il jette une pièce d'argent sur le comptoir, il ne se donne même pas la peine de prendre la monnaie, il sort en courant, s'élance vers le quai par les quelque cinquante mètres que fait ici le coude de la Franze-Josipa Ulitza. Il arrive au carrefour de cette rue et du quai. A ce moment précis, l'auto des archiducs tourne l'angle.

Que s'est-il passé? On dit que Potiorek, qui était assis en face des archiducs, a crié au chauffeur qu'il se trompait, et le chauffeur de s'arrêter. On dit encore qu'il y avait là un encombrement

de foule. On sait seulement que la voiture s'est arrêtée. Elle s'arrête juste devant Princip. Le destin.... Il n'a qu'à lever le bras pour tirer. Il vise tranquillement, il tire. Il tire trois fois. L'homme et la femme tombent assis dans le fond de la voiture. Potiorek jure. Le chauffeur accélère.

Il est onze heures quinze.

La guerre est déchaînée.

Dix minutes plus tard, un télégramme d'agence annonce au monde entier qu'un Italien, Gabriele Principe, a tué l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie et sa femme. On ne sait pas encore que le vengeur de la Bosnie est un Slave et s'appelle Gravilo Princip. Le monde apprend cela dans l'inconscience. Pendant toute la quinzaine qui suit, un seul journal, un journal anglais, annonce la guerre européenne.

MÉMENTO. — *Crapouillot* consacre son n° spécial de janvier à « L'Anarchie ». MM. Victor Serge, Alexandre Croix et Jean Bernier l'ont rédigé. On y lit que les employés des mines de Decazeville touchaient en 1878 un salaire mensuel de 150 francs ramené à 75 francs en 1886, alors que cette année l'exploitation assurait 460.000 francs de bénéfice pour un capital investi de 2 millions. La direction assurait une prime de 5 % à l'ingénieur sur les économies qu'il réalisait en comprimant les salaires ouvriers.

*Revue des Deux-Mondes* (1er janvier) : « Mes carnets » de Ludovic Halévy. — Lettres inédites de Chateaubriand et Mme de Custine publiées et expliquées par M. Maurice Levaillant. — Poésies de M. Fernand Gregh.

*Revue de Paris* (1er janv.) : Léon Tolstoï : « Journal intime (1910) ». — M. A. Dansette : « La naissance du boulangisme ».

*Le Courrier graphique* (décemb.) : « La lettre et l'enseigne à l'Exposition », par M. Henri Colas. — « Jacques de Boissieu », aquafortiste du XVIIIe siècle, par M. J. R. Thomé. — « Le livre fin de siècle » par M. Pierre Mornand.

*La chronique filmée du mois* (décemb.) : « Et le rideau se leva sur l'inconnu » par M. L. P. Fargue. — « Verrons-nous l'alliance de l'Atlantique? » par M. Morton-Fullerton. — « Mots, propos et anecdotes » par M. Paul Léautaud. — De M. Lucien Descaves, un éloge de « Les Maîtres », le dernier roman paru de M. Georges Duhamel. — « Des fleurs » par M. André Rouveyre.

*Points et Contrepoints* (décemb.) : Poèmes de Mme Bl. Messis et de MM. Grad, Cl. Armine, R. Hener, J. Romann.

*Le jardin de la France* (janvier) : « C'est un solo de flûte »,

poème de M. Pascal Forthuny. — « Le bagnard » poème de M. Louis Chollet.

*L'Archer* (décemb.) : Poèmes de MM. Paul Villa et M. J. Champel. — « Francis Vielé-Griffin » par M. Touny-Lérys. — « Impressions contradictoires » de Campagnou.

*La Revue hebdomadaire* (1er janv.) : « La France a besoin de Saints », par M. P. L. Berthaud. — M. P. Michel-Côte : « Le vrai visage de Paul Bourget ».

*Commune* (janv.) : De M. Louis Aragon : « De la légende à la réalité. » — « Trois poèmes » de M. Jean Rogissart. — « Nouvelles rencontres » par M. Jean Fretet. — Une lettre de Gorki à Stanislawsky, sur les spectacles. — « Episode au village » par M. Louis Guilloux.

*Ma revue* (n° 73) : « Pages de ma vie » par M. le colonel Godchot; son baptême de zouave.

*La Revue Universelle* (1er janvier) : Maurice Barrès : « Ecrit pendant la guerre. » — « La mort du chêne » récit par M. J. de la Varende. — « La jeunesse de Frédéric II » par M. Pierre Gaxotte.

*La N. R. F.* (1er janv.) commence « Le bonheur de Barbezieux », roman de M. J. Chardonne. — « Séville » vers de M. A. Andra. — « Petit dictionnaire des mots retrouvés », œuvre d'une fantaisie exquise publiée par : M. D., P. de L., B. de R.

*Yggdrasill* (25 déc.) publie la première leçon du cours de Poétique professé au Collège de France par M. Paul Valéry. — Puis : sept « Noëls » dont un Noël breton, d'une beauté simple et très grande, de notre cher poète Saint-Pol-Roux.

*Hippocrate* (janvier) : « Les arts plastiques et la médecine » par MM. Laignel-Lavastine et Fernand-Demeure. — « Le Centenaire de J.-L. Alibert » par M. le Dr F. Bonnet-Roy. — « Le cas Baudelaire » par M. John Charpentier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Japoneries d'hiver (*le Journal*, 4 janvier). — Action d'éclat (*idem*, 7 janvier). — Fous partout (*la Liberté*, janvier). — Première bataille du livre, première victoire (*Paris-Soir*, 5 janvier). — Un « Salut à la France! » (*la Force*, 1er janvier). — Les mots français à l'honneur (*Journal des Débats*, 5 janvier).

— Je ne crains pas d'insister sur ce point; au besoin, j'insisterai à la face du monde entier : le joug des Blancs sur les races jaunes doit disparaître. Naturellement, une réalisation rapide de cet affranchissement amènera une conflagration générale, mais disons-nous bien que, quelles que soient les précautions que nous

prendrons, le résultat sera le même : une conflagration générale. Ainsi le veut le destin; l'essentiel est de réaliser notre mission sans nous arrêter à des considérations secondaires.

Quelles considérations plus secondaires, en effet, que la paix du globe, le bonheur de l'humanité?.. Ainsi parle l'amiral Suetsugu, Ministre de l'Intérieur au Japon.

— J'avais fait, il y a un mois, la connaissance de Veber, au collège Saint-Nicolas, où nous nous trouvions tous les deux. Un jour, Veber me dit : « J'appartiens à une bande de la Bastille, spécialisée dans les vols d'auto. Tu peux très bien, si tu veux, en faire partie, mais pour cela il faut que tu te distingues par un action d'éclat.

Ainsi parle Pierre Nemeroff (14 ans). A la suite de quoi il décida de tuer sa bonne tante. Le Japonais là-bas, le petit Pierre (sujet russe?) chez nous, les assassins n'ont pas d'âge, qui se partagent le monde. Mais si le petit Pierre est en prison, le Suetsugu est toujours en liberté. Deux poids, deux mesures.

§

On n'a pas davantage entendu dire que l'Empereur du Japon ait convoqué son Ministre de l'Intérieur, lui ait dit : « Vous n'êtes pas fou? »

Car c'est très possible que pour s'affirmer, personnage officiel, fût-ce dans une interview, elle officieuse, si complètement imprudent, insolent et sanguinaire, l'amiral Suetsugu soit privé de toute espèce de raison. Cela arrive. Nous avons bien eu Charles VI, d'ailleurs point si mauvais. Et à ne parler que de chez nous, note M. J. Ch. dans **la Liberté,**

signe des temps, le nombre des fous augmente chaque année, il faut construire de nouveaux asiles.

Pendant longtemps, l'accroissement du nombre des aliénés a suivi très exactement l'augmentation de la population du département de la Seine. La proportion calculée à la suite des recensements de 1921, 1926, 1931 s'était révélée constante : 0,40 pour cent environ de l'augmentation de la population.

Mais...

Mais le dernier recensement effectué au début de l'année 1936 a donné un tout autre résultat et, pour une augmentation de

20

29.112 habitants, on a constaté une augmentation de 2.068 aliénés.

La situation ne s'est pas améliorée au cours de 1937. De 19.776, chiffre relevé au 1er janvier, l'effectif est passé à 20.108, puis à 20.364 au 1er octobre.

Un petit espoir :

Ajoutons, toutefois, que le nombre des entrées au service d'admission de l'asile-clinique de Sainte-Anne a subi un léger fléchissement. Alors qu'il avait été de 5.065 du 1er janvier au 30 novembre 1936, il s'est abaissé à 4.888 pour la période correspondante de 1937.

Et peut-être est-ce là « l'indice du retour d'une situation plus normale. » Le préfet de la Seine a déclaré, à l'Hôtel de Ville, qu'il n'était pas éloigné de le penser. Mais à quelles raisons attribuer l'absence de raison dont témoignent particulièrement les gens d'aujourd'hui?

Les rapporteurs du service des aliénés ont indiqué à leurs collègues du Conseil général qu'il n'était pas impossible que la cadence d'augmentation fût influencée dans une certaine mesure par les développements de la crise économique et l'augmentation du nombre des chômeurs.

C'est parler prudemment. Mais peut-être faut-il tenir compte, aussi, qu'il est bien difficile de garder tout son sang-froid, partant tout son bon sens, quand, autour de l'homme 38, tout promet, ou la révolution, ou la guerre. L'extraordinaire tient surtout dans ceci, que les asiles d'aliénés ne soient pas plus remplis encore qu'ils ne sont. Au reste, voyons-nous fort bien que tous les candidats à la folie ne sont pas hors d'état de nuire. Demain la conflagration générale, « considération secondaire », allumera son incendie, et le brave amiral japonais jouira de tous les honneurs dus à un héros.

§

Si la guerre est la bête immonde, le dragon jamais terrassé; si la bataille, ou des blancs et des blancs, ou des jaunes et des jaunes, ou des jaunes et des blancs, ne s'éteint ici que pour se rallumer là, il y a, heureusement, des campagnes, très vives cependant, pour se clore, et dans une mutuelle compréhension des droits de chacun.

La première bataille du livre se termine par une victoire, a proclamé Duhamel dans **Paris-Soir,** et c'est une victoire nationale, car les Chambres et le gouvernement ont voulu se mettre d'accord pour considérer l'intérêt spirituel de la nation comme un intérêt vital, digne de toute précellence et de justes privilèges.

M. Georges Duhamel, après un rappel de la question, précise :

Il n'appartenait pas aux ministres responsables de s'opposer dès l'abord à l'introduction de taxes dont on ne pouvait discerner les effets que par l'épreuve. Mais, ayant mesuré ces effets, les hommes d'Etat pouvaient et devaient s'employer de toutes leurs forces à redonner au livre, libérateur de l'esprit, toutes les franchises nécessaires. C'est ce qu'ils viennent d'accomplir en exonérant le livre français de la moitié de la taxe d'une part, et en laissant aux artisans du livre la qualité de producteurs, qualité qui permet d'acheter les matériaux et travaux préalables — papier, imprimerie, brochage — « en suspension de taxe ».

Cette mesure précise et modérée doit satisfaire tout le monde. Le canot de sauvetage n'a certes oublié personne. Le livre, sous toutes ses formes, est touché par l'allégement.

Et on se réjouit que devant ce succès les lettrés puissent constater « que les soucis de leur état se trouvent pris en considération. »

Les ministres responsables ont examiné le dossier du livre : ils ont mesuré l'importance du livre pour la vie spirituelle de la nation tout entière; ils ont plaidé cette belle cause devant les assemblées délibérantes; ils ont trouvé des appuis dans le sein de ces assemblées et ils ont pu faire voter des mesures libératrices. Tel est le bilan de l'année.

Le livre... J'ai vu il n'y a pas longtemps, dans une auberge, un bureau de tabac, une villageoise qui, m'interrogeant sur ce que je faisais, au mot d'écrivain ne comprit guère, et au mot de livre, pas du tout. Un livre? Des livres? Pour elle il fallait donc que je fusse percepteur, ou maître d'école, et quoi encore? Mais j'ai vu, tout à côté, des enfants qui avec les livres découvraient une volupté nouvelle. Ils savaient lire, ils savaient donc ce que c'est qu'un livre : alphabet ou grammaire; mais un livre avec des histoires imaginées pour leur plaisir? Ils se jetaient sur les tout petits volumes, pareils

à leurs cubes, que j'avais apportés, et où le bestiaire voisine avec des enfants comme eux, où des rats qui ne sont pas les rats de Rachilde, des éléphants qui ne sont pas tellement loin d'emprunter à Kipling, vivent d'une vie divertissante, de pair avec Toto, la Nénette et le Toine. Le livre faisait son entrée au village. Et les parents qui s'arrêtaient de ramasser les châtaignes pour lire, eux aussi!

Mais le plus touchant, c'étaient deux petits appliqués à ne pas tourner trop vite la page, même non illustrée : lire, ces deux-là ne savaient pas encore. Alors, jaloux d'une joie qu'ils devinaient si belle, ils faisaient semblant.

§

Des livres — qui ne seraient pas *Mein Kampf*, bien sûr — des livres feraient sinon beaucoup, du moins quelque chose pour la paix, où un texte choisi, exempt de toute espèce d'inimitié, je ne dis pas neutre mais humain, publié dans toutes les langues, permettrait aux jeunesses de toutes les nations de fraterniser dans des sentiments accessibles à quiconque ne relève ni du petit Nemeroff ni du grand Suetsugu. Nous lisons dans **la Force,** journal « des braves gens de la France » et d'ailleurs, pourquoi pas? — un *Salut à la France!* par M. Baldur Von Schirach, chef de la jeunesse hitlérienne :

> La prise de contact qui a si heureusement commencé entre la jeunesse allemande et la jeunesse française me semble être une des plus belles promesses de ce temps. Elle perdrait toute sa valeur si nous ne nous efforcions inlassablement à l'avenir de faire jaillir de ce contact des deux jeunesses une amicale compréhension entre les peuples. Ne serait-il pas possible de la réaliser entre deux générations n'éprouvant aucun sentiment hostile l'une contre l'autre, pénétrées qu'elles sont chaque jour davantage du sentiment de la mission commune qu'elles ont à remplir au service de la culture européenne?

Il est hélas! trop facile de rappeler au chef de la jeunesse hitlérienne que dans le cas d'un conflit, les jeunesses n'en peuvent mais, lesquelles le conseil de guerre vouerait au poteau et à l'infamie si elles refusaient que les hostilités ne les vouassent à la dispersion des membres et à la gloire. L'histoire est classique, des deux jeunes gens, l'un Fran-

çais, l'autre Allemand, qui liés d'amitié du fait de vacances passées en commun à Vichy ou à Baden-Baden, et la guerre survenant, bien loin de se tendre le poing (ça, c'est pour le civil) se serrent la main, jurent de toujours rester amis, se séparent faute de pouvoir faire autrement, se retrouvent sur le front, arme en main : ils n'ont pas eu le temps de se reconnaître, qu'ils se sont entre-tués. Et les Juifs que, par un jeu renouvelé des gladiateurs, de purs Aryens obligeaient à se déchirer, à échanger des coups, bref à se battre, quel sentiment hostile les animait?

Les paroles de M. Baldur Von Schirach n'en sont pas moins très nobles :

Ce serait tout perdre que de commettre la faute insensée de nous haïr, alors que nous avons tout à gagner, à savoir d'assurer le bonheur de nos enfants, si nous savons nous hausser à la noble attitude d'un respect réciproque reposant sur la compréhension de nos natures respectives.

L'auteur du *Salut à la France* fait remarquer que

la jeunesse allemande a appris à considérer la France avec respect;

il rappelle les séjours des députations de la jeunesse française en Allemagne, la vie

dans des camps communs avec les camarades allemands, sous l'égide de la croix gammée et du drapeau tricolore,

et, par réciproque,

l'inoubliable visite à Rambouillet

de la jeunesse hitlérienne, l'accueil « si amical, disons même si cordial », dont elle a été l'objet. D'aucuns sourient peut-être...

Quant à moi, conclut M. Baldur Von Schirach, je crois que l'Europe, si elle veut continuer à exister, devra suivre l'exemple de cette jeunesse sans prévention.

Puisse l'année nouvelle nous fournir l'occasion d'accueillir parmi nous de nombreux milliers de jeunes Français! Puisse, aux feux de bivouac de notre chère jeunesse, le vieil antagonisme de nos pays se consumer à jamais! Nous ferons tout ce qu'il faudra pour cela.

Hitler vous entende, Baldur Von Schirach. Et pas seule-

ment Hitler. Mais tous les Hitler, mais tous ceux qui, placés à la tête des peuples, ne devraient tendre qu'à illustrer un livre magnifique entre tous : *le Livre d'Or de la Paix.* Ils sont des hommes comme nous, ils pourraient, comme les jeunes gens, se retrouver dans des camps, où bâtir la paix. Voilà qui serait la véritable société des nations, la conférence des conférences, et l'idée de pareille rencontre, le président Roosevelt l'a émise, il n'y a pas longtemps. La rencontre n'a pas eu lieu, le président Roosevelt n'a pas été suivi. Au lieu de cela, qui aurait groupé toutes les têtes, le jeu s'est continué, des rencontres à deux ou à trois où il fait si bon dire du mal du prochain, quand ce ne serait que parce qu'on le connaît mal. Sans doute ces messieurs ont-ils craint que quelque anarchiste ne trouvât l'occasion belle... Tout de même, ils auraient pu essayer. Quand les jeunesses s'en vont, qui partent pour la guerre, elles savent bien que ce n'est pas sans risques.

§

Un professeur américain s'est amusé à étudier le nombre de mots français, espagnols, italiens et allemands employés en une année dans huit grandes revues américaines, lit-on dans les **Débats.**

La liste établie, publiée dans le *Journal des langues modernes,* montre que les mots français sont les plus nombreux, les mots espagnols venant en second. A côté de mots courants, il arrive qu'on trouve dans un périodique très populaire des expressions comme « *mariage de convenance* » ou « *fait accompli* ».

Nul doute que le jour où peuples, nations, par l'entremise de leurs dirigeants auront fait un mariage d'amour — mais durable — voire de convenance, la paix ne soit un fait accompli. Si seulement ce mot : *paix* pouvait être le plus employé partout?

GASTON PICARD.

*MUSIQUE*

Opéra : premières représentations de *Le Vaisseau Fantôme,* de Richard Wagner, et *Oriane et le Prince d'Amour,* tragédie-ballet de Claude Séran, musique de Florent Schmitt.

**Le Vaisseau Fantôme** ne jouit point d'une réputation

comparable à celle de *Tristan*, des *Maîtres*, de la *Tétralogie* — ni même de *Lohengrin* ou de *Tannhäuser*. Les wagnériens de stricte observance regardent cette partition comme un ouvrage de troisième zone, la deuxième étant celle où l'on classe *Lohengrin* et *Tannhäuser*, dans l'ordre; car ce *Hollandais volant* composé dès 1841, avant même que Wagner eût précisé ses théories avec rigueur, ne saurait être, évidemment une œuvre aussi parfaite que les suivantes. *Le Vaisseau Fantôme*, monté en 1897 — il y a juste quarante ans à l'Opéra-Comique, en une époque où la chapelle wagnérienne s'élargissait jusqu'à devenir une cathédrale, mais où les fidèles gardaient encore la ferveur des néophytes, n'a pas été repris depuis fort longtemps. L'apparition du *Vaisseau Fantôme* à l'Opéra offre donc un intérêt considérable, car l'épreuve permet de juger non seulement l'ouvrage lui-même représenté dans le cadre qui lui convient, mais encore pour les survivants de l'époque déjà lointaine où il parut la première fois en France, elle prend la valeur d'un témoignage sur les variations du goût. La question, en effet, se pose ainsi : convient-il de réformer le jugement qui nous fit quelque peu dédaigner *Le Vaisseau Fantôme?* et le wagnérisme ayant passé de mode dans les milieux musicaux trouvons-nous dans cet ouvrage écrit par un musicien de génie, seulement âgé de vingt-huit ans, des raisons de modifier cette sorte de classement, de hiérarchie selon lesquels nous mettions *Le Vaisseau Fantôme*, l'ouvrage le moins wagnérien de Wagner, au dernier rang?

Pour répondre à la première question, une simple lecture de la partition suffit. *Le Vaisseau Fantôme* est une œuvre inégale certes, mais dont les beautés sont éclatantes, et qui eût suffi à faire une belle place dans l'histoire de la musique à son auteur si celui-ci n'en avait pas écrit d'autres. La représentation confirme ce jugement : le premier acte presque entier, les rôles d'Erik et de Daland, sont nettement inférieurs. Wagner, ici, se plie aux conventions. Telles pages rappellent Bellini ou Donizetti plutôt que les ouvrages ultérieurs du maître. Mais, à côté de ces faiblesses, que de beautés éclatantes et dignes, celles-ci, du *vrai* Wagner, depuis l'ouverture si large, si magnifique qu'elle eût risqué d'écra-

ser tout l'ouvrage si le deuxième acte n'eût été lui aussi, et presque entièrement un chef-d'œuvre, si les chœurs n'étaient parmi les plus variés, les plus expressifs et les plus beaux qui aient jamais été écrits, si le finale n'apparaissait comme une préfiguration de ces autres finales où le maître élargira jusqu'en une sorte d'apothéose les thèmes exprimant l'idée qui lui est chère de la rédemption par l'amour.

Wagner, dans *Le Vaisseau Fantôme,* est en possession de tous ses moyens, mais il ne s'en sert pas encore avec toute l'expérience qu'il montrera déjà quatre et cinq ans plus tard en composant *Tannhäuser.* Le *leitmotiv* trouve dans *Le Vaisseau Fantôme* la première application qui en fait un système : l'ouvrage découle tout entier de la ballade de Senta. Encore que la partition indique « duo », « air », « trio », « cavatine », il est certain que ces « numéros » sont reliés les uns aux autres d'une manière qui se rapproche de la «mélodie continue » — dont l'emploi ne deviendra systématique que dans le *Tannhäuser.* Mais si Wagner possède déjà les éléments de son *système,* si déjà son style personnel est bien formé et jusqu'au point d'imprimer à son écriture une marque qui signe la plupart des pages de manière incontestable, il lui arrive encore de couler sa pensée dans un moule qui la revêt d'une forme italienne. Ainsi la fâcheuse cavatine d'Erik et certaines parties du duo de Senta et d'Erik.

En résumé, Wagner n'eût-il écrit que *Le Vaisseau Fantôme,* aurait sa place — et une fort belle place — dans l'histoire de la musique dramatique. Et ceci répond à la seconde question que nous posions tout à l'heure. *Le Vaisseau Fantôme* doit rester au répertoire, non seulement pour des raisons historiques, car il explique le développement du système wagnérien, mais encore pour la valeur propre et incontestable de l'ouvrage.

Mlle Germaine Hoerner compose le personnage de Senta avec autant d'intelligence que d'autorité. Sa voix généreuse, souple, fait merveille dans la ballade; cette création marque un nouveau progrès d'une artiste qui rend à l'Opéra d'éminents services. Il en est de même de M. Martial Singher : il tient le rôle si difficile du Hollandais avec beaucoup d'art

et sait, tout en l'enveloppant de mystère, lui garder son humanité. Mlle Schenneberg, dans l'épisodique Mary, fait regretter que le rôle ne soit pas plus développé, car sa voix de mezzo est fort belle. M. Jouatte est Erik et il y montre beaucoup de talent. MM. Bernasconi, Chastenet, Courgues tiennent de leur mieux les rôles de Daland, du Pilote et du Timonnier. Les chœurs d'hommes sont quelquefois flottants (pour des chœurs de matelots eût dit Willy, est-ce une excuse?) — mais les fileuses ont mérité de longs applaudissements. Les décors de M. Olivier Rabaud sont ingénieux et poétiques; on les aimerait mieux éclairés. Quant à l'orchestre il a rendu un fervent hommage à Wagner; M. Philippe Gaubert l'a conduit avec cette souple vigueur et cette autorité qui communiquent aux exécutants sa flamme et son émotion.

§

Si en passant de la salle Pleyel à l'Opéra, *Oriane la sans Egale* a changé de titre et est devenue **Oriane et le Prince d'Amour** (pour que le protagoniste ait sa part, sans doute, auprès de l'héroïne), l'œuvre de M. Florent Schmitt sur le livret de Mme Claude Séran est, Dieu merci, demeurée la même. J'en ai longuement rendu compte (*Mercure* du 15 mars 1937), et je n'en puis que redire ce que j'ai dit alors : ce nouvel ouvrage est digne du grand musicien auquel on doit *La Tragédie de Salomé,* le *Quintette,* le *Psaume* et *Salammbô.* Il porte la marque d'un maître et il va, d'emblée, au premier rang. L'interprétation que nous a donnée l'Opéra fait honneur à ce théâtre, l'orchestre de M. Philippe Gaubert et les chœurs (encore qu'on eût souhaité qu'ils ne fussent pas en coulisse, ce qui les rend trop lointains) sont dignes de grands éloges et la troupe dansante, ainsi que M. Chastenet, ténor solo, ne méritent que des compliments. Mlle Lycette Darsonval est une Oriane pleine de jeunesse et de vie; M. Serge Peretti fait trouver trop court le rôle du poète; M. Serge Lifar est un magnifique Prince d'Amour. Mlles Simoni, Kergrist, Dynalix, Grellier, MM. Paul Goubé, Efimoff, Legrand complètent une distribution excellente. Le décor de M. Pruna est lumineux à souhait, mais sans grandeur. J'en

viens au plus grave : quand nous avons entendu cette musique au concert, notre esprit a vu en imagination tant de belles choses suggérées par le seul enchantement des sons que nulle image réelle ne peut maintenant nous donner qu'une déception. Si beau, si lumineux que soit le décor, il tient sur une scène qui, si vaste qu'elle soit, n'est pas aussi grande que notre rêve. Nous sommes devant ce ballet comme devant un livre illustré. Quand on n'a jamais lu le texte, on admet l'illustration; quand on s'est représenté l'idéale figure des héros, on préférerait qu'il n'y eût pas d'intermédiaire entre la pensée de l'auteur et l'esprit du lecteur. Or la chorégraphie de M. Serge Lifar est peut-être excellente du point de vue chorégraphique pur (et c'est discutable) elle n'est pas toujours, elle est même rarement en parfaite harmonie avec ce que suggère la musique. Elle est volontiers violente et barbare, ce qui va très bien pour le rôle du Mongol, mais ne convient nullement à une action qui s'écoule au pays et à l'époque de Pétrarque. Une remarque : les affiches portent le mot nouveau de *choréauteur,* qui remplace l'ordinaire *chorégraphe.* Peut-on dire que « choréauteur » est mal fait qui unit une racine grecque à une racine latine, et que si l'on tenait absolument à désigner par un mot nouveau une fonction ancienne, il eût été préférable de dire sans barbarisme, sinon sans pédantisme, *chorépoète?*

RENÉ DUMESNIL.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Les débuts de Francis Vielé-Griffin.** — Comme la plupart des gens de sa génération, comme la plupart de ceux qui devaient se faire un nom, plus tard, dans les Lettres françaises et plus particulièrement dans le Symbolisme, Francis Vielé-Griffin débuta dans la littérature en publiant ses premiers écrits dans une petite feuille de la rive gauche qui arborait pompeusement le nom de *Lutèce.*

Il y avait déjà pas mal de temps que ce curieux petit journal paraissait. Il avait fait quelque bruit et n'avait pas peu contribué à établir la réputation de quelques-uns, quand le futur auteur de *Phocas le Jardinier* lui adressa ses premiers vers.

Ceux-ci, d'ailleurs, n'y furent pas accueillis d'emblée et ne devaient pas y paraître aussitôt. On peut même penser que Francis Vielé-Griffin dut marquer le pas assez longtemps avant que de se voir imprimer dans la feuille du Quartier Latin. Il ne le voulut être tout d'abord que sous un pseudonyme, craignant, comme Henri de Régnier sans doute qui l'y devait suivre deux mois plus tard, d'aventurer peut-être à la légère le propre nom de ses pères.

Henri de Régnier avait pris le nom de Hugues Vignis. C'est de celui d'Alaric Thome que Francis Vielé-Griffin signa ses vers de jeunesse et c'est le 15 mars 1885, — il avait 21 ans, tout comme le futur auteur du *Miroir des Heures,* — que, pour la première fois, on put lire ce nom en un petit coin de *Lutèce,* sous une certaine rubrique intitulée « Notre Téléphone », par quoi la direction se mettait brièvement en communication avec ses lecteurs et ses collaborateurs.

Ce 15 mars 1885, on lisait donc dans *Lutèce* ces quelques lignes :

ALARIC THOME. — Votre persévérance, téméraire jeune homme, aura sa récompense. Votre petit huitain, bien qu'intensément alambiqué, a une saveur, et va trouver sa place dans un de ces prochains numéros. Quant à *Néphenthès* c'est trop mallarmiste et emmerdant (*sic*).

Et quinze jours plus tard effectivement, le 29 mars 1885, *Lutèce* tenait parole en publiant *L'Art Suprême,* bref poème composé de deux quatrains, lequel se trouve être la première pièce de Francis Vielé-Griffin qui ait été imprimée. Ces huit vers étaient symbolistes en diable, comme on va voir. Nous les reproduisons à titre de curiosité et l'on s'apercevra que toute juvénile qu'elle soit, cette pièce porte déjà la marque du poète qui ne devait cesser d'user d'une manière poétique propre, très musicale, encore que parfois un peu confuse.

Mais voici *L'Art Suprême :*

Finement — s'il se peut sans trahir, sans blesser;
Vaguement — dût-on, pour mieux l'exprimer, le taire;
Saintement — selon le rituel du vieux mystère;
Doucement, tendrement et comme pour baiser.

La touche, fine, vague, et sainte et douce et tendre;
La ténuité — l'infiniment indéfini;

Le pain des cœurs et leur poison trois fois béni;
Et la noyade de l'esprit qui veut tout rendre.

Francis Vielé-Griffin n'avait pas attendu cette publication pour adresser de nouveaux vers à *Lutèce*, puisque dans ce même numéro où paraissait *L'Art Suprême*, le journal lui accusait ainsi réception d'un nouvel envoi par le truchement de « Notre Téléphone » :

ALARIC THOME. — Reçu, passera à son heure. Vous voyez du reste que les autres passent aujourd'hui.

Le 10 mai, « Notre Téléphone » disait :

ALARIC THOME. — Trop semblable à la *Danse Macabre* que nous avons refusé et qui, au fond, s'inspirait trop évidemment de *La Ronde* de Georges Lorin.

Le jeune Francis Vielé-Griffin ne se décourageait pas par ces refus et sa persévérance ne manqua pas d'être encore récompensée, puisque, le 7 juin, *Lutèce* produisait de nouveau le nom d'Albéric Thome, sous un poème, *Vaisseau-Fantôme*, qui se composait de quatre strophes de six vers dont plusieurs ne sont pas sans une certaine grandeur évocatrice :

Ebréchant au passé son vacillant contour,
De grands nuages noirs vont ballottant la lune
Vers l'orient, ainsi qu'une épave à la brune...

Durant un mois, le nom d'Alaric Thome ne reparaît aucunement dans les colonnes du petit journal. Mais voici que dans le numéro du 6 juillet, « Notre Téléphone » répond :

A. THOME. — Superbe, superbe. Réellement poétique. Et très pur. Mais pourquoi ce pseudonyme?

Vielé-Griffin vient de révéler sa véritable identité à *Lutèce*, mais il ne souhaite pas encore se montrer au public sous son nom, et ce sera encore sous le pseudonyme d'Alaric Thome que le poème qualifié de « superbe, superbe » et « réellement poétique », paraîtra dans le numéro du 26 juillet. Celui-ci a pour titre *Fête-Dieu*, quatre quatrains qui ne nous paraissent pas justifier le fol enthousiasme du directeur de *Lutèce*, en dépit de quelques beaux vers.

Le 2 août, on lit à la rubrique « Notre Téléphone » :

ALARIC THOME. — Classé. La prose passe toujours plus vite que les vers.

Sept jours plus tard, le 9 août, Alaric Thome apparaissait sous un aspect nouveau aux lecteurs de *Lutèce* qui publiait de lui un conte, *Mariage forcé :* aventure d'un riche quidam, avocat qui ne plaide qu'une fois pour complaire à une femme de grande beauté qu'il va épouser comme par hasard et sans paraître s'en rendre compte. Le 16 août, ces deux uniques mots dans « Notre Téléphone » : « THOME. — Classé », et la semaine suivante, le 23, nouvelle prose, *Récréation* où l'auteur confesse qu'étant allé au concert de la Gaîté avec le peuple, il en est sorti « plein d'une foi nouvelle en l'art inaccessible à la brute humaine; avide de fines jouissances, et de savantes fatigues; prêt à reprendre la lutte avec l'Idée ». Dans ce même numéro, « Notre Téléphone » proclamait :

ALARIC THOME. — Très bien, *Dea*. Classé.

Ce n'est que le 25 octobre, pourtant, que le poème *Dea* sera publié dans *Lutèce*, en même temps qu'on y annoncera, à la rubrique : « Sous presse » : « *Cueille d'Avril,* par Alaric Thome ». *Dea* est le premier poème, après la *Dédicace*, que l'on trouve dans *Cueille d'Avril*, recopié textuellement si l'on veut bien ne pas prendre pour des corrections des majuscules remplacées par des minuscules : *sa* au lieu de *Sa*, *son* au lieu de *Son*.

Cependant, le dit Alaric Thome pense qu'il serait temps de jeter bas son masque et de se montrer tel qu'il est. Aussi lisons-nous, le 1er novembre, à la rubrique « Sous presse », de *Lutèce :* « *Cueille d'Avril,* par Francis Vielé-Griffin (Alaric Thome) », puis, le 22, comme le petit livre vient de paraître, à la rubrique *Typographie de Lutèce :* « A lire : Francis V.-Griffin : *Cueille d'Avril* ».

Le 20 décembre, après deux mois d'éloignement, Francis Vielé-Griffin réapparait dans *Lutèce* avec un poème, *Utilitarisme,* qu'il signe maintenant Francis V.-Griffin. *Utilitarisme* ne se retrouve pas dans les recueils de Francis Vielé-Griffin et l'on peut s'en étonner. On ne retrouve d'ailleurs pas davantage *Arpège,* qui paraît le 17 janvier 1886, en même temps que deux autres poèmes, *Pèlerinage* et *Prélude d'orchestre,* ces deux derniers reproduits dans *Cueille d'Avril.*

*Pèlerinage* étant devenu le poème III des *Euphonies,* un seul vers y était corrigé de cette façon :

> Voici le bois *de* merisiers où nous entrâmes,

au lieu de :

> Voici le bois *aux* merisiers où nous entrâmes.

*Prélude d'orchestre,* lui, est le poème VI du *Carmen Perpetuum.* Francis Vielé-Griffin y a changé *Prédit* en *Redit,* au deuxième vers, et le quatrième qui se lisait dans *Lutèce :*

> De fêtes Louis Quinze où voguent des nacelles,

est devenu dans le recueil :

> Il frémit dans l'orchestre un bruit de grandes ailes.

Enfin, les deux derniers quatrains ont été biffés et remplacés par deux nouveaux.

Un bien long silence suit, puisque ce n'est que le 3 mars que nous allons retrouver Francis Vielé-Griffin à *Lutèce* et dans quel appareil! Il reprend son pseudonyme d'Alaric Thome pour signer un poème, *Soladel,* précédé de ce chapeau:

> Notre collaborateur Alaric Thome nous envoie quelques strophes en volapuk et nous annonce, pour un prochain numéro, une chronique volapukiste sur la poétique volapukiste. Nous l'insérons avec joie. Il était naturel que *Lutèce* fût le premier journal du monde qui imprimât du volapuk rimé.

A titre documentaire, voici la première des quatre strophes de *Soladel :*

> Stals vamik sola de plum
> Vietoms vatis de flum
> E faloms flamik as tum
> Sagits Lofapula!

Le 3 avril, Francis Vielé-Griffin reprenait son patronyme pour signer de plus sérieuses choses, deux poèmes, *Triplici,* première pièce de *Mythes et Décors* dans *Cueille d'Avril,* recopiée sans notable changement, et *Etape,* non recueilli, sorte de chanson parfois alerte :

> Ce jour de fol amour décline,
> Douce, crains-tu le crépuscule?
> Le but enténébré recule,
> La nuit nous suit sur la colline...

La semaine suivante, le 10, *Lutèce* publiait, sous le titre *Petite Tribune,* une lettre de Francis Vielé-Griffin qui, ayant promis de parler du Salon, s'excusait de ne pas le faire et daubait sur Odilon Redon et Manet. Francis Vielé-Griffin venait d'ailleurs de quitter Paris, pris par des occupations extra-littéraires, ce qui explique qu'on ne le retrouve à *Lutèce* que le 29 mai avec un poème, *Rythmes,* non recueilli. A la page d'annonces de ce même numéro, on pouvait lire : « Pour paraître prochainement : *Les Cygnes,* poésies par Francis V.-Griffin. »

Que fait le jeune poète? On ne le revoit que le 4 juillet dans *Lutèce,* au bas de quelques lignes violentes de prose contre *Monsieur Emile Blémont,* dont il se moque. Un mois encore d'éclipse, puis le 8 août commence la publication d'une suite de proses, *Lignes Mauvaises,* signées de nouveau Alaric Thome, qui se poursuivront les 15 et 29 août et les 5 et 12 septembre. Puis, le 26 septembre, paraîtra finalement *Rex,* signé pour la première fois : Francis Vielé-Griffin. *Rex,* ayant subi quelque quatre ou cinq petites corrections, se retrouve dans *Cueille d'Avril.* La plupart de ces corrections, d'ailleurs, avaient déjà été faites dans *Lutèce,* car, le 7 octobre, on y trouvait ces « *Errata :* N° 256, du 26 septembre 1886, dans *Rex* de Francis Vielé-Griffin, 3e page, 1re colonne lire : 1re strophe : *Il* trône au lieu de *Je* trône; 3e strophe : *la* pudeur au lieu de *sa* pudeur; 5e strophe : leur *plumage* au lieu de leur *plumages;* 7e strophe :*Vois* au lieu de *Voir.* »

Ce sera la dernière fois qu'on lira le nom de Francis Vielé-Griffin dans la fameuse petite feuille. Déjà, Henri de Régnier avait déserté cette singulière maison où, après y avoir paru en jeune dieu, on l'y traitait grossièrement, tout comme on avait fait pour Moréas et Verlaine. Francis Vielé-Griffin n'eut pas le temps de subir semblable dérision, car *Lutèce* cessa subitement de paraître en cette première moitié d'octobre 1886.

Le jeune poète de *Cueille d'Avril* avait achevé d'y faire ses premières armes. *Les Cygnes,* son deuxième recueil, allait paraître dans quelques semaines. Francis Vielé-Griffin n'était plus un simple débutant. D'autres gazettes lui faisaient accueil. Le nom de Francis Vielé-Griffin était connu maintenant dans

le jeune monde des Lettres et, durant plus de cinquante ans, celui qui le portait allait continuer à écrire des poèmes tout à fait originaux et d'une résonance qui n'appartient absolument qu'à lui.

FERNAND-DEMEURE.

## *CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE*

G. R. de Beer : *Madame Roland : voyage en Suisse*, 1787; Neuchâtel, Editions de la Baconnière. — Haldenwang : *Casanova à Genève;* Paris, M. d'Hartoy. — Clarisse Francillon : *Coquillage*, roman; Paris, Gallimard. — Paul Décorvet : *Le Pain et le Sel;* Neuchâtel et Paris, V. Attinger.

On a souvent reproché aux Suisses une vanité naïve qui les incite à se croire en tout très supérieurs aux autres peuples. Ce travers, il faut bien l'avouer, est assez répandu chez eux. Mais les étrangers qui s'en offusquent en sont au moins partiellement responsables. Tant de voyageurs et depuis si longtemps nous ont accablés, nous et notre patrie, d'éloges enthousiastes qu'il nous aurait fallu des têtes bien solides pour n'en point concevoir envers nous-mêmes une certaine complaisance.

Cette réflexion m'est venue en lisant l'avant-propos que M. G. R. de Beer, professeur à l'université d'Oxford, a écrit pour une édition nouvelle, collationnée par ses soins, du **Voyage en Suisse** de Mme Roland.

L'érudit britannique s'est amusé à dresser une liste de seigneurs et de belles dames qui, au XVIII[e] siècle, avant ou après la fameuse citoyenne, explorèrent les cantons de l'Helvétie. Anglais, Allemands, Russes et Français ne s'expriment qu'au superlatif. Les beautés de la nature, les bonnes mœurs du peuple, la sagesse des gouvernants leur arrachent à tous les mêmes cris d'admiration.

C'est en 1787 que Mme Roland parcourut la Suisse, en commençant par Genève, qui, à l'époque, n'en faisait pas encore officiellement partie. Elle fut « presque scandalisée » de ne trouver dans cette ville aucune statue de Rousseau. « Mais, observe-t-elle, le défenseur des droits de l'humanité ne peut paroître que gémissant ou irrité au milieu d'un peuple avili et de ses oppresseurs. » Sa déception s'explique : la république des huguenots, lorsqu'y arriva cette future amie des Girondins, était gouvernée par un clan d' « aristocrates »,

qui, cinq ans auparavant, avaient triomphé, avec l'aide de troupes sardes, bernoises et françaises, d'un soulèvement populaire. Il fallut d'autres circonstances pour faire dire à Mme Roland six ans plus tard : « O Liberté, que de crimes on commet en ton nom! »

Son récit est intéressant. Comparé à ceux de ses contemporains, il frappe par sa sobriété. Il révèle une âme droite et noble. En le lisant, il faut se souvenir que l'auteur ne le destinait pas au public, mais à l'instruction et à l'éducation de sa fille. Il en existait jusqu'à ce jour deux versions : l'une parue de son vivant, mais sans son aveu, l'autre incorporée à la première édition posthume de ses œuvres. Le texte établi par M. G. R. de Beer les complète l'une par l'autre et s'éclaire de nombreuses notes fort précieuses. Le volume, bien présenté, contient huit reproductions de paysages d'après des estampes du temps.

Ce n'est pas la vertu, on s'en doute, que venait chercher à Genève le chevalier de Seingalt. Si elle y régnait, d'aimables femmes et quelques hommes d'esprit, parmi lesquels un « syndic », savaient fort bien s'arranger pour n'être point incommodés par la tyrannie qu'elle se permettait d'exercer sur les autres. Le charmant ouvrage consacré par M. Pierre Grellet aux séjours de Casanova en Suisse nous avait appris, d'ailleurs, que, dans tous nos cantons, le Vénitien trouva toujours à se distraire.

M. Haldenwang, en écrivant **Casanova à Genève,** s'est plu à suivre pas à pas « le chevalier du plaisir dans la ville de Calvin ». Son petit livre, alerte et désinvolte, se lit très agréablement. Il est tour à tour sentimental sans niaiserie et retroussé avec audace. L'effronterie même y demeure élégante. Naturellement, l'auteur s'est proposé avant tout de rappeler, de rassembler et de commenter tout ce qui, dans les célèbres *Mémoires,* se rapporte à sa ville natale. On lui sera reconnaissant d'avoir cherché et, semble-t-il, réussi à identifier les lieux et les personnages que fréquenta son héros. Il l'a fait avec intelligence et bonne grâce, sans l'ombre de pédanterie. Le galant chevalier, s'il pouvait lire M. Haldenwang, ne manquerait pas de l'en remercier.

§

Dans *Béatrice et les insectes,* Mme Clarisse Francillon attribuait aux hommes tout le malheur des femmes. Elle y mettait quelque férocité. A telle enseigne que je n'avais pu m'empêcher de lui souhaiter un prochain roman « moins barbouillé de *misandrie* » (1). M'aurait-elle entendu? Voici **Coquillage,** l'homme que les femmes font souffrir d'autant plus fort qu'elles prétendent l'aimer davantage. Mais les hommes qui torturaient Béatrice ignoraient sa misère ou s'en moquaient, tandis que les femmes agrippées à Gérard Sombérieux, dit « Coquillage », se déchirent elles-mêmes en se pressant contre lui. Pour Mme Francillon, le mâle ne saurait évoluer qu'entre l'égoïsme pur et le sadisme conscient; sa compagne, au contraire, dévouée jusqu'à l'aveuglement, serait masochiste sans le savoir. Cette vue féminine correspond à une vérité d'expérience : que l'instinct de conservation revêt chez l'un et l'autre sexe des formes différentes.

Si *Coquillage* était signé d'un nom d'homme, d'autres indices permettraient de découvrir la supercherie. Par exemple, seules, les femmes de lettres, quand elles se promènent dans un parc, songent à désigner par son nom chaque arbre et chaque fleur. Mme Clarisse Francillon n'y manque jamais. Son quatrième roman est très féminin. Pas à la manière française : en France, Anna de Noailles et Colette ont accrédité l'opinion que le génie poétique des femmes se nourrit toujours de leur propre substance. Plutôt à la manière anglaise. Car il y a, de l'autre côté de la Manche, de vraies romancières, qui, en racontant des histoires très éloignées de tout ce qu'elles ont pu vivre, avouent néanmoins leur féminité par certaines nuances de psychologie, par le choix des objets sur lesquels se fixe leur attention, par le ton qu'elles donnent à leurs remarques. Mme Clarisse Francillon appartient à cette famille. En quatre ans, elle a publié quatre récits très étoffés, dont aucun ne répète celui de l'année précédente, mais qui portent tous la marque du même tempérament, de la même personnalité.

Le thème de *Coquillage* n'est pas nouveau. C'est celui de

(1) *Mercure de France* du 15 janvier 1937, p. 409.

la solitude, sur lequel repose tout l'œuvre de Maupassant. Ici, la solitude s'aggrave d'une infirmité physique. Rendu sourd par une maladie de sa petite enfance, Gérard Sombérieux ne communique avec le monde que par la vue ou le toucher. Il parle, mais il n'entend pas ce qu'il dit. La pensée des autres, quand elle s'extériorise, il peut la lire sur leurs visages, mais qu'un hasard vienne à lui dérober les traits de l'interlocuteur, le contact est aussitôt coupé. Il n'y a autour de lui que « des gestes, des formes et le vaste silence ». Beau, intelligent, cultivé, sensible, il intrigue, il émeut les femmes. Leur curiosité, leur pitié les conduisent à l'aimer, chacune à sa manière. Son infortune a fait de lui un être plein de compassion pour la faiblesse et la souffrance des autres. Toutes ces femmes qui viennent à lui, il voudrait les guider, les soutenir, répondre à leur confiance par un secours efficace. Mais le moyen de n'être pas excédé de leurs jalousies, de leurs disputes puériles, du besoin qu'il découvre en chacune de l'avoir tout à elle? Car « les femmes ne comprennent point qu'on leur préfère la solitude ».

Dans *Chronique locale,* la peinture des mœurs et des milieux foisonnait sur les personnages, les recouvrait, les absorbait : on voyait grouiller la foule, on ne reconnaissait pas les gens. De livre en livre, ce défaut s'est atténué. Dans *Coquillage,* un heureux équilibre s'établit entre l'histoire du héros, qui appartient à l'humanité de toujours, et la société dans laquelle il se meut, qui est celle de notre temps. Assigner leur juste place à l'individu dans l'espèce et aux lieux communs éternels dans l'ambiance particulière d'un pays, d'une époque, d'une société, c'est le propre du bon roman. Mme Francillon l'a compris. On ne peut que l'en féliciter. L'intérêt social de ses ouvrages amplifie et prolonge celui que suscitent ses analyses de sentiments ou de caractères. Ainsi, les groupes humains qui entourent Gérard illuminent à leur insu un phénomène dont les historiens de l'avenir feront peut-être la marque de notre siècle : l'effritement de la bourgeoisie.

§

Il y a encore par le monde quelques journalistes lettrés. Entre un reportage et une interview, ils aiment à philoso-

pher un brin. Quand l'actualité chôme, ils offrent volontiers à leurs lecteurs des notes sur les travers des gens, des propos domestiques, des impressions de vacances. Ils lui rapportent ce qu'ils ont entendu dans le tram ou chez le coiffeur, ou encore la moisson de souvenirs que leur valut une journée aux champs. Ainsi en use M. Paul Décorvet, rédacteur à la *Gazette de Lausanne.*

Si habitué qu'on soit, avoue-t-il, à accomplir une tâche éphémère, à écrire des lignes qui disparaissent avec le jour, on finit par se bercer de l'illusion que quelques-unes d'entre elles méritent d'échapper, pendant quelques heures encore, à la loi inexorable. On pense qu'elles pourraient encore jouer leur rôle qui était de divertir.

C'est à une « légère collation » qu'il nous convie en nous présentant, comme on le fait encore aux visiteurs de marque dans tous les pays orthodoxes, **Le Pain et le Sel.** Aimable goûter, galette savoureuse, substantielle et bien assaisonnée. Les réflexions et les récits de M. Décorvet sont d'un optimiste. Ils invitent au sourire et à la bonne humeur, ce qui, de nos jours, me paraît fort méritoire.

RENÉ DE WECK.

## *LETTRES NÉERLANDAISES*

Jean Greshoff : *Gedichten* (A. A. M. Stols, Maastricht). — Willem Elsschot : *Kaas, Tsjip, Pensioen* (P. N. van Kampen, Amsterdam). — A. Den Doolaard : *De groote Verwildering* (E. Querido, Amsterdam). — G. H. 's-Gravesande : *Sprekende Schrijvers* (J. M. Meulenhoff, Amsterdam). — Maurits Dekker : *Oranje, Oranje en Alva's tyranniek Bewind* (E. Querido, Amsterdam). — In Memoriam Herman Robbers.

Après la frénésie des *Tachtigers* (ceux qui se groupaient en 1885 autour de Willem Kloos) une nouvelle génération de poètes chantait paisiblement. On n'avait plus besoin de rénovations bruyantes, il fallait tout simplement écrire de bons poèmes. La poésie néerlandaise croissait maintenant en silence. D'où l'impression générale que l'œuvre de Bloem, Van Eyck, A. Roland Holst, Nijhoff, Greshoff et autres apparaît comme celle de poètes mineurs. On a, dans la littérature italienne, la même impression quand on compare d'Annunzio aux doux Creposcolari.

Jan Greshoff dont une *troisième* édition des **Poésies complètes** vient de paraître, reste l'enfant terrible de cette génération. Il n'est pas, parmi ses contemporains, le type du poète

pur, mais certainement la personnalité la plus forte, la plus attachante, non seulement par la masse d'idées qu'il remue, mais surtout par l'accent humain de tout ce qu'il écrit. Dans la poésie néerlandaise d'avant-guerre dominait l'expression de sentiments vagues et nébuleux dans une langue finement ciselée et musicale. Le charme pénétrant des vers du grand poète Boutens incitait d'autres à imiter cette poésie ésotérique et rêveuse. Greshoff s'y adonnait aussi dans ses premiers recueils, mais il sentait très vite qu'il était impossible de continuer ces raffinements. L'accent devait changer; de céleste il devait devenir terrestre. Greshoff changea le ton de sa poésie et lui donna dès son recueil *Le Cèdre* son caractère définitif et personnel. Il prépara ainsi le terrain à la génération post-expressionniste de 1930. Il s'inspira uniquement de l'individu et de la condition humaine. Quant à la forme, il ne dédaigna pas la langue commune, voire même quelquefois des expressions impropres et vertes. Des chambres imperméables de l'ésotérisme, Greshoff réussit à faire respirer à la poésie néerlandaise l'air de la rue. Et voilà que ce poète, dont d'excellents poèmes paraissaient déjà en 1907 et restaient inconnus, doit attendre jusqu'en 1924 pour connaître tout d'un coup le succès et la notoriété avec un seul poème (*Chanson sombre*), où un pessimisme cosmique et une joie carnavalesque se trouvent fort bien mélangés dans une langue imagée, farcie de dictons et de bribes de chansons populaires. La réputation de Greshoff était faite et la légende de poète comique et peu sérieux se noua, indestructible et tenace, autour de lui. Le poète protesta en vain : « Je ne puis échapper à monsieur J. Greshoff, je suis lié à lui jusqu'à ma mort », s'exclama-t-il dans *Pro Domo*. Ses Poésies Complètes pourront peut-être détruire cette réputation à rebours, et puis la savante étude du romancier Vestdijk sur l'œuvre de Greshoff, étude qui ouvre la deuxième édition des poésies complètes. Que cette légende influence favorablement la vente du livre est un des effets les plus surprenants de cette histoire, car le fait que trois éditions d'une œuvre poétique peuvent paraître dans l'espace de trois ans, est assez rare en Hollande.

L'œuvre poétique de Greshoff se divise en trois parties, dans

lesquelles le poète incarne un autre personnage et achève chaque fois un cycle de pensées et de sentiments assez identiques. La première partie contient : *Ancien mal* (1907-17), *Pour les moineaux* (id.), *Entre deux mondes* (1917-27), *Le cèdre* (1924) et *Terrestre et céleste* (1925). La deuxième partie comporte : *Confetti* (1925-30), *Tapis roulants* (1925-28), *Chants de fête* (1927-30) et *Romantisme en miniature* (1928-31). La troisième enfin : *Soldes fin d'année* (1931), *Examen de conscience* (1931), *Janus Bifrons* (1932), *Pro Domo* (1932), *Chansons brunes* (1933), *Jean-Jacques* en 1933, *Voces mundi* (1934) et *Un fils prodigue* (1935). On voit tout de suite que la période 1907-24 comporte les années maigres du poète. En 1924 vint le succès, et depuis cette année le poète n'a cessé de produire.

Le Greshoff de la première période, poète élégiaque et doux, consacra ses meilleurs poèmes à l'amour tendre et à l'amitié. Quelques exceptions fantaisistes laissent déjà deviner le Greshoff de plus tard. Avec *Le Cèdre* vient le changement. La poésie se trouve en 1924 partout en pleine révolution. L'expressionnisme mène le combat. Greshoff reste fidèle aux vers métriques et traduit dans une forme impeccable les angoisses de cette période. L'inspiration y est aussi cosmique que chez les véritables expressionnistes. La forme de plusieurs de ces poèmes s'apparente à celle de la *Chanson sombre,* poèmes certes remarquables, mais auquel nous préférons *Le Prisonnier* et *Incendie mondial,* d'une construction plus solide, mais d'un rythme moins populaire. On est avec ce recueil à mille lieues du tendre Greshoff du début. Le livre suivant apporte l'apaisement après la lutte tenace. *Luctor et Emergo. Terrestre et Céleste* contient surtout des poèmes de joie. Dans *Le Cèdre* Greshoff parlait de « la perfide mathématique de Dieu » et du ricanement de la mort; ici Dieu est bon et la mort douce. Dès ce recueil l'auteur se déclare un épicuriste et un païen. Il sera maintenant alternativement pessimiste (par la vue de la société qui déforme les visages et corrompt les esprits) et heureux (par l'amour, l'amitié, la liberté de l'individu).

Dans sa deuxième période, Greshoff doit se délivrer du trop de sérieux de sa jeunesse et de son attachement à la norme commune. Il se libérera par excès de cynisme et de rigolo en s'appelant lui-même un clown. Il s'encanaille à

dessein et se moque du public et de ses détracteurs. Il se montre surtout dans ses *Chants de fête* l'enfant terrible, l'ennemi de tous les parasites de la société, le défenseur des vrais artistes et des bons cœurs. *Le Cèdre* marquait plutôt une lutte intérieure; le combat qui caractérise cette deuxième période est tout à fait extérieur et dirigé contre le monde. L'individu même ne change plus. Pour se reposer de cette seconde lutte, le poète cherche la tranquillité du château de Gistoux, où il se délecte avec son ami Du Perron de romantisme et de souvenirs. Mais il ne recule que pour mieux sauter.

Le combat, qu'il mènera dans la troisième et très récente période, demandera toutes ses forces d'individualiste incorruptible. Son individualisme, longtemps considéré par d'autres comme une pose, s'aggrandit encore en face des événements politiques. L'avènement au pouvoir de Hitler, en 1933, fit une sensation profonde chez les intellectuels hollandais. Le peuple des Pays-Bas tient depuis des siècles à sa liberté; c'est un peuple démocrate par naissance. L'œuvre de Greshoff devenait une seconde fois de brûlante actualité, puisque ses compatriotes trouvaient en lui un chantre de la liberté, un railleur de n'importe quelle dictature, qu'elle soit de gauche, du centre ou de droite. Il nous donne, après l'*Examen de conscience* préliminaire, ce magnifique *Janus Bifrons*, dialogue philosophique entre l'*homo carnalis* et l'*homo sapiens*, ou, si vous le préférez, entre le païen épicurien et le chrétien sage. Cette œuvre peut être interprétée de différentes façons. L'interprétation qu'en donne Vestdijk dans sa préface analytique est magistrale et on ne sait au juste ce qu'on doit admirer le plus, l'œuvre du poète ou la dialectique subtile et solide du critique. Puis vient *Pro Domo*, où il répète éloquemment, anxieusement, ses points de vue. On est très loin de la poésie pure, mais ce lyrisme pamphlétaire atteint aussi des sommets. Deux *Chansons brunes* et certains poèmes de *Voces mundi* laissent entendre des cris pathétiques : l'homme libre se sent une bête traquée et se révolte fièrement. Greshoff a réussi dans le genre politico-pamphlétaire quelques chefs-d'œuvre, dont la littérature néerlandaise est riche : chansons des kerels flamands, chansons des gueux, diatribes de Vondel, etc... Greshoff et quelques autres de ses contemporains

continuent cette tradition de liberté, célébrée surtout par les gueux du XVIIe siècle.

Il oppose aux *Chansons brunes* son *Jean-Jacques* en 1933. Enfin voici avec *Le Fils prodigue* une vision plus calme de la vie. Le poète y fait l'éloge de l'homme, de l'amour et des belles choses de la terre. Ici se termine le livre. Aurons-nous une quatrième irruption après ce point d'orgue? Nous ne pensons pas que cet esprit combattif se contentera de la sérénité de son âge. Lutter est pour lui l'emblème de la vie et la preuve d'un cœur éternellement jeune.

§

Dans la littérature flamande d'avant-guerre parut un roman excellent, intitulé *Villa des Roses*. L'auteur en était Willem Elsschot, pseudonyme qu'avait pris Alfons De Ridder, afin de n'être pas confondu avec son confrère et concitoyen anversois André De Ridder, le traducteur et critique bien connu de l'*Anthologie de la Littérature Flamande Contemporaine*. Le roman d'Elsschot passait presque inaperçu. On était au temps de l'impressionnisme littéraire en Flandre, et la gloire de Streuvels, le prosateur, de Guido Gezelle, le poète (neveu et oncle par un curieux hasard), ainsi que celle, plus complexe, du poète gantois Karel van de Woestijne, empêchaient de voir clair dans le cas d'Elsschot, un solitaire qui se moque bien de sa propre publicité, peut-être parce qu'il gagne sa vie par la publicité. En tout cas le roman *Villa des Roses*, un des meilleurs parmi ceux qui parurent avant la guerre en Belgique flamande, opposait à la littérature campagnarde de Buysse et de Streuvels un magnifique sujet, non seulement citadin, mais même cosmopolite. *Villa des Roses* est une pension de famille parisienne, tenue par les époux Brulot, et où se rencontrent des Français, un Norvégien, un Allemand, un Hollandais, deux Polonaises et des Françaises. L'amour de la servante Louise pour le cynique allemand Gruenewald constitue le thème tragique dans ce livre. Chaque personnage a d'ailleurs son importance et son histoire. Elsschot ne néglige la psychologie d'aucun d'eux. Ce livre, dont l'humour va de la note amusante jusqu'au cynisme le plus cruel, est une si belle réussite (en même temps qu'un roman très captivant), que nous

nous étonnons que ce livre n'ait pas encore été traduit en français, alors que d'autres romans moins réussis ont trouvé le chemin de la renommée.

Après la guerre, Elsschot fait paraître la nouvelle *De Ontgoocheling* (La déception), où il raconte la déception d'un père vis-à-vis de son fils, et le roman *De Verlossing* (La délivrance), dont le thème est l'âpre lutte entre un campagnard libéral et le curé du village. Ce roman peut être considéré comme le type littéraire le plus pur du roman anticlérical flamand, ainsi qu'il abondait dans l'œuvre des écrivains libéraux (et pas des moindres) de la Belgique d'avant-guerre. En 1923 Willem Elsschot essaye un nouveau genre dans la littérature flamande. Il donne avec **Lijmen** (Convaincre) un admirable échantillon de littérature commerciale. Laarmans, un petit employé obscur, rencontre Boorman, le génial brasseur d'affaires. Il abandonne son modeste emploi pour devenir l'apprenti du grand Boorman, qui lui apprend la gloire et les misères de son entreprise colossale. Boorman dirige une soi-disant revue mondiale du commerce et de l'industrie; en réalité, il ne livre que du papier imprimé à ses victimes. Nous ne savons pas si pareil livre existe en français et nous nous excusons d'avance de notre éventuelle ignorance, mais si pareil livre, chef-d'œuvre d'humour et de psychologie publicitaire, n'a pas d'égal dans la littérature française, nous nous demandons en vain pourquoi un éditeur français tarderait encore à faire traduire ce livre. Notons en passant que l'esprit de cette œuvre est très français.

Après ce livre, l'auteur se tait pendant dix ans. Il n'aurait peut-être plus rien écrit, s'il n'avait pas rencontré le poète hollandais Greshoff, qui lui rendit la confiance en son talent. En 1933 paraît **Kaas** (Fromage). Nous y revoyons le même Laarmans, auparavant apprenti de Boorman et maintenant chef d'entreprise lui-même. Mais quel piètre commerçant. Kaas nous raconte l'histoire des gaffes commerciales de Laarmans. Celui-ci retourne enfin à son modeste emploi d'autrefois. Ce récit contient une analyse, cruellement soutenue jusqu'au bout, du complexe d'infériorité du commerçant débutant Laarmans. En 1934, Elsschot abandonne (momentanément?) l'analyse des tribulations commerciales de Laarmans, pour se

consacrer à l'étude du milieu familial du même Laarmans. Il nous donne d'abord **Tsjip**, le récit des difficultés avec son gendre polonais, récit qui finit par la joie d'être grand-père. Et maintenant Elsschot a publié en 1937 **Pensioen** (Pension de vieillesse), qui nous dévoile les difficultés que Laarmans eut avec sa belle-mère. Il nous est impossible d'analyser ici ces deux derniers livres, qui forment avec les deux précédents une belle tétralogie.

Terminons ces quelques notes, en signalant le fait curieux, que c'est précisément le livre le moins romanesque, notamment *Tsjip*, qui a été traduit tout de suite en français et en allemand. La traduction allemande a paru à l'Insel-Verlag de Leipzig, maison d'édition qui publie régulièrement des traductions allemandes de livres flamands et hollandais. La traduction française de *Tsjip*, due à la main experte de Mme Stéphanie Chandler, dont le mérite comme traductrice est suffisamment connu en France, attend encore un éditeur en France. *Tsjip*, est une œuvre excellente, mais nous craignons que le lecteur français, qui ne connaît pas les autres romans d'Elsschot, n'y trouve rien d'extraordinaire et ne jugera pas ce livre à sa juste valeur. Ce que nous pouvons conseiller en toute sérénité aux traducteurs ou traductrices, ce sont *Villa des Roses*, *Lijmen* et *Pensioen*.

§

**De groote Verwildering** (Le grand tourbillon), de A. den Doolaard, est un roman qui possède toutes les qualités et tous les défauts du roman à succès. Il emprunte ses procédés, ses visions et son rythme à la technique cinématographique, dont la masse, même intellectuelle, est friande. Cette frénésie a besoin, pour pouvoir se répéter infiniment, du culte du héros. Ce culte remplace alors l'analyse psychologique, que certains auteurs ont rendue impossible par leurs excès. L'histoire que Den Doolaard raconte intéressera le lecteur français, puisque les principaux personnages sont : Jacques Balmat, qui en 1786 atteignit le premier la plus haute cime du Mont-Blanc; le physicien suisse H. B. de Saussure, qui fit de même un an plus tard, et Alexandre Dumas, parlant de Balmat dans ses *Impressions de Voyage en Suisse*. Den Doo-

laard déclare avoir consulté cette œuvre de Dumas, ainsi que quelques documents de Saussure. Il a fait de Balmat un héros cent pour cent, digne du film. La lutte tenace de Balmat contre la montagne géante constitue le thème central de ce roman. Le Balmat de Den Doolaard n'est plus un homme, mais un possédé. Nous avons l'impression très nette que l'auteur hollandais a plutôt servi la légende autour de Balmat que la vérité, bien qu'il se soit documenté sérieusement. Pour Saussure et Dumas il n'a que pitié et ironie. Balmat est tout dans ses yeux; cela se comprend : il paraît que Den Doolaard est un très fervent alpiniste et c'est en cette qualité qu'il raille les exploits d'amateurs tels que Dumas. Den Doolaard a incontestablement le don d'évoquer de superbes visions de neige et de montagnes et de tenir en haleine le lecteur friand de sensations dangereuses et d'exploits héroïques.

Chaque littérature possède son interviewer attitré. E. d'Oliveira assumait cette responsabilité pour les lettres néerlandaises d'avant-guerre et ses interviews font encore autorité. Son successeur pour les lettres néerlandaises d'après-guerre s'appelle G. H. 's-Gravesande, qui a publié une magnifique série d'interviews avec des auteurs modernes : **Sprekende Schrijvers** (Ecrivains parlants). Ce livre sera très utile à tous ceux qui veulent étudier la littérature néerlandaise contemporaine.

Le roman historique redevient d'actualité. Voici **Maurits Dekker,** qui nous donna jusqu'à présent des romans psychologiques ou sociaux, étudiant et analysant une des périodes les plus mouvementées et les plus glorieuses dans l'histoire des Pays-Bas, le temps de Guillaume le Taciturne, dans une trilogie, dont les 2 premières parties ont déjà paru. Nous parlerons de cette œuvre d'inspiration nationale, dès la parution du troisième et dernier tome.

Le romancier **Herman Robbers** mourut il y a quelques mois. Il fut un des chefs de file de l'école réaliste d'avant-guerre et en même temps le très actif directeur d'une des plus grandes maisons d'édition hollandaises, Elsevier d'Amsterdam.

JEAN BAUDOUX.

## *LETTRES CANADIENNES*

M. Roger Brien : *Faust aux Enfers*, Editions du Totem, Montréal. — *L'Eternel Silence*, les Œuvres d'Aujourd'hui, Editions de l'Action Canadienne-Française, Montréal.

M. **Roger Brien** vient de quitter le Canada, après avoir suscité chez ses compatriotes un tel enthousiasme qu'il est difficile, dès son arrivée à Paris, de formuler la moindre réserve sur sa poésie, sans passer pour un trouble-fête.

Il est incontestable que M. Roger Brien est doué, très doué. Un flatteur pourrait citer un certain nombre de ses vers, et conclure par les comparaisons les plus avantageuses. Il pourrait vanter encore le souffle lyrique de la plupart de ses poèmes, et il aurait raison. Mais, en ne tenant compte que des qualités de son œuvre, est-ce servir l'auteur que de crier prématurément au génie?

M. Roger Brien est né au Canada, c'est-à-dire que ni le milieu où il a vécu, ni les études qu'il a pu faire, ni son intuition, ne lui ont permis une exacte mise en œuvre de ses dons.

C'est ainsi qu'après avoir été attiré par quelque grand sujet, il lui arrive de ne savoir en exploiter toutes les ressources. Le départ est le plus souvent excellent, mais on ne tarde pas à se rendre compte que le poème progresse au hasard. Les images s'ajoutent les unes aux autres, comme en botanique, par prolifération. Il y en a de très belles, et aussi de banales, avec toute une gamme intermédiaire. Elles se répètent ou diffèrent si peu qu'on n'a pas l'impression d'avancer. Même lorsque le rythme verbal est dynamique, le fond reste statique. D'où un déséquilibre, un malaise, une attente inquiète du lecteur. Tout cela provient d'abord d'un manque de composition. Il ne s'agit évidemment pas d'imposer au poète la marche logique de la prose, ni de le faire renoncer à une pénombre où ses trésors peuvent scintiller, ni aux méandres de la musique des mots. Mais ici, nous ne sommes pas dans la tradition symboliste, ni dans la poésie pure. C'est le romantisme hugolien qui se continue, tel que transmis par Verhaeren. Il y a donc une certaine ordonnance qui s'impose, au moins un fil d'Ariane. M. Brien a besoin d'une longue intimité avec les maîtres, — les Grecs

notamment, — pour apprendre d'eux le secret des architectures savantes et de la rigueur d'expression.

Il existe cependant une raison plus profonde à ses difficultés en présence des sujets qu'il choisit. Dans le premier enthousiasme de son inspiration, il s'élance parce qu'il a entrevu quelques images, une comparaison heureuse, une facette originale, mais ce n'est pas tout de voir l'extérieur, il faut pénétrer jusqu'à la « substantifique moelle ». On ne peut attendre d'un jeune homme de son âge qu'il apporte déjà des vues très personnelles. Il faut lui donner le temps de réfléchir, de souffrir. Et dans ces conditions, ne vaut-il pas mieux lui dire franchement qu'il cueille ses fruits un peu trop verts? En ce moment, il essaie de suppléer à son inexpérience par une grande facilité verbale, par des réminiscences livresques. Ce n'est pas suffisant. Nous exigeons davantage de lui, parce qu'il peut faire mieux, beaucoup mieux. Il nous en a donné la preuve dans plusieurs poèmes religieux, comme *Résurrection* et *Colloque entre Augustin et le Christ,* tous deux publiés dans *Faust aux Enfers.*

Maintenant qu'a sonné l'heure des délivrances
Pour ceux qui avaient mis en toi leurs espérances,
Maintenant que le soir s'est allumé de feux,
Que tu as dispersé les ténèbres humaines
Et que Satan se mord les poignets dans ses chaînes,
Maintenant que tu luis au front des bienheureux,
De ceux qui ont souffert, de ceux qui ont aimé...

C'est la première fois, à notre connaissance, que dans les lettres canadiennes, un poète est aussi inspiré par les tendances religieuses de son peuple. On le sent aussitôt plus à l'aise. Il a grandi dans une atmosphère de piété collective. Les prières, avec leur subtil mélange de grandiloquence et de douceur, lui sont familières. Sa poésie part de la source même : de la foi et du cœur. Aussi, donne-t-elle immédiatement un son plus plein, et se développe-t-elle en ondes bien liées, presque sans bavures. Et par un contraste naturel, le péché fournit de même sa part. Quand Augustin se confesse au Christ, il met tant d'insistance à dire ses fautes que son récit comporte presque autant de concupiscence que de repentir. Là encore, M. Brien est l'écho d'une autre tendance

de ses compatriotes. Car, comment pourrait-on les féliciter de s'être multipliés si, malgré le jansénisme et le puritanisme environnants, ils n'aimaient pas la chair en bons Gaulois qu'ils sont restés?

En résumé, l'auteur de *L'Eternel Silence* est un poète authentique, mais incomplet. Il possède ce qui ne s'acquiert pas, et il lui reste à acquérir ce qui s'acquiert. Tout dépend donc de lui et de lui seul. Il peut réaliser les plus belles ambitions. Quant à nous, nos vœux l'accompagnent.

PIERRE DUPUY.

## *ART*

Goya. Un Musée d'art français.

Sans doute pour nous consoler de ne pas nous avoir offert les chefs-d'œuvre du Prado, les Musées Nationaux ont réuni à l'Orangerie une trentaine de toiles de **Goya** recueillies dans les collections françaises. C'est un moyen de montrer aux Français les richesses provinciales que, pour la plupart, ils ignorent complètement. La défection du Musée Bonnat de Bayonne (d'après les conditions du legs il n'a pas le droit de prêter ses œuvres) et de quelques collections particulières se fait naturellement sentir. Mais la personnalité de Goya est si puissante, si intense son rayonnement, que cette exposition restreinte — elle n'est en quelque sorte que l'antichambre de la présentation de la donation Walter Gay au Louvre — n'en est pas moins éblouissante.

C'est surtout une exposition de portraits. Peintre de la Cour d'Espagne, Goya a portraituré les grands de son temps. Il fut un peintre « officiel » comme Vélasquez, comme le Greco lui-même; on est obligé de le répéter une fois de plus, car l'absurde légende qui veut que les génies aient été ignorés de leur temps a vraiment la vie dure. En fait, en dehors d'exceptions rarissimes, les grands artistes furent couverts par les monarques ou les grands seigneurs de gloire, d'honneurs et d'argent. Dès qu'il sera en possession de son talent — c'est-à-dire vers la quarantaine, car il ne fut pas précoce — Goya est introduit à la Cour. Il gagne ses galons d'abord à l'Académie de San Fernando, puis à la Chambre du Roi dont il sera « premier peintre » au moment où son œuvre atteint

son complet épanouissement. Fils d'un doreur, il deviendra l'amant notoire d'une duchesse. Il pourra laisser une fortune à ses descendants.

L'absence de complaisance des peintres anciens envers leurs illustres modèles est chose qui peut nous surprendre aujourd'hui. Ils ne se croyaient pas tenus de les représenter dans des attitudes avantageuses, ni de leur donner une expression particulièrement aimable. Les princes, les rois, les princesses et les reines vivent devant nous avec toutes leurs vertus, toutes leurs misères physiques et morales, toutes leurs tares. Le portraitiste n'a cherché qu'à scruter et à interpréter un visage humain.

Tous ces regards d'une vie si émouvante, si uniformément apparentés, mais d'une diversité d'expression si subtile, se posent sur nous avec une sorte de chaleur communicative. Nous voyons deux portraits de l'artiste (Musée d'Agen et Musée de Castres) aux yeux chargés d'anxiété. L'humanité douloureuse transparaît sous l'élégance du *Matador,* son charme ironique et ses lèvres sifflotantes. Et n'est-ce pas elle qui nous attache encore si vivement à l'*Homme en gris,* le fils de l'artiste, d'une allure toute désinvolte et fringante?

La silhouette de *la marquise de las Mercedes* — dont l'innocence poupine reste un peu ambiguë — est fièrement campée. Nous retrouvons l'opulente *Femme à l'éventail,* l'étrange *dona Gumersinda,* les deux aimables promeneuses du Musée de Lille, toutes ces belles filles saines, voluptueuses et d'un charme un peu animal. Quel contraste avec ces sinistres vieilles coquettes occupées à parer leur corps décharné et à pomponner leur visage déjà marqué par la mort!

Mais l'artiste est encore allé plus loin peut-être dans l'intensité tragique quand, dans une nature-morte de boucherie, il a prêté à la tête de mouton sanguinolente cet inquiétant regard humain chargé d'indicibles nostalgies...

La révélation de l'exposition sera sans doute la grande composition intitulée la *Junte des Philippines...* On peut parler de révélation puisque cette toile appartient au Musée de Castres où la pluie tombe, paraît-il, et où il ne passe pas cent visiteurs par an... Elle vient d'être très heureusement restaurée, grâce à l'Association des Musées de France, qui

rend les plus importants services à la cause de l'art.

Il s'agissait bien là aussi d'une peinture officielle : le tableau d'une assemblée administrative. Quel sujet propre à rebuter un peintre!... Mais qu'est devenu ce sujet sous le pinceau de Goya!

On ne distingue tout d'abord qu'un grand vide; un tapis d'un blanc sale semé de taches rosâtres. Aux angles du tableau, un grouillement confus de personnages. Emergeant à mi-corps d'une lourde, sombre et laide tribune, dans une sorte de halo, le roi Ferdinand VII et ses douze assesseurs. La pièce n'est éclairée que par le reflet d'une haute baie sur une paroi; les êtres qui vivent dans cette atmosphère torpide d'où s'élève comme un relent d'humanité enfermée, semblent émerger de l'ombre d'une prison.

La géométrie qui ordonne la composition est elle-même assez effrayante. La toile est strictement coupée en quatre, et la tête de Ferdinand VII, placée juste au centre, est exactement le point de fuite vers quoi s'ordonnent toutes les grandes lignes en rigoureuses perspectives. En opposition, l'artiste a peuplé ce cadre qui a la froideur d'une épure, de personnages étonnants de diversité, traités avec un réalisme qui va jusqu'à la caricature. Ce sont de tristes marionnettes, disloquées, contorsionnées, bouffonnes. Tribunal et auditoire paraissent écrasés par le plus pesant ennui : affalés dans leurs sièges, recroquevillés, anéantis, ils sont vides de sentiment et de pensée. Seul, un homme, isolé dans l'embrasure d'une porte, frappé par une lueur de jour blafard, se dresse comme une apparition rayonnante d'énergie.

En dehors de ce personnage, ces hommes, sous ces couleurs lourdes, dans cette atmosphère suffocante, ne sont plus que des espèces de fantômes. La scène est bien celle d'un théâtre, mais tellement artificiel qu'on n'y prend même plus la peine de jouer son rôle. Ce monde paraît las de sa propre comédie.

Nous ne trouvons à l'Orangerie qu'un ensemble réduit de l'œuvre de Goya. Nous n'y voyons pas le visionnaire des *Caprices* et des cauchemars baudelairiens « pleins de foetus qu'on fait cuire au milieu des sabbats » ni le grand mystique de la *Comunion de Saint Joseph* et de la *Prière au Jardin*

*des Oliviers.* Ces trente toiles suffisent cependant à nous prouver combien est juste l'opinion de ceux qui voient en lui le peintre dont l'art, selon l'expression de M. Sanchez Canton, « a prévu les tendances de l'art moderne ». S'il a longtemps hésité entre les influences des contemporains de sa jeunesse, entre le néo-classicisme d'un Mengs ou les décadences du baroque vénitien d'un Tiepolo, s'il a beaucoup appris de Vélasquez et du Greco, c'est aux maîtres du XIXe siècle qu'il nous fait le plus songer. On ne s'étonne donc point que ceux-ci aient subi son emprise et l'aient tant regardé. Ce n'est pas assez de dire qu'il préfigure Manet ou Courbet, Daumier ou les impressionnistes : tous ceux-ci rencontraient dans l'acuité du dessin de Goya, dans son métier toujours plus dépouillé au fur et à mesure qu'il avançait en âge, dans son inspiration perpétuellement jeune et constamment renouvelée, les prestiges d'un peintre inclassable parce que son rayonnement pouvait s'étendre avec la puissance d'une souveraineté universelle.

§

Je crois que tout le monde est d'accord avec M. Georges Wildenstein lorsqu'il déclare le Louvre insuffisant pour abriter dignement toutes les œuvres qu'il renferme. Il a mille fois raison de faire remarquer qu'on aurait pu, avec les seuls chefs-d'œuvre de l'art français qui constituent ses collections, organiser une exposition plus importante et plus belle que celle que nous avons admirée il y a quelques mois quai de Tokio. Notre Louvre regorge de richesses, mais leur mise en valeur est si défectueuse que le public semble parfois les découvrir lorsqu'on les lui présente en d'autres lieux.

Les derniers aménagements ont été faits avec beaucoup d'intelligence et de goût. Ceux qui sont en projet nous donneront à coup sûr d'agréables surprises. Mais toute l'ingéniosité du directeur des Musées Nationaux et des conservateurs ne peut arriver à triompher de ce vice majeur : le manque de place. En pratique, mieux présenter certains tableaux, c'est en retirer d'autres de notre vue. Où est le pire?... Où est le moindre mal?

Je suis très partisan du système préconisé par M. René

Huyghe, qui consiste à créer des salles principales et des salles secondaires, mais, là aussi, dans notre vieil édifice, on se heurte à d'énormes difficultés. Si heureuses que soient les solutions adoptées, il n'en reste pas moins que nous ne pouvons voir que des perfectionnements de détail lorsqu'il faudrait une transformation complète de la maison. La solution de M. Georges Wildenstein est plus audacieuse. Pour que les étrangers qui viennent à Paris puissent avoir une connaissance plus parfaite de la peinture de notre pays, pour qu'ils ne soient plus obligés de rejoindre à travers les dédales du Louvre nos collections éparpillées dans un ordre illogique, créons **un Musée de l'Art français.** Ainsi, nos œuvres d'art présentées selon les dernières conceptions muséographiques, dans un local spécialement aménagé pour elles, verront s'étendre leur rayonnement.

Cette solution, nous dit M. Wildenstein, aurait l'avantage de « satisfaire aux exigences du tourisme français, du prestige de Paris et de notre amour-propre national ». Elle ne manque pas de séduction. Elle semble toutefois comporter de graves dangers. La gloire du Louvre, malgré tous ses défauts, ne provient-elle pas justement de son extraordinaire accumulation de merveilles et de son universalité? N'est-elle pas faite en partie d'un cadre historique prestigieux?

Je crains fort, à vrai dire, que, si le projet d'un Musée d'Art français se trouvait réalisé, la plus grande partie du public ne continue à se rendre au Louvre pour l'obligatoire visite à la Joconde et à la Vénus de Milo et qu'il ne prenne pas le chemin d'un autre musée. On irait ainsi au rebours du but recherché. Et j'imagine assez mal, au surplus, ce que serait un Louvre privé de ses peintures françaises.

Il y a bien un moyen de s'en tirer. On en parle depuis longtemps. Affectons la totalité du Palais du Louvre aux Beaux-Arts en logeant ailleurs le ministère des Finances. M. Henri Verne a prévu un plan de réorganisation générale du musée en tenant compte de ces agrandissements. Ce serait la logique même. Mais les Beaux-Arts n'intéressent qu'un très petit nombre d'électeurs tandis que les Finances, c'est une autre affaire!... On ne peut même parler sans sourire de ce projet grandiose lorsqu'on sait que les Musées

Nationaux n'arrivent pas à déloger les services des Finances incrustés dans le Pavillon de Flore, bien qu'ils en soient, en bonne et due forme, les seuls posesseurs.

Pour « faire de la place », ne serait-il pas préférable de retirer du Louvre, en totalité ou en partie, certains départements? L'opération serait tout de même moins grave que de vider le musée de sa peinture française. Je ne crois pas qu'il y aurait grand dommage à priver le Louvre des arts de l'Asie, par exemple. Ils viendraient enrichir le musée Guimet qui leur est spécialement affecté. Et le mobilier des XVIIe et XVIIIe siècles qui occupe une place importante — et qui, malgré tout, se trouve entassé — ne serait-il pas en meilleure place dans les salles désertiques du château de Versailles? Il bénéficierait là d'un cadre qui semble l'appeler. Il donnerait de la vie aux murs inanimés.

J'ai enfin à formuler contre la construction d'un nouveau musée une autre objection. L'expérience des musées modernes d'Art moderne, du quai de Tokio n'est-elle pas suffisamment démonstrative?... Je suis certain que M. Wildenstein ne me contredira pas si j'insinue que nous courons le risque de trouver un bâtiment flambant neuf moins favorable à la peinture qu'un vieux palais désaffecté.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Alexandre Iswolsky : *Correspondance diplomatique* (1906-1911). Tome 1er. Les éditions internationales, Paris.

La **Correspondance diplomatique** de M. Alexandre Iswolsky, ancien ministre des Affaires étrangères de Russie et ambassadeur du tsar auprès du gouvernement français, qui vient d'être publiée, porte en sous-titre : *Au service de la Russie*. Que M. Iswolsky ait été au service de la Russie personne ne pourra le contester. C'est un fait. Reste à savoir s'il l'a servie d'une façon intelligente et prévoyante. Eh bien, pour notre part, nous ne voyons aucune trace de cette prévoyance dans sa correspondance diplomatique, mais par contre certaines défaillances. C'est ainsi, par exemple, que la convention anglo-russe de 1907 concernant la Perse, négociée par M. Iswolsky, liait les mains à la

Russie en lui assignant une zone d'influence au delà de laquelle il lui était interdit d'agir, et cela à une époque où elle était le mieux outillée pour conquérir le marché persan. Mais M. Iswolsky et ses collaborateurs ne songeaient qu'à faire entrer la Russie dans un concert des puissances occidentales. Ils sacrifiaient donc les intérêts de la Russie en Orient pour des buts d'offensive politique en Europe.

Mais ce retour de la Russie vers une politique plus active en Occident, préconisée par M. Iswolsky après l'échec de la campagne de Mandchourie, créa immédiatement un malaise dans toute la péninsule balkanique, vu que ce retour se manifesta par le réveil des ambitions séculaires de la Russie sur Constantinople et les Détroits. Ce malaise ne fit que s'aggraver lors des tentatives de la Russie de créer un bloc balkanique contre la Turquie, après l'échec de ses négociations directes avec cette dernière puissance. En même temps, les relations de la Russie avec l'Autriche redevinrent des plus tendues, à la suite du malentendu Aerenthal-Iswolsky (1908).

Le ministre des Affaires étrangères de Russie avait négocié en tête-à-tête avec l'Autriche et lui avait reconnu le droit de procéder à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine en échange d'une promesse de concours pour un règlement de la question des Détroits, favorable à la Russie. Mais Iswolsky oublia d'exiger de l'Autriche le délai qui lui aurait permis de faire la campagne diplomatique nécessaire. N'ayant les mains liées par aucune stipulation, Aerenthal brusqua les choses et opéra l'annexion avec un simple préavis de quelques jours, ce qui empêcha Iswolsky de profiter des circonstances. Aussi redevint-il énergiquement slavophile; il rompit les négociations qu'Aerenthal voulait encore engager avec lui en 1910 et chercha par tous les moyens à soustraire la Serbie à l'influence directe de Vienne.

Ce premier tome de la correspondance diplomatique de M. Iswolsky s'arrête à l'année 1910. Et c'est grand dommage, car il aurait été intéressant de suivre son activité diplomatique pendant les deux dernières années qui avaient précédé la grande guerre et durant les trois premières années de guerre, quand il fut ambassadeur de Russie en France.

Cependant, essayons de reconstituer cette activité dans ses grandes lignes; en nous basant sur certains documents diplomatiques, tels que, par exemple, le *Livre noir*, qui contient des dépêches et des memorandums de M. Iswolsky.

Depuis sa défaite diplomatique de 1908, Iswolsky guettait le moment où l'alliance franco-russe pourrait lui donner le moyen d'une revanche. En attendant cette occasion, qui devait se présenter plus tard, durant le septennat de Poincaré, Iswolsky se mit au travail. D'abord il intensifie le va-et-vient de l'argent entre la France et la Russie. La Russie emprunte de plus en plus à Paris, mais subventionne la presse française. Après cela, il s'efforce de mettre à profit le nationalisme français sans être entraîné par lui, de le détourner des intérêts naturels de la France et de lier celle-ci aux intérêts russes. Tant qu'il s'agit du Maroc, il fait entendre un langage conciliateur. Mais quand, peu après, la crise d'Agadir se trouve apaisée sans que la Russie soit intervenue, Iswolsky prend prétexte de la solidarité diplomatique des Alliés pour réclamer l'appui de la France dans la question des Détroits. Enfin, quand en janvier 1912 Poincaré est chargé de former le cabinet, le gouvernement russe hâte la conclusion de l'alliance balkanique, et, prévoyant la possibilité d'un conflit européen, demande le concours du nouveau président du Conseil français, auquel il fait remettre un questionnaire détaillé (1).

On a dit bien souvent qu'il avait existé entre Poincaré et Iswolsky une grande communauté d'idées. En réalité, les deux hommes ne s'aimaient guère et se méfiaient l'un de l'autre. Et s'il exista jamais entre eux un lien quelconque, ce ne fut certes pas celui de la sympathie, mais de l'ambition politique. Iswolsky comprenait quelle chance merveilleuse représentait pour ses visées la présence au pouvoir de Poincaré. Et cependant au bout du compte il n'en profita guère : il sut mal tourner cette chance à son profit et au profit de la Russie.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

(1) Fabre-Luce, *La victoire*, p. 145.

## *CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE*

**La crise espagnole et le conflit sino-japonais.** — Les premières semaines de 1938 présentent, du point de vue international, le même caractère que les derniers mois de l'année 1937, lesquels ont offert le spectacle affligeant de la plus grande confusion politique. On admet généralement qu'une détente sensible s'atteste dans les relations entre les principales puissances, et M. Edouard Bénès, président de la République tchécoslovaque a émis l'opinion, dans son message de Noël, que la présente année donnerait lieu à des discussions, des négociations et probablement la conclusion d'accords partiels susceptibles de conduire à une entente durable. On ne demande qu'à le croire, et, s'il devait en être ainsi, le vœu le plus cher des hommes de bonne volonté se trouverait enfin réalisé. A vrai dire, les éléments d'appréciation que l'on possède à cette heure ne permettent pas encore de s'abandonner à une trop grande confiance et la réserve s'impose plus que jamais lorsqu'il s'agit de préciser les possibilités qui peuvent exister demain pour le monde civilisé.

Les deux grands conflits qui ont dominé toute l'activité internationale au cours de l'année écoulée subsistent dans leur gravité première. La guerre civile espagnole a pris un aspect nouveau avec la dure bataille pour Teruel, et le conflit sino-japonais a pris des développements qui tendent à confirmer que, par sa nature même, il doit avoir des répercussions profondes sur l'ensemble de la situation mondiale. Lorsque, il y a trois mois, les troupes du général Franco l'emportèrent nettement sur le front des Asturies, on pouvait croire que la liquidation de la guerre civile espagnole ne tarderait plus guère et que la décision militaire interviendrait, pour l'Espagne entière, en faveur des nationalistes avant la fin de l'année. Le général Franco, disait-on, disposait, avec le total de ses effectifs, d'un armement formidable, de tous les moyens techniques nécessaires à une offensive de grand style, soit dans la région de Madrid, soit à travers l'Aragon en direction de la Catalogne. Les forces gouvernementales semblaient démoralisées et éprouvaient de sé-

rieuses difficultés pour leur ravitaillement; le gouvernement républicain, transféré de Valence à Barcelone, paraissait en pleine décomposition politique et dans l'impossibilité d'effectuer un redressement durable. Or, aux premiers jours de l'année nouvelle, tout est changé. La grande offensive nationaliste ne s'est pas produite, des rivalités au sein du haut commandement n'ayant pas permis, assure-t-on, au général Franco de s'arrêter à un plan de campagne nettement défini. Le généralissime des forces insurgées a perdu ainsi un temps précieux et il s'est laissé surprendre par les rigueurs de l'hiver, qui rendent de l'autre côté des Pyrénées les opérations militaires extrêmement pénibles. Mais les gouvernementaux ont su mettre à profit ce répit pour regrouper leurs forces, pour réorganiser leurs troupes de choc et reprendre l'initiative de la manœuvre, ce qu'ils n'avaient pu faire depuis un an. En même temps, le gouvernement central de Barcelone s'est raffermi politiquement en réagissant avec énergie contre la pression des anarchistes et en se dégageant même, dans une certaine mesure, de la tutelle des communistes. Il offre maintenant le spectacle, pour le moins surprenant après le désordre et l'anarchie de l'année dernière, d'un pouvoir politique presque normal, avec des cadres administratifs solidement constitués, et il dispose d'une force militaire disciplinée, bien entraînée et réellement commandée.

Ce changement soudain tient du prodige, mais il est réel, et tout observateur impartial en trouve la preuve dans le fait que les républicains ont été en mesure de s'emparer de Teruel par une offensive brusquée, au prix d'énormes sacrifices, il est vrai. Le général Franco s'est vu obligé, par là, de diriger sur ce secteur tous les effectifs disponibles qu'il se proposait d'utiliser pour la grande offensive projetée ailleurs. Pendant des semaines, la bataille pour Teruel s'est déroulée au milieu d'effroyables tempêtes de neige, sur un terrain à peu près impraticable pour le matériel lourd. Elle s'est poursuivie même après que les débris de la garnison nationaliste se furent rendus aux gouvernementaux, car ceux-ci, d'assiégeants sont devenus assiégés à leur tour, les forces franquistes cherchant à encercler méthodiquement la

ville. Que celle-ci demeure finalement au pouvoir des républicains ou qu'elle soit reprise par les nationalistes, cela n'a plus guère d'importance d'un point de vue général. Contrairement à ce qu'on a dit, il ne semble pas que Teruel ait véritablement un intérêt capital pour la suite de la campagne. Les spécialistes des questions militaires auront sans doute fort à faire pour expliquer comment la lutte dans ce secteur a pu devenir la plus grande bataille de toute la guerre civile espagnole. Mais ce qui est certain, c'est que cette bataille a usé, de part et d'autre, les effectifs que l'on réservait pour une action décisive et que toute offensive de grand style devra vraisemblablement être abandonnée pour de longs mois. Ce qui est non moins certain, c'est que l'effet moral produit par l'effort des républicains à Teruel modifie singulièrement les chances des deux partis aux prises et rétablit ainsi sensiblement la situation en faveur des gouvernementaux. Quand on considère dans l'ensemble les développements de la guerre civile, on en arrive à constater qu'à trois reprises le général Franco a laissé échapper l'occasion de remporter la victoire décisive : la première fois, à la fin de 1936, quand, arrivé devant Madrid, dont la défense n'avait pas encore été sérieusement organisée, il a hésité à lancer son armée dans la capitale; une deuxième fois lorsque, après la reprise de Malaga, les troupes nationalistes, qui n'avaient pourtant plus rien devant elles, n'ont pas marché droit sur Alméria et Carthagène; la troisième fois, enfin, lorsque après la bataille des Asturies il a tardé pendant des mois à déclencher l'offensive qui, à travers l'Aragon et les régions à l'est de Madrid, eût achevé la déroute des républicains. Ce qu'on peut en dégager à l'heure où j'écris, c'est que la partie est loin d'être jouée dans un sens ou dans l'autre et que la crise espagnole restera pendant quelque temps encore au premier plan des préoccupations internationales.

En ce qui concerne le conflit sino-japonais les perspectives sont encore plus troublantes. Les Nippons exécutent méthodiquement un plan de campagne qui certainement était arrêté depuis longtemps dans ses moindres détails. Ils sont entièrement maîtres de la situation dans les provinces de la

Chine du Nord, où ils ont constitué un gouvernement local à leur dévotion. S'étant établis solidement à Shanghaï, ils ont poussé droit sur Nankin, siège du gouvernement chinois, et, en même temps, ils s'efforcèrent, par une menace directe contre Canton, d'empêcher le ravitaillement des troupes chinoises par la voie ferrée de Canton à Hankéou. On s'était leurré à Tokio de l'espoir qu'après la prise de leur capitale les Chinois se résigneraient à traiter. A deux reprises, l'ambassadeur d'Allemagne, M. Trautmann, a été chargé de faire connaître à Tchang Kaï Chek des conditions de paix que celui-ci n'a pas accueillies, tout en demandant des précisions sur certains points des exigences formulées par le Japon. Les éléments militaires japonais les plus actifs en ont pris prétexte aussitôt pour préconiser la guerre à outrance, dût-elle s'étendre à l'ensemble de la Chine du Sud, et l'on a commencé à discerner alors clairement le véritable but que les Nippons assignent à leur action sur le territoire chinois.

Ce but est tel que les grandes puissances occidentales ayant des droits et des intérêts à défendre en Extrême-Orient ne sauraient y demeurer indifférentes, quel que soit leur désir de ne pas intervenir directement dans le conflit actuel. L'amiral Suetsugu, ministre de l'Intérieur dans le cabinet Konoye, a commis l'imprudence de révéler, dans les déclarations qu'il fit à la revue *Kaizo*, une conception du problème qui, pour lui être personnelle, n'en est pas moins commune à tous les impérialistes nippons. Elle se résume dans la formule simpliste suivant laquelle le Japon, la Chine et le Mandchoukouo doivent constituer un seul bloc politique, économique et idéologique. Le « joug » des Blancs sur les Jaunes doit prendre fin et, pour réaliser cette politique, il faut faire abstraction de toutes les considérations secondaires, même si une conflagration générale devait en résulter. On a donné après coup à Tokio une version atténuée dans les termes des déclarations de l'amiral Suetsugu, mais même sous leur forme officieuse celles-ci subsistent quant au fond. L'idée d'exclure les Blancs du monde jaune, la menace directe à l'Angleterre, l'espoir de désolidariser dans une telle crise les Etats-Unis d'avec la Grande-Bretagne,

l'organisation, la mise en valeur, la domination absolue du monde jaune par les Nippons, tels sont les moyens à mettre en œuvre pour les fins de la politique d'expansion du Japon.

Les nations de race blanche sont averties : c'est toute leur civilisation dans l'Orient lointain qui est menacée. Et voici le drame : la grande guerre et l'après-guerre ont profondément divisé et dressé les unes contre les autres les puissances du monde occidental. La situation tragique où se débat l'Europe ne leur permet pas de s'entendre pour rétablir l'ordre et faire respecter la loi internationale en Extrême-Orient. Les Japonais le savent, et depuis sept ans ils réalisent audacieusement, étape par étape, leur plan de conquête de la Chine. Ils en sont aujourd'hui à occuper militairement d'immenses régions de l'ancien Empire des Célestes. Ils menacent ouvertement l'Angleterre à Hong-Kong, et l'audace de leurs agressions contre les canonnières américaines et britanniques sur le Yang-Tsé, au large de Nankin, prouve assez qu'ils ne redoutent aucune réaction réellement efficace à propos d'incidents qui, autrefois, eussent immanquablement provoqué la guerre. Le calcul des Nippons est le suivant : l'Angleterre n'agira qu'en pleine coopération avec les Etats-Unis, et l'esprit public en Amérique est hostile à toute action militaire, même s'il devait en résulter la perte des positions américaines dans le Pacifique; la France a de trop graves soucis en Europe pour s'engager à cette heure dans une aventure lointaine; enfin, l'Angleterre elle-même devrait réduire dangereusement ses forces navales dans la Méditerranée et dans la mer du Nord pour envoyer dans les mers de Chine des escadres capables de tenir le Japon en respect. L'Empire britannique connaît ici l'épreuve la plus critique de son histoire, et raisonnablement l'Angleterre ne peut avoir actuellement une autre politique que celle qui consiste à s'adapter aux circonstances, à gagner du temps, à atteindre, sans s'exposer à trop de risques, l'époque où sera achevé le formidable réarmement qui lui rendra, enfin, son entière liberté de mouvement et pour la défense de l'Empire et pour la défense de la paix générale.

C'est à la lumière de la crise espagnole, qui affecte si gra-

vement la situation de l'Europe, et des développements nouveaux du conflit sino-japonais, qui annoncent le formidable éveil des Jaunes systématiquement dressés par l'impérialisme nippon contre la race blanche tout entière, qu'il importe de considérer les débuts de l'année 1938. Ce qui s'en dégage n'est pas très réconfortant, et si l'on ne doit jamais désespérer de la raison humaine, on peut se demander pourtant si toutes les ressources connues de la politique et de la diplomatie suffiront à empêcher la catastrophe dont le monde civilisé est une fois de plus menacé.

ROLAND DE MARÈS.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Art

Marie Dormoy : *L'Architecture française du IVe siècle à nos jours.* Avec 257 illustrations et 163 plans et croquis documentaires. Editions de « L'Architecture d'Aujourd'hui », 5, rue Bartholdi, Boulogne-sur-Seine. 65 »

### Ethnographie, Folklore

Maurice Leenhardt : *Gens de la Grande Terre. Nouvelle-Calédonie.* Avec 16 illust. h.-t. en héliogravure; Nouv. Revue franç. 40 »

### Géographie

Louis Delaporte, André Piganiol, Etienne Drioton, Robert Cohen : *Atlas historique. I: L'Antiquité;* Presses universitaires. 36 »

Charles E. Key : *Les explorations du XXe siècle.* Le bassin de l'Amazone. Les déserts de l'Asie. Le toit du monde. Les chasseurs de têtes de la Nouvelle-Guinée. Au cœur de l'Australie. Le continent noir. La conquête des pôles. Les passages du nord-ouest et du nord-est. Avec 15 cartes; Payot. 32 »

### Histoire

E. Beau de Loménie : *Naissance de la nation roumaine.* De Byzance à Etienne le Grand de Moldavie. Avec une préface de N. Iorga. Avec des illust.; Leroux. » »

Divers : *Histoire de la Révolution russe,* tome II, avec des illust.; Edit. sociales internationales. » »

### Littérature

André Berry : *Les aïeux empaillés;* Edit. de la Tournelle. 50 »

Lucile Decaux : *Charlotte et Maximilien (Les amants chimériques;* Nouv. Revue franç. 18 »

Divers : *Duhamel et nous.* (*Cahiers de la Nouvelle Journée,* n° 38); Bloud et Gay. 20 »

P. G. Dublin : *La vie de l'Arétin;* Sorlot. 30 »

Emile Dusotier: *Sur un exemplaire de l'Histoire des Girondins;* Impr. Taffard, Bordeaux. » »

Marcel Emerit : *Madame Cornu et Napoléon III d'après les lettres de l'Empereur et d'autres docu-*

*ments inédits;* Presses modernes, Palais-Royal. » »

Georges Favreau : *Chrysalides, âmes et visages d'enfants;* L'amitié par le livre. 18 »

Docteur Lucien Graux : *La boîte à couleurs;* Chiron. 20 »

Hugo von Hofmannsthal : *Essai sur Victor Hugo,* traduit de l'allemand par Maria Ley-Deutsch. Avant-propos de M. Georges Ascoli; Droz. » »

Napoléon III : *Lettres à Madame Cornu* en grande partie inédites, texte intégral publié et commenté par Marcel Emerit. Tome I: *Introduction. Lettres d'enfance et de jeunesse.* Tome II: *Lettres de la prison, de l'Elysée, des Tuileries, de l'Exil;* Presses modernes, Palais-Royal. » »

Raoul Vio : *Le tourment d'Odile de « Climats » par André Maurois;* Presses modernes, Palais-Royal. » »

## Poésie

Jorge Carrera Andrade : *Biographie à l'usage des oiseaux,* traduit de l'espagnol par Edmond Vandercommen; Cahiers du Journal des poètes. » »

Divers : *Florilège, Terres latines 1937;* Terres latines, Bruxelles. » »

Cornélie Gonneville : *La colombe enchaînée;* Perrin. 12 »

Roger de Leval : *Tu jongleras avec ton cœur.* Préface de Jean Mils; Edit. du Centaure, Bruxelles. » »

Blanche Maschino : *Rhea,* Revue moderne des arts et de la vie. 15 »

E. G. Perrier : *Chansons de ma vie;* Figuière. » »

Mathilde Trombert : *De l'Alverne au Calvaire;* Libr. Saint-François. » »

## Politique

Léon Archimbaud : *L'avenir du radicalisme;* Fasquelle. 15 »

Divers : *Problèmes de politique extérieure;* Alcan. 18 »

Claude Farrère : *Visite aux Espagnols* (hiver 1937); Flammarion. 6 »

J. Tchernoff : *Dans le creuset des civilisations.* IV: *Des prodromes du bolchevisme à une Société des Nations;* Rieder. 30 »

## Questions médicales

René Dumesnil : *L'âme du médecin;* Plon. » »

Abbé Alfred Valton : *Un cas épineux de déontologie : La dichotomie;* Alcan. 18 »

## Questions militaires et maritimes

Général Brécard : *Le Maréchal Maunoury, 1847-1923.* Lettre-préface de M. le Maréchal Franchet d'Esperey; Berger-Levrault. 7,50

## Questions religieuses

Selma Lagerlof: *Légende du Christ,* traduit du suédois : *Kristus Legender.* Illust. de Monique Pauly; Perrin. 22 »

Renée Zeller : *L'évangile de Lisieux;* Flammarion. 2,25

## Roman

Hervey Allen : *Anthony Adverse,* traduit de l'anglais par M. Debrest; Nouv. Revue franç. 38 »

Edward Anderson : *Il ne pleuvra pas toujours,* roman américain traduit par Suzanne Paraf; Rieder. 16,50

Roland Charmy : *L'Exaltation ;* Baudinière. 15 »

G. K. Chesterton : *Le club des métiers bizarres,* traduit de l'anglais par K. St. Clair Gray. Préface de Pierre Mille; Nouv. Revue franç. » »

Roger Francis Didelot : *Samson Clairval contre Service secret.* (Coll. *Le Scarabée d'or*); Nouv. Revue franç. 13,50

Divers : *Nouvelles espagnoles,* présentées par Jean Cassou. Préface de Henri Barbusse. Traduction

de Jean Cassou et Hélène Pomier; Nouv. Revue franç. 21 »
Charles Foley : *Les pleureuses de Mogha;* Flammarion. 15 »
José Hennebicq : *Une cloche dans la nuit;* Messein. 7 »
Constant Ionesco : *Cette flambée de souventrs;* Figuière. » »
Simenon : *Faubourg;* Nouv. Revue franç. » »

## Sciences

*Annuaire astronomique et météorologique. Camille Flammarion publié par l'Observatoire de Juvisy. 1938;* Flammarion. 18 »
Divers : *La notion de progrès devant la science actuelle,* Alcan. 18 »

## Sociologie

J.-P. Breton: *Guide des employeurs et travailleurs agricoles;* Flammarion. 8,50
Divers : *Inventaires.* II: *L'économique et le politique.* Introduction de C. Bouglé; Alcan. 15 »
André Siegfried : *Qu'est-ce que l'Amérique?;* Flammarion. 2,25

## Varia

Paul Jeanne : *Les théâtres d'ombres de Montmartre de 1887 à 1923, Chat Noir, Quat'z'arts, Lune Rousse,* étude historique et analytique, avec la liste des pièces représentées, la bibliographie des Ombres françaises et un appendice sur le montage du théâtre. Préface de Dominique Bonnaud. Illustrations documentaires reproduisant les Ombres montmartroises, dont plusieurs inédites; Edit. des Presses modernes, Palais-Royal. » »

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Mort de Victor-Emile Michelet. — Han Ryner. — En hommage à Louis le Cardonnel. — La Bourse nationale de voyage littéraire. — Une visite à Théo Varlet. — Le Théâtre du Luxembourg et Brioché. — Un amour de Carpeaux. — Au sujet d'un amour de Carpeaux. — Où se trouve le domaine du Gard. — L'œuvre de Catherine Crowe. — Joseph Declareuil. — Le bombinator et les grenouilles peintes. — Eugène Labiche défini par lui-même. — Joffre le Poilu. — Encore le mot « Poilu ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

**Mort de Victor-Emile Michelet.** — Né à Nantes le 1er décembre 1861, il est mort à Paris le 13 janvier dernier, succombant à une courte maladie à laquelle son tempérament, resté pourtant robuste, ne put résister.

C'était un des plus nobles poètes de notre temps. Poète, il l'était essentiellement, dans sa prose autant que dans ses vers. Certaines pages en prose des *Portes d'Airain* ou du *Cœur d'Alcyone* (Ed. Véga, 1919), ont vraiment le charme puissant et pénétrant des grandes inspirations.

Il était entré de bonne heure dans la littérature. Il collabora d'abord à des revues (*La Jeune France, Psyché,* etc.) et fut, dit-on, remarqué par Victor Hugo. Ce n'est pourtant qu'en 1902 que parut son premier recueil, *La Porte d'Or* (chez Ollendorff), suivi d'un second, *L'Espoir merveilleux* (aux éditions du Mercure de France). Ces poèmes ont une originalité due non seulement au talent de

l'auteur, mais aux sujets qui l'ont inspiré. C'est que Michelet était devenu un des membres les plus marquants de l'école ésotérique où se distinguèrent aussi, entre autres, Stanislas de Guaita, Albert Jhouney, etc. Les lettrés eux-mêmes ne sont pas tous versés dans les mystères des sciences occultes, et, de ce fait, les ouvrages de Michelet peuvent présenter quelque obscurité aux non-initiés; mais, en général, ils illustrent une idée conductrice très saisissable, et ils sont souvent pleins d'une pathétique grandeur, — tel, dans la *Porte d'Or,* le poème intitulé *Le Héros.*

Du reste, ce qui toujours sauve la poésie de Michelet, c'est son âme, une âme que le symbolisme, l'occultisme, la fréquentation de l'au-delà, n'empêcha pas d'être noblement humaine; car ce poète peu expansif, plongé dans le merveilleux et la vie intérieure, avait avant tout le culte de la justice et de la beauté. Nous aimons l'indignation de ces vers où il condamne toutes les barbaries, d'où qu'elles viennent :

Ministres du Feu prométhéen,
Aussi beaux que sévères, Séraphin,
Châtiez ceux qui sont la honte de la terre,
Châtiez le Barbare et le Béotien!
Que sans fin leurs yeux versent leur eau réprouvée
Au Cocyte grossi des larmes des méchants!
Ménades étranglant la grande voix d'Orphée;
Chrétiens contre les marbres divins s'acharnant;
Musulmans enflammant l'œuvre d'Alexandrie;
Huguenots destructeurs de l'ogive; furie
Des sans-culottes contre la splendeur de l'art;
Germains brûlant Louvain et, pires que Vandales,
Braquant leurs canons sur les cathédrales;
Que l'enfer éternel soit leur part!

Les derniers livres de vers de Michelet ont été *Le Tombeau d'Hélène* (imprimé par l'auteur lui-même sur une presse à bras, 1924), *Introduction à la Vie ardente* (Messein, 1931), *La Descente de Vénus aux Enfers* (id., 1931), *Deux Poèmes télétiques* (Haloua, 1936). — En prose, citons *Contes surhumains* (Editions Pythagore, 1900), *Contes aventureux* (Maisonneuve, 1900), *L'Amour et la Magie* (*Chacornac,* 1909); *Le Secret de la Chevalerie* (id., 1928); *Promenades au Jardin des esprits et des formes* (Bibliothèque de l'Artistocratie, 1934. — Enfin, quelques pièces de théâtre, entre autres *La Possédée,* 2 actes en vers; *La Justice supérieure à l'homme,* 4 actes en vers; et une pièce lyrique en 4 actes, *Florizel et Perdita,* tirée du *Conte d'Hiver,* car, comme tout vrai poète, Michelet avait été séduit par le divin William.

Michelet avait été un des fondateurs de la Société des Poètes français, dont il fut président en 1910-1911. Lauréat en 1931 du prix Petitdidier (grand prix de la Maison de Poésie), il fut nommé

l'année suivante membre du conseil d'administration de la Maison de Poésie elle-même, et il en était le président depuis quelques mois. Il était encore vice-président du jury de la Bourse nationale de voyage.

Des discours ont été prononcés devant son cercueil, notamment par MM. Jean Valmy-Baysse, vice-président de la Maison de Poésie; Léon Rictor, président du jury de la Bourse nationale; André Foulon de Vaulx, président de la Société des Poètes français; André Delacour, délégué par la Société des Gens de Lettres. — L. M.

§

**Han Ryner.** — La mort de Han Ryner a rappelé l'attention sur cet écrivain dont le talent supérieur était depuis longtemps reconnu par l'élite, mais dont l'œuvre, toujours inspirée par de hauts problèmes philosophiques, ne pouvait séduire un public très nombreux et atteindre la popularité. Ce n'est pas seulement cette œuvre, c'est l'histoire de sa vie qui fut assez mal connue. M. Florian-Parmentier, l'auteur de l'*Ouragan*, qui, pendant ces trente dernières années, fut en relations étroites avec Han Ryner, a bien voulu nous écrire et signaler plusieurs erreurs qui, ces temps derniers, ont été répandues dans la presse au sujet du disparu. Les lecteurs du *Mercure* sauront gré à M. Parmentier de ces rectifications.

« On a, nous dit-il, donné Han Ryner comme Scandinave : il était Catalan français. Son vrai nom, a-t-on dit, était Jame Hans. Sur son état civil, on lit Henri Ner. Si l'écrivain en fit Han Ryner, c'est que, fonctionnaire docile et toujours excellemment noté, il voulut sauvegarder sa liberté d'écrire, sans gêner ses chefs. » M. Parmentier ajoute que ce seul trait répond à une autre assertion, selon laquelle Han Ryner aurait fait profession d' « anarchiste ». Il avait, dans sa jeunesse, pensé avoir la vocation religieuse, et cette éducation, jointe à sa connaissance des littératures antiques (car Han Ryner était un helléniste des plus remarquables) explique le besoin de discipline et d'harmonie dont sa conscience était pénétrée et que cet écrivain, fait plutôt pour les raffinés, essaya de faire partager à des auditoires populaires, dans de très nombreuses conférences — plus de 2.000, nous dit M. Florian-Parmentier, qui proteste contre les termes de « véhémence rébarbative » et autres du même genre, qu'on a employés récemment à ce sujet, dans la presse. Han Ryner était en réalité l'homme le plus affable. Sa figure et son œuvre méritent cette appréciation de M. Pierre Paraff dans le journal *La République :*

**« Une très belle figure, à qui peut-être on rendra justice plus tard, quand certaines notoriétés trop tapageuses d'aujourd'hui auront fini par lasser l'attention. »**

M. Florian-Parmentier ne doute pas de cette justice; et, « entre cent autres œuvres publiées et autant d'inédites », il est persuadé que l'avenir n'oubliera pas des livres tels que *Les Voyages de Psychodore, Le Cinquième Evangile, Le Fils du Silence, Les Paraboles Cyniques, Les Chrétiens et les Philosophes, La Sagesse qui rit,* — et encore des biographies comme *les Véritables Entretiens de Socrate, L'Ingénieux Hidalgo Miguel Cervantès, Orphée, Ahasuérus, Bouche d'Or,* la série des *Songes Perdus,* — ou des féeries comme *Les Pacifiques, Les Surhommes, La Vie Eternelle,* — ou même quelques-uns des quinze romans qui vont de *Chair vaincue* à *La Soutane et le veston.*

Il est juste de constater que, si Han Ryner ne fut pas populaire, il ne fut pas non plus tout à fait un méconnu, puisque par exemple, comme le rappelle M. Florian-Parmentier, un vote qui, un peu avant la guerre, eut lieu dans les milieux littéraires pour nommer un prince des conteurs, lui donna la majorité. On a pu railler ces manifestations de la jeunesse; mais leur sincérité et leur désintéressement leur donnent un prix qu'il ne faut pas sous-estimer.

L'enthousiasme de M. Florian-Parmentier pour Han Ryner a aussi son prix, car l'intimité qui les unissait a aidé le survivant à pénétrer profondément le caractère et l'œuvre du disparu. C'est pourquoi nous avons résumé, dans ces lignes sans prétention, les principaux renseignements qu'il a bien voulu nous adresser.

§

**En hommage à Louis Le Cardonnel.** — Un groupe de poètes, sous la présidence de Louis Lefebvre, a décidé la création d'un prix Louis Le Cardonnel pour honorer la mémoire de l'illustre poète et pour encourager la poésie catholique qui s'inspire de son exemple. Sur l'initiative de Mme Petitbon et sous la présidence de M. Georges Goyau, de l'Académie française, une vente de livres aura lieu le 12 février, 8, rue Portalis, afin de doter ce prix d'un fonds important; les plus notoires écrivains de ce temps ont promis leur concours. C'est dans le même esprit que la Faculté des Lettres de l'Institut Catholique organise une séance d'hommage au poète prêtre Louis Le Cardonnel. Elle aura lieu 21, rue d'Assas, le 5 février à 14 h. 30, sous la présidence de M. Abel Bonnard, de l'Académie française. Les poètes voudront dire dans la langue de Louis Le Cardonnel pourquoi ils

l'admirent et ils l'aiment. Georges Le Cardonnel, Henri Ghéon, Emile Ripert, Robert Valéry-Radot, Eusèbe de Bremond d'Ars, Xavier de Magallon, Guy Chastel, Louis Lefebvre, Louis Mercier, Louis Pize, Camille Melloy, Raymond Christofleur ont promis leur concours. M. Louis Salou lira des poèmes de Louis Le Cardonnel et M. Abel Bonnard prononcera une allocution. C'est un pieux sentiment qui nous anime tous envers le pur poète dont la gloire doit grandir. — J. CALVET.

§

**La Bourse nationale de voyage littéraire** (9.000 francs) sera en 1938 attribuée à un poète. La commission chargée de son attribution est ainsi composée : Président, M. Léon Riotor; vice-président, M. A. Foulon de Vaulx; secrétaire général, M. Alcanter de Brahm; trésorier, M. André Dumas. Membres : MM. Joseph Bédier, Léon Bérard, Bienvenu-Martin, Romain Coolus, Maurice Donnay, Claude Farrère, Gabriel Faure, Jean Hennessy, Lucien Hubert, Hugues Lapaire, Georges Lecomte, Pierre Mortier, Pol Neveux, J.-Paul Boncour, Louis Plante, Marcel Prévost, Gaston Rageot, Jean-Michel Renaitour, J. H. Rosny aîné, J. H. Rosny jeune.

Les candidats doivent être Français et ne pas avoir dépassé l'âge de 45 ans au 1er janvier 1938. Ils sont tenus d'indiquer à l'appui de leur déclaration de candidature leur date et lieu de naissance, ainsi que les prix et autres récompenses d'ordre littéraire par eux précédemment obtenus.

Les œuvres peuvent être de tout genre littéraire, manuscrites ou imprimées; mais elles devront être inédites ou avoir été éditées depuis le 16 mars 1936. Il est désirable que les candidats envoient trois exemplaires. Le dernier délai pour le dépôt des ouvrages est fixé au 15 mars 1938 inclusivement. L'élection du lauréat aura lieu en mai. Le lauréat s'engage à faire parvenir au ministère de l'Education Nationale, dans le délai d'un an à compter de son élection, un rapport sur le voyage que la Bourse Nationale lui aura permis d'effectuer. Toutes les communications doivent être adressées à M. le Président de la Commission de la Bourse Nationale de Voyage Littéraire, rue de Lille, 95, à Paris (VIIe). (*Communiqué.*)

§

**Une visite à Théo Varlet.** — Le groupe littéraire « *Les Amis de Théo Varlet* », présidé par Georges Duhamel, de l'Académie française, et Jean Royère, vient de désigner le Comité de la « Sec-

tion Belge », et a appelé George Marlow à la présidence. Ce groupe confraternel, dans lequel on est heureux de voir figurer des noms de jeunes gens qui ne devaient pas être nés à l'époque où Varlet habita la Belgique, justifie l'appel que le comité français fait *aux Amis présents, passés et futurs* du savant poète au nom duquel est créé depuis quelques années ce généreux mouvement.

Dans une adresse de remerciements que Théo Varlet confiait aux *Feuilles poétiques* de Marcel Auger pour remercier les « Amis » de l'affection secourable qu'ils continuent à lui porter dans sa vie actuelle, il pouvait écrire :

> Placé, en mars 1934, par une aggravation du mal, devant un dilemme de vie ou de mort, je n'ai pas cru déchoir le moins du monde en acceptant que s'organisât autour de mon nom — pour m'assurer l'aide pécuniaire que les présentes institutions sociales n'ont pas encore prévues comme automatiquement applicables en pareil cas, — une sorte de confrérie spirituelle ralliant des âmes et des cœurs de bonne volonté et réalisant par anticipation une parcelle de la future humanité surhumaine où chacun se sentira solidaire de tous...

Et de fait, le monde littéraire en général admet avec sympathie cette hardie nouveauté d'une « Société d'Amis de... » formée autour d'un vivant pour l'empêcher de mourir, et non, comme presque toutes les autres, pour perpétuer le souvenir d'un défunt.

De cette pensée naquit le Bulletin trimestriel des A. T. V., intitulé *Ad Astra* et dont le Comité d'Honneur français illustrant l'en-tête, porte parmi une trentaine d'autres, les noms glorieux de Maurice Maeterlinck, Jean Ajalbert, Georges Duhamel, Claude Farrère, André Fontainas, Gustave Kahn, Victor Margueritte, Henri de Régnier, Jules Romains, J. H. Rosny, Paul Valéry, noms suivis d'autre part de plus de deux cents adhérents que je relève dans la liste des A. T .V. au 1er janvier 1937.

Le Comité Belge se devra d'amplifier cet émouvant et réconfortant groupement.

De Cannes, où j'étais allé aux dernières vacances *contempler ton azur, ô Méditerranée,* je me proposai d'aller voir mon vieil ami Varlet que le bon peintre Blandin, m'avait dit terriblement touché par la maladie.

J'arive à Cassis! J'y étais déjà venu, et je n'avais pas trouvé, cette année-là, l'ami que je voulais revoir et dont alors j'avais cependant découvert la cassine, dissimulée à l'écart de la route au bout d'un sentier à travers de folles graminées. Je n'avais pas eu le bonheur de le trouver chez lui, à cette époque donc ou Théo Varlet, n'était pas encore condamné à la quasi-immobilité où le tient aujourd'hui un mal impitoyable. Je devais être plus heureux cette fois-ci et le tenancier du Grand Café de Cassis pouvait hélas!

m'assurer que je trouverais le bon Théo qui ne quittera plus le pays.

Je ne vous cacherai pas, que prévenu de sa déchéance physique et ne l'ayant plus aperçu depuis les temps lointains et heureux où nous baguenaudions dans les dunes de Knocke je me dirigeai vers le « mas » avec une appréhension mélancolique et une sourde inquiétude. Je le savais marié et faute de « fleuristes » j'avais prélevé à un jardin abandonné d'Aiguebelle, un vaste bouquet d'arums.

Quand je frappai à l'huis de la petite maison silencieuse, il me fut entr'ouvert par une dame à l'aspect farouche (Mme Varlet est très ébranlée elle-même, on le serait à moins), une façon de « Colette » vue par un conteur de la « Cannebière », crépue, aimable et triste, qui me fit tout de suite pénétrer dans la chambre de torture où le mystérieux Destin fait subir un supplice auquel Varlet ne peut répondre que par ses œuvres, aux heures rares où les cruels Tortionnaires lui font la grâce d'être distrait. Et voici le vieil ami!

Vous le décrirai-je? m'en voudra-t-il? C'est parce que je ne le pense pas que je m'y résous! Tout ce que j'avais connu de lui semblait s'être concentré dans son regard fiévreux et douloureusement étoilé. Les semaines, les mois, les ans de crucifiantes épreuves ont réduit son corps aux mesures de celles d'un adolescent torturé, auquel une barbe grisonnante donne une austérité singulière.

De son divan où il est étendu nuit et jour, il s'est levé cependant pour m'accueillir et, tout de suite, après la mise au point envers ma possible surprise, voici le Théo Varlet inconnu de moi, grave, noble, héroïque et fier, celui enfin qui, entre deux crises, a pu écrire ces notes de bravoure humaine :

La déchéance aurait été de me soumettre à la maladie corps et *âme*, et comme tant de malades, de prétendre à toute force voir un bien dans la diminution qu'elle entraîne fatalement; de pactiser avec elle. Seul moyen de rester jusqu'à la mort intellectuellement debout : faire la part de la souffrance et suivre les commandements suivants : Ne pactise pas avec la douleur. Refuse-lui ton consentement, divorce d'avec elle la partie supérieure de toi-même, sois stoïque, et tu resteras à *l'état pur*, pour les moments où tu pourras oublier la souffrance.

Au lieu de devenir je ne sais quel compromis pleurnichard et bâtard entre le sentiment et l'intelligence.

Considère ironiquement et de haut l'animal qui souffre en toi; laisse-le, s'il le faut, se soulager de cris et de plaintes, mais sans t'associer à lui, sois à toi-même, par lui; ton *ilote ivre*. Alors, renié l'animal, ainsi vaincu le mal, aux instants de trêve, idéalement projeté en la vie extérieure de tes frères humains, tu la trouveras de nouveau, *par procu*-vie triomphale, seule bonne et belle...

Crier quand même : Vive la vie!... en autrui sinon en moi. Vive la vie triomphale seule bonne et belle...

A ce prix, je crois avoir gardé suffisamment intacte ma personnalité.

Et si, tant par le harcèlement de la souffrance que par la fatigue trop prompte à envahir cet organisme ravagé, — s'il ne m'est ainsi permis de

vivre par an qu'un petit nombre d'heures, au moins les quelques pages que j'écris sont encore du Théo Varlet authentique et pourront prendre place à la suite de mon œuvre antérieure et se raccorder à elle, sans qu'il y ait solution de continuité entre les deux... sans risque de tromper la confiance de mes « Amis ». Ne se sont-ils pas associés pour faire vivre le vrai Théo Varlet qu'ils aiment, et non pas, je ne sais quel apocryphe personnage du même nom, dégénéré, s'accommodant d'une humble et résignée symbiose avec l'odieux vampire qui le torture et reniant le libre et fier « chemineau » d'autrefois? »

Ah! de cet « autrefois » souvenons-nous! — MARCEL ANGENOT.

§

**Le théâtre du Luxembourg et Brioché.** — La savante étude de Jules Truffier sur *le Théâtre dans le 6e arrondissement*, que vous avez publiée, ne fait pas mention d'une petite scène qui, dans son genre, eut son heure de célébrité : c'est le Théâtre du Luxembourg, qui anima pendant une cinquantaine d'années le carrefour des rues de Fleurus et Madame.

Je m'y suis particulièrement intéressé, car, à l'origine, il n'était consacré, lui aussi, qu'aux seules marionnettes.

Par privilège, il s'ouvrit en 1816 sous la direction de Gaspari qui devait fonder plus tard les Folies-Bobino, rue de la Gaîté, après la démolition du théâtre du Luxembourg, achevée en 1868.

A cette époque, le jardin du Luxembourg n'était pas isolé comme il l'est aujourd'hui par la rue Guynemer, et chacune des maisons de la rue Madame avait son entrée directe sur le parc.

Avant le spectacle, en guise de parade, une sorte de paillasse dénommé Saix, mais plus connu sous le nom de Bobino, exerçait ses talents à l'extérieur, à la grande joie des badauds. Par sa notoriété, Bobino finit par donner son nom au théâtre.

Le spectacle ne s'élevait pas encore à la hauteur du Vaudeville. Pantomimes et danses de corde composaient le programme de l'établissement. Le genre forain n'était pas alors méprisé. La popularité de ce petit théâtre le prouve. Son souvenir méritait peut-être, à ce titre, d'être évoqué.

On pourrait retrouver une vue de l'ancien Théâtre du Luxembourg dans l'un des bulletins que publiaient autrefois les *Parisiens de Paris*.

Par ailleurs, je ne crois pas qu'il reste le moindre vestige de la maison qu'habitait Brioché. Son nom véritable était Pierre Datelin ou Dathelin. A la mode de l'époque, il s'était choisi un pseudonyme à consonance italienne pour établir plus sûrement son prestige. Trompée par l'apparence, l'Italie a longtemps revendiqué Brioché comme l'un des siens. C'est à la fois sous ces deux

noms que son fils François figure au registre des dépenses royales pour les représentations de Marionnettes qu'il donna au château de Saint-Germain-en-Laye, en 1669, pour divertir Monseigneur le Dauphin et sa jeune Cour.

Pendant la belle saison, Brioché montrait Polichinelle devant la bâtisse qu'il habitait, conjointement avec de nombreux locataires. Des rapports de police y signalent des rixes fréquentes entre gens du peuple. Cette massive construction surplombait la Seine, à hauteur de la rue Guénégaud. On la connaissait sous le nom de « Château-Gaillard », par dérision peut-être. Elle figure sur de très anciens plans. Comme en témoigne son acte mortuaire, c'est là que l'illustre Brioché s'éteignit le 25 septembre 1671 à l'âge de 104 ans. Il serait inutile d'ajouter qu'il ne reste absolument rien de cette construction, condamnée depuis longtemps parce qu'elle gâtait la perspective du Louvre, ce qui n'empêche que sa démolition fut longtemps différée.

Sur une ancienne gravure d'Israëls, représentant la tour de Nesle, on aperçoit, au lointain, le Château-Gaillard, avec ses fenêtres, transformées en séchoir, pour le linge de ses locataires, appendu à des perches.

Sur le Théâtre de la rue Guénégaud, dont l'histoire nous est si fidèlement rapportée par Jules Truffier, on peut, à propos, rappeler l'épître que Boileau adressait à Racine, en 1677, où il immortalise d'un vers l'un des ancêtres les plus fameux de nos Montreurs de Marionnettes :

*Que non loin de la place où Brioché préside...*

Nos Montreurs de Marionnettes se proposent d'honorer, à cette même place, la mémoire du premier des Brioché, en demandant que la Commission du Vieux-Paris, appose sur le parapet qui fait face à cette rue Guénégaud, une plaque qui pourrait porter ces lignes :

ICI S'ÉLEVAIT LE CHATEAU-GAILLARD.
PIERRE DATELIN, DIT BRIOCHÉ,
ILLUSTRE MONTREUR DE MARIONNETTES
Y AVAIT SON THÉATRE.
IL Y MOURUT LE 25 SEPTEMBRE 1671
A L'AGE DE 104 ANS.

On ne saurait s'opposer à ce projet en prétendant que l'Art des Marionnettes est d'un genre secondaire. Si l'on en croit la légende, ne serait-ce pas à lui que nous devons Molière?... — ROBERT DESARTHIS.

§

**Un amour de Carpeaux** (1). — Mais cette grande dame, c'était le sculpteur « Marcello », autrement dit la duchesse Colonna-Castiglione, bien connue par ceux à qui sont familiers les salons du second Empire et qu'il se faut garder de confondre avec la comtesse.

Faut-il admettre que Carpeaux ait eu pour son « élève » le grand amour divulgué par la dédicace du moulage de La Mure? — Il est permis d'en douter et de croire plutôt à une amitié amoureuse, de la part de Carpeaux, s'entend. Il voyait grand, comme le dit justement M. Léon Riotor dans son intéressant écho, et l'imagination des artistes, comme l'opium, agrandit et... déforme tout.

Quant au souvenir du Dante, à part le groupe d'Ugolin, il est à craindre qu'il appartienne également à la littérature. La duchesse Colonna-Castiglione, dont la sœur épousa le baron d'Ottenfels, n'avait d'italien que le nom de son mari de quelques mois et son amour des arts. Elle était née Adèle d'Affrey, dans le canton de Fribourg, et, par ses parents, appartenait à la bonne bourgeoisie helvétique.

> Grâce à l'humeur voyageuse de ses parents — écrivait M. Gaston Prinet, — elle fit en Italie, à Florence, à Venise et à Rome, de fréquents séjours qui provoquèrent chez elle le sentiment de la vocation artistique, qu'elle devait illustrer plus tard sous le pseudonyme de *Marcello*. Dans un de ces séjours, elle rencontra un noble napolitain, Don Carlo Colonna, duc de Castiglione-Altibranti, qu'elle épousa le 6 avril 1856, mais qu'elle eut le malheur de perdre le 18 décembre de la même année. Elle ne se remaria pas et se consacra avec succès à la sculpture (2).

Voici, d'après Frédéric Loliée, qui lui a consacré sept pages des plus intéressantes de ses *Femmes du second Empire*, comment cette vocation lui était venue et la façon dont elle parvint, à force de travail, à la satisfaire :

> Elle languissait à Rome dans la solitude et le deuil. La vue d'une collection de statues, à la villa Médicis, lui fut l'occasion et le point de départ d'une autre vie. Ces statues, destinées à un musée du roi de Bavière, furent les compagnes, les amies consolatrices de la duchesse durant ces heures de réclusion. Chaque jour, elle se donnait pour but d'aller les contempler par-dessus la haie vive, à travers les larges baies ouvertes, qui laissaient entrevoir leurs éclatantes nudités. Elle se jura d'atteindre, par le travail et l'effort, aux souveraines jouissances de l'art. Ses études, commencées à Rome, s'achevèrent à Paris, sous la direction de Regnault et de Carpeaux. De cette époque date son existence véritable et complète sous le nom de « Marcello » qu'elle avait adopté, l'élevant bien au-dessus de son titre de duchesse, parce qu'elle prisait avant toutes les distinctions conventionnelles

(1) *Mercure de France*, 1er janvier 1938, CCLXXXI, 220-221.
(2) *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 15/30 juillet 1932, XCV, 593.

*L'auréole du nom qu'on se fait à soi-même.*

Habitant 1, rue Bayard, au Cours-la-Reine, la même maison que Delacroix, la duchesse Colonna-Castiglione fréquentait peu les Tuileries, leur préférant le salon austère de Thiers et quelques autres du faubourg Saint-Germain. Le monde officiel, où chacun lui semblait réciter un rôle, lui plaisait peu. Ses amis lui suffisaient, c'est-à-dire Thiers, Barthélemy Saint-Hilaire, Miguet, Gratry et ses deux maîtres Regnault et Carpeaux.

Ces précisions, où rien ne ressemble à un roman d'amour, ont chance d'être exactes, ayant été fournies à Frédéric Loliée par la propre sœur de Marcello, la baronne d'Ottenfels.

La duchesse Colonna-Castiglione, dont on peut relever le nom parmi les correspondantes de Mérimée, — il exista même entre eux un projet de collaboration mal défini, — mourut âgée de quarante-deux ans, le ciseau à la main, à Cellamare, en 1879, et son corps fut ramené et inhumé à Givrisiez. — PIERRE DUFAY.

§

**Au sujet d'un amour de Carpeaux.** — M. Léon Riotor nous communique la lettre suivante :

Paris, 10-1-1938.

Cher confrère et ami,

Je lis ce matin seulement, au *Mercure de France*, votre note sur l'*Ugolin* de Carpeaux, dont le peintre de La Mure, M. Draim, posséderait une esquisse. Ce ne fut pas la première. Si vous consultez le volume d'amateurs (300 exemplaires) de *La Palombella de Carpeaux* dont je vous offris un exemplaire quand elle fut publiée en 1933, vous verrez une reproduction de la première maquette de l'*Ugolin*, à la page 96 du livre.

La préface du même contient 14 lettres du même Carpeaux, qui peuvent être considérées comme inédites, et qui contiennent, avec la fin d'un drame d'amour et la fin malheureuse de l'artiste, un sujet d'article que celui de Lucien Descaves n'a pas épuisé. La Bibliothèque nationale en conserve un exemplaire à défaut du vôtre.

Avec mes compliments et mes vœux, mon cher confrère, etc.

BOYER D'AGEN.

§

**Où se trouve le domaine du Gard.** — A la suite de l'écho paru dans le *Mercure de France*, du 1er décembre, relatif à M. Martin du Gard, M. Pierre Delatère, rédacteur au *Progrès de l'Allier*, avait demandé à ses lecteurs où se trouvait le domaine du « Gard ».

Voici la réponse qu'il a obtenue, qui fixe un petit point d'histoire littéraire.

Monsieur,

Un entrefilet de votre estimable quotidien évoque, à la date du 8 décembre courant l'origine bourbonnaise des ancêtres du lauréat du Prix Nobel de littérature en 1937 : M. Roger Martin du Gard.Par ailleurs, le

rédacteur de ce communiqué pose une question à ses lecteurs en vue de connaître la situation du domaine du Gard, lieu présumé d'origine de la dite famille dans notre département et si ce lieu existe encore.

Je crois donc devoir, pensant ainsi contribuer modestement pour ma part à fixer ce point d'histoire locale, à vous indiquer que je connais le lieu qui semble répondre orthographiquement et généalogiquement à la demande de votre correspondant, et qui constitue le berceau très probable de la famille Martin du Gard :

C'est un domaine : *le Gard,* situé en pleine montagne bourbonnaise, au bord et sur la rive droite du « Rouillon », Un ruisselet qui se jette, quelques centaines de mètres plus loin dans le Jolan, affluent lui-même du Sichon. Ce lieu se situe exactement à 1800 mètres au S.-E. du lieu dit : les Malavaux, endroit bien connu des touristes de Vichy qui s'y rendent par Cusset et la route n° 106. Près de ce domaine et dans le fond de ce vallon, le Rouillon forme un étang : l'étang du Gard. Le vallon au fond duquel serpente le ruisseau, et où se situe le domaine du Gard, est très pittoresque, tapissé de verdoyantes prairies et sauvagement encaissé par des escarpements, par endroit. La ligne du chemin de fer d'intérêt local Vichy-Roanne emprunte cette vallée dès le début de son parcours à travers la montagne. Le domaine du Gard est situé sur le territoire de la commune de Molles, et voisin à la fois du plateau de la Couronne, sur lequel se trouvent les ruines de constructions gallo-romaines et mérovingiennes (la légende locale prétend inexactement : des Templiers) et de l'ancien château-fort de Montpeyroux. D'autre part l'identification des origines de la famille Martin du Gard avec ce lieu dit, se présume bien vraisemblablement par les lignes suivantes, extraites de l'ouvrage sur les « Fiefs du Bourbonnais » de A. de la Faige et R. de la Boutresse concernant le Gard :

« Ce domaine a donné son nom vers 1680, à Bonnet Martin, descendant d'une famille Martin originaire d'Arfeuilles, fermier lui-même de la seigneurie de Molles. En 1739, le Gard fut acquis par Pierre Martin descendant du précédent. Enfin, en 1752, la famille Martin acquit le domaine voisin des « Boudets » (à l'Est du Gard) dans la même commune. Il m'est malheureusement impossible de donner un aperçu de l'état actuel des bâtiments de ce domaine, ni de citer les détails architecturaux qui pourraient confirmer l'origine archéologique de ces constructions. Mais le nom de leurs anciens possesseurs peut faire présumer, à défaut de documents plus récents et plus probants, qu'il y a une relation familiale presque certaine entre ceux-là et M. Roger Martin du Gard, le lauréat littéraire cité plus haut.

Je vous prie d'agréer Monsieur, etc.

LÉON LOIZEL
membre de la société d'Emulation du Bourbonnais
membre de la Société des Etudes locales bourbonnaises.

§

**L'Œuvre de Catherine Crowe.** — A la suite de notre écho du 1er janvier sur *Baudelaire et Catherine Crowe,* M. Paul Chacornac, éditeur, nous signale que l'œuvre de cette dernière a paru en 1900 dans une traduction française à la librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, sous le titre suivant : *Les Côtés obscurs de la Nature, ou Fantômes et Voyants,* traduit de l'anglais sous la direction du colonel de Rochas, un vol. in-8, VI-509 pages. — L. M.

§

**Joseph Declareuil.** — Les journaux de Toulouse ont annoncé la mort de Joseph Declareuil, professeur à la Faculté de droit, qui, en son jeune temps, avait été un des bons poètes de l'époque symboliste. Il avait donné dans l'*Ermitage,* dès 1890, plusieurs des poèmes qui furent plus tard réunis dans les recueils *Prestiges* et *Heures algériennes* et dont quelque spécimen devrait trouver place dans les Anthologies symbolistes à paraître, qui conserveront son nom, ce qui ne sera que justice. Un article d'Henri Mazel dans l'*Ermitage* de mars 1893, intitulé *Les poésies de Joseph Declareuil,* donna jadis une bonne idée de l'œuvre littéraire du disparu. Quant à son œuvre historique et juridique, elle est célèbre en France et à l'étranger : on n'en citera ici que son *Histoire générale du droit français,* en plusieurs volumes, et ses études, particulièrement intéressantes pour nous Français, sur les origines du Saint-Empire et la lutte du Sacerdoce et de l'Empire.

§

**Le bombinator et les grenouilles peintes.** — Les journaux ont annoncé la nomination du docteur Jacques Pellegrin à la chaire des *Poissons, batraciens et reptiles* au Muséum d'histoire naturelle.

J'ai connu le docteur Pellegrin au Comité départemental de la pêche où m'avaient délégué (par malice et à mon insu) des collègues du Conseil général de la Seine, et ce Comité je l'ai cependant présidé en fait, et avec satisfaction, pendant quinze ans, tant ses travaux, que je jugeais d'abord négligeables, m'ont intéressé, voire passionné par la suite.

C'est là que j'ai appris à distinguer les sexes des poissons, batraciens et crustacés, à connaître leurs mœurs et leurs amours, qui ne le cèdent en rien à celles des humains, leurs vices, leurs maladies, leur existence quotidienne, laquelle n'est qu'un éternel pourchas et une perpétuelle défense.

D'après le thème développé dans un de mes discours d'alors : « *Le fleuve n'est pas seulement un chemin qui marche, c'est aussi un garde-manger* » ce comité travaillait au réempoissonnement et à la multiplication, à la répression du braconnage dévastateur et de la pollution nocive des eaux, à l'étude de la production artificielle pour alimenter les marchés par les « piscifactures ». On fabrique en effet des poissons (surtout des truites) comme on fabrique des boutons de guêtres. De plus on « acclimate » des espèces exotiques comestibles, quelques-unes productrices de ri-

chesse comme le black-bass et l'écrevisse américaine; on lutte contre d'autres, incomestibles ou dévastatrices, telles le silure ou poisson-chat qui envahit et ravage une rivière en une saison.

Certaines de ces bêtes aquatiques sont des merveilles de matières et de couleurs. Si la grenouille commune ou rainette est simplement verte et blanche, d'un joli vert salade, le « bombinator », pourrai-je en décrire la robe d'une rare somptuosité? Le dessus est un taupé noir ciselé, dont les ciselures dessinent les attaches intérieures, velouté au toucher; le dessous est un satin bouton d'or, éclatant, du meilleur métier de Lyon; les pattes, aux doigts articulés, se terminent par des griffes, et je vous affirme que lorsque le mâle tient sa femelle serrée contre lui, vous n'arracheriez celle-ci qu'en morceaux.

Le docteur Pellegrin allait chaque année de pays en pays, se nourrissant exclusivement, chaque fois, d'une espèce distincte, afin d'en observer les effets nutritifs, excitants ou sédatifs, sur son organisme. Saviez-vous que les Allemands font une consommation extraordinaire d'anguilles sous toutes formes, salées, séchées, fumées, fraîches, rôties, frites, bouillies, en pâtés, en conserves, en blocs de larves (*civelles*)? les Espagnols, de crevettes et langoustines (six tailles différentes)? Mais je n'en finirais pas...

D'un séjour aux lacs des hauts plateaux du Maroc, dont l'eau est trop froide pour être poissonneuse, le docteur Pellegrin rapporta « les grenouilles peintes ». Ce n'est plus la rainette ni le bombinator. D'une taille exceptionnelle (jusqu'à dix et douze centimètres de long et de cent à cent cinquante grammes de poids) elles semblent avoir servi de travail de concours à quelque élève fantaisiste de l'Ecole des Arts décoratifs. Leur manteau est d'une palette complète, imagée, un peu géométrique; les couleurs sont vives, nettement tracées, en vert, rouge et jaune, d'un brillant vernissé; ni la palette ni le dessin ne sont uniformes, il s'en faut! Le mâle, là encore, s'est arrogé les teintes les plus intenses, les arabesques les plus romantiques, la robe la plus luxueuse... c'est le plus fort.

Le préfet de la Seine étant venu ce matin-là au Comité, j'entrepris de lui raconter : « Vous savez, Préfet, que le docteur Pellegrin a rapporté du Maroc des sujets nouveaux, intéressants? » Il sourit, car c'était un homme aimable : « Et quoi donc? » — « Des grenouilles peintes, monsieur le Préfet, il a rapporté des grenouilles peintes! » Le sourire devint mécontent, le haut fonctionnaire jugeant sans doute que j'abusais de la camaraderie et que mes plaisanteries étaient d'un goût discutable. Il me tourna le dos.

Piqué au jeu, je le rattrapai. — « Avez-vous compris, Pré-

fet?... » — « Je sais, je sais... mais pour trouver des grenouilles peintes, il n'était pas besoin d'aller si loin. »

Quelle école de coquetterie, chez ces bêtes? — LÉON RIOTOR.

§

**Eugène Labiche défini par lui-même.** — Le 23 janvier dernier tombait le cinquantenaire de la mort d'Eugène Labiche. Qui n'a vu jouer (qui n'a interprété, même) *la Grammaire*?

Eugène Labiche, né à Paris le 6 mai 1815, fit ses études au collège Bourbon, depuis Bonaparte, Condorcet, Fontanes. Pas fort en thème, quelques petits succès en version et en discours français. En somme s'est réservé pendant les années de collège. Bachelier ès lettres, licencié en droit, fit au sortir du collège (1834), en compagnie de trois amis, un voyage en Suisse, en Italie et en Sicile. Tous les soirs, Labiche consignait ses impressions sur des petits cahiers que Nadar a recopiés sur un gros registre avec des illustrations.

Ce n'est pas la notice d'un dictionnaire. C'est la notice sur lui-même, que Labiche avait adressée à Félicien Champsaur pour *l'Evénement*, lors de sa candidature à l'Académie française, en 1879. On lit dans cette autobiographie que Labiche avait donné en 1835 des articles à *l'Essor*, à *la Revue de France*, au *Chérubin*, à *la Gazette des Théâtres*. Les fervents de commémorations pourront célébrer le 2 juillet prochain le centenaire de sa première pièce, *Monsieur de Coyllin*, représentée au Palais-Royal le 2 juillet 1838; et l'an prochain le centenaire de *la Clef des Champs*, ainsi s'appelait un roman de Labiche, paru en 1839.

Il s'est marié à vingt-six ans, disait Eugène Labiche d'Eugène Labiche; il a un fils. Il a acheté en 1853 une très grande terre en Sologne, de 900 hectares, qu'il fait valoir lui-même; il a défriché des landes, planté des bois, construit des fermes.

Ici, un air de violon d'Ingres : « Il a la passion de l'agriculture. » Le violon d'Ingres d'Eugène Labiche, au fait, c'était peut-être le théâtre? Car l'auteur du *Misanthrope et l'Auvergnat* ajoutait, parlant de l'agriculture : « Il la préfère à celle des théâtres. »

Et enfin :

Il a été nommé maire de sa commune; il est resté à son poste pendant l'invasion; il a subi souvent les Prussiens, mais il a mis son amour-propre à résister à toutes leurs réquisitions : sa commune n'a donné ni un pain, ni une botte de paille, ni un grain d'avoine. Il a résigné ses fonctions de maire, volontairement, il y a deux ans; il est resté du conseil municipal. C'est sa dernière gloire.

L'année suivante, Labiche entrait à l'Académie française, où il succédait à Saint-René Taillandier. — G. P.

§

**Joffre le Poilu.** — En 1915, alors qu'on discutait les origines du mot « Poilu » — employé à trois reprises adjectivement par

Balzac dans le *Médecin de campagne* et dans *le Père Goriot*, le *Matin* publia cet écho, reproduit dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* des 20-30 juin 1915 :

En tout cas, il semble que le premier poilu de France ne soit autre que... le général Joffre.

Alors que notre grand chef était directeur de la chefferie d'Hanoï, il portait une magnifique barbe blonde, qui impressionnait profondément les Annamites.

Ceux-ci ne l'appelaient que le capitaine « Loum Loum ».

Or, ce mot, en annamite, signifie « le Poilu ».

Le *Matin* n'avait pas « tout dit ». Un passage des *Gesta comitum Barcinonensium*, reproduit par MM. Joseph Calmette et J.-J. Gruber, dans les *Textes et documents d'histoire*, de la collection « Clio » (1), nous révèle qu'un autre Joffre avait, avant le futur généralissime, porté le même surnom. Légende, si l'on veut, elle mérite d'être contée :

Nous apprenons par les relations de nos anciens qu'il y avait un chevalier du nom de Joffre, de la ville appelée Aria, en Confluent, sur la Têt, non loin du monastère de Saint-Michel-de-Cuxa. Ce chevalier, très estimé par sa fortune, ses armes, son conseil, fut fait comte de Barcelone, par le roi de France à cause de sa loyauté. Or, en ce temps-là, comme il allait avec son fils Joffre dit le Poilu pour se rencontrer avec les ambassadeurs du roi, il y eut une révolte militaire à Narbonne et il fut tiré par sa barbe par un Franc, Il tira son épée et le tua. Pour ce geste, il fut arrêté et amené au roi de France. En chemin, il y eut une autre révolte, et comme il voulait se venger de sa captivité, il fut tué, dit-on, par ceux qui le retenaient non loin de Notre-Dame-du-Puy.

Or, son fils Joffre, conduit avec lui, fut livré au roi de France, On raconta à celui-ci les incidents du voyage. Le roi, contristé, blâma le fait, et, puisqu'il en était ainsi, il confisqua le bénéfice au profit de la royauté.

Le roi confia l'enfant comtal au comte de Flandre qui prit le plus grand soin de son éducation. Ce comte avait une fille. L'adolescent la rendit enceinte, à l'insu de tous, sauf de la mère, qui découvrit tout, mais qui, par pudeur plutôt que par complicité, cacha l'aventure... Elle fit jurer au jeune homme que, s'il recouvrait le comté de Barcelone, il épouserait la jeune fille.

Alors, elle le fit vêtir d'habits sordides, et, sous l'aspect d'un pèlerin, l'envoya vers Barcelone avec une vieille femme, auprès de sa mère, qui veuve, vivait encore. Elle le reconnut, car il était velu dans les parties du corps qui ne le sont pas d'ordinaire, ce qui lui valut le surnom de Poilu. Elle convoqua les grands et les nobles de tout le pays, qui avaient connu le père et lui étaient fidèles, et leur montra le fils. Tous le reconnurent et, considérant la perversion et l'outrage dont son père avait été victime et lui-même exhérédé, ils le prirent comme seigneur et lui jurèrent foi comme tel.

Un jour fut fixé. Tous vinrent avec le jeune homme au lieu où Salomon, homme de nationalité franque et pour lors comte de Barcelone, devait, à ce qu'on avait appris, se trouver. Là, comme il était convenu, ledit jeune homme, de ses propres mains, ayant dégainé, tua devant tous avec son épée ledit comte, et tint durant toute sa vie, à lui seul, son comté depuis Narbonne jusqu'à la frontière espagnole.

(1) Paris, les Presses universitaires, in-8.

Il y a beaucoup de sang dans ce récit et je n'oserais conclure à une parenté entre ce Joffre le Poilu, premier à porter ce surnom, et le Maréchal, homme simple et point sanguinaire. — P. DY.

§

**Encore le mot « Poilu ».** — M. Charles-Henry Hirsch nous a communiqué la lettre suivante que lui a adressée un correspondant :

Monsieur,

Comme suite à votre intéressante chronique parue dans le *Mercure de France* du 1er décembre, p. 384-385, je me permets, au sujet de l'emploi du mot *poilu*, de vous signaler le passage suivant de Balzac :

« Le général Eblé, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'a pu en trouver que quarante-deux assez *poilus*, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet ouvrage-là. » — *Le médecin de campagne*, tome I, Delaunay, 1833, page 229.

Donc, si l'on en croit Balzac, le terme de poilu aurait été usité chez les soldats du premier empire dont faisait partie ce Gondrin. Ce mot n'est-il pas employé ici dans un sens héroïque, puisqu'il s'agit de la retraite de Russie, et les poilus du général Eblé ne sont-ils pas les ancêtres de nos poilus du 130e régiment d'infanterie en 1889-1890, de ceux de 1907 et surtout des poilus de 1914-1918?

Veuillez agréer, etc.

§

**Le Sottisier universel.**

Le renouvellement d'octobre prochain présente une grosse importance pour les partis de gauche. Dans cette série — qui fut élue en 1931 — ils possèdent en effet la majorité : 760 sièges environ sont détenus par leurs représentants, alors que les partis de droite n'occupent qu'environ 770 sièges. — *Marianne*, 29 septembre.

Que celui qui a tué avec préméditation et dont le crime est prouvé soit exécuté sans coup férir. — *L'Ordre*, 11 décembre.

Virginio Pérez s'éprit de la femme d'un ébéniste et le séduisit. — *Le Populaire*, 13 novembre.

Les assistants étaient fondés à croire que ces innombrables accessits, ce pouvait être aussi bien Rousset Edmond que Sée Edmond qui les avaient obtenus! Mon père, lui, grisé, aveuglé par l'orgueil paternel, n'eut pas le moindre doute. Et chaque fois que résonnait le nom de son fils, ou plutôt les trois quarts du nom de l'autre, suivi de notre prénom à tous deux, Rousset (Edmond), il m'adressait un petit signe de félicitation joyeuse! — *L'Œuvre*, 14 juillet.

Il n'y avait à Nyon, dans la salle communale, qu'un agent de police faisant les cent pas sous la pluie. — *Ce Soir*, 2 septembre.

D'abord, l'allure de M. Valle parut inquiéter considérablement le commissaire chargé de la perquisition qui se sentait filé par lui. — *Echo de Paris*, 22 novembre.

Qu'elle est difficile à garder, la liberté. Je ne sais pas si, comme disait le barde échauffé de quarante-huit : *C'est une forte femme aux puissantes mamelles.* — *L'Intransigeant*, 17 janvier.

Nous apprenons le prochain mariage de Mlle Marie-Antoinette-Germaine Sauvinet, propriétaire-agriculteur à Rocherel, avec M. et Mme Laforge, propriétaires à Aurignac. — *La France* (de Bordeaux), 5 septembre.

3.500.000 morts, 1.100.000 mutilés, 2.500.000 survivants, soit 4.950.000 hommes, tel est l'effectif de l'infanterie française pour la guerre de 1914-1918. — *L'Indépendance belge*, 7 octobre.

Malgré la hausse du papier, l'abonnement aux cinq volumes parus sera toujours fixé à vingt francs pour les personnes qui souscrivent dès maintenant. Après le 1[er] novembre, le prix sera porté à 25.000 francs. — *Le Pays Réel* (Belgique), 27 août.

PUY-DE-DÔME. PRÈS DE MONTARGIS, UN ACCIDENT D'AUTO FAIT TROIS MORTS. [Titre d'un article]. — *La Liberté du Cantal*, 2 janvier.

Madame Veuve Chappez, à Chevrey, informe les possesseurs de chèvres qu'elle tient à leur disposition, pour la saillie, un joli petit bouc, race nubio-alpine, donnant jusqu'à sept litres de lait par jour. — *L'Echo de la Montagne* (Saint-Claude), 8 octobre.

UNE DISCUSSION DANS UN DÉBIT DE VIN FAIT UN MORT ET DEUX BLESSÉS. — ... Cubizolles, âgé de quarante ans, demeurant 87, rue de la Glacière, a tiré deux balles de revolver sur Georges Coudachon, 37 ans, demeurant 2, rue Beauregard, qui a été atteint à la poitrine. Mais ce dernier fait détourner l'arme, et le troisième projectile qui lui était destiné atteignit son adversaire en plein cœur. Le corps de Cubizolles a été transporté à l'Institut médico-légal et Coudachon a été admis, dans un état grave, à l'Hôtel-Dieu. — *Echo de Paris*, 27 octobre.

Notre confrère a cru préférable d'adopter une solution terme : au lieu de majorer pour tout le monde le prix de ses abonnements et de maintenir aux sociétés leur remise habituelle, il a seulement diminué cette remise, sans modifier le prix « fort ». — *L'Echangiste universel*, 11 octobre.

Le colonel de la Rocque rappela que la plus grande partie des adhérents du P. S. F. sont venus des usines, des échoppes et des chaudières. — *Le Petit Ardennais*, 24 mai.

§

## Publications du « Mercure de France ».

*Au Royaume des Enfants.* JOURS DE RÊVE, par Kenneth Grahame. Traduit de l'anglais par Léo Lack. Un volume in-16, double-couronne, prix 15 francs. Il a été tiré 25 exemplaires hors commerce, réservés à Mme Kenneth Grahame.

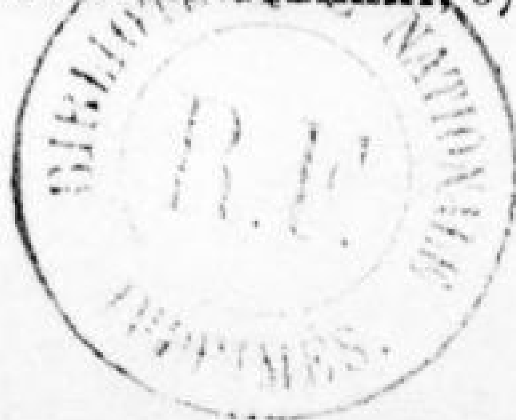
L'AMATEUR DE FANTÔMES, roman, par Gabriel Mourey. Un volume in-16 double-couronne, prix 15 francs. Il a été tiré 10 exemplaires sur vélin d'Arches à 50 francs.

*Le Gérant :* JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

# TABLE DES SOMMAIRES
## DU
# TOME CCLXXXI

—



# BULLETIN FINANCIER

---

La première quinzaine de décembre s'est ouverte avec l'émission à 955 francs de Bons du Trésor 5 % net de 1.000 francs remboursables, au gré du porteur, soit au pair le 1er décembre 1940, soit à 106 % le 1er décembre 1943, soit enfin à 112 % le 1er décembre 1946. L'Etat pourra rembourser ces bons par anticipation à partir de 1940; autrement dit, les porteurs sont assurés d'un revenu nominal de 5 % pendant trois ans. Une prime de remboursement de 2 % par année leur sera en outre comptée pour tout amortissement effectué entre 1940 et 1946. De la sorte, compte tenu du prix d'émission et de la prime de remboursement, le rendement net effectif d'un bon supposé remboursé en 1946 ressort à 7,15 %, taux dont on ne saurait méconnaître le caractère avantageux. Aussi bien, les souscripteurs ont été nombreux. Et, consécutivement, la Bourse n'a pas montré beaucoup d'entrain. Les cours des valeurs françaises ont donc moutonné ou molli quelquefois, bien que maintes sociétés françaises aient encore annoncé, pour l'exercice clos les 30 juin ou 31 juillet derniers, des résultats bénéficiaires souvent supérieurs — nominalement — à ceux de l'exercice précédent.

De la publication des comptes qui vient de prendre fin, la Bourse a retenu notamment : d'abord que la dévaluation d'octobre 1936 et l'Exposition de Paris ont donné un coup de fouet à plusieurs catégories d'entreprises. Elle a retenu ensuite que les nouvelles lois sociales doivent être assouplies (La perte de 19.629.000 francs annoncée par le Louvre dispense d'insister.) Enfin, la Bourse s'est convaincue de la nécessité d'un renforcement plus ou moins proche de la trésorerie de maintes sociétés. Dans quelles conditions? Personne ne saurait répondre avec précision à cette question; car, d'un côté, le taux toujours élevé des placements à moyen terme rend difficile la réalisation d'émissions d'obligations industrielles. D'autre part, on ne saurait envisager d'importantes émissions d'actions sans une augmentation sérieuse des affaires boursières.

L'inertie du marché des valeurs a donc des causes précises qu'aucun dicours, aucune discussion d'école ne saurait faire disparaître. On peut dire même que toute polémique, de quelque côté qu'elle vienne et si fondée qu'elle puisse sembler, exerce une influence fâcheuse sur la reprise générale des affaires. C'est ainsi que la liquidation de quinzaine a été marquée par une hausse des valeurs internationales, à la suite d'observations faites sur les conditions de l'équilibre budgétaire.

Le Masque d'Or.